

La grande fenêtre

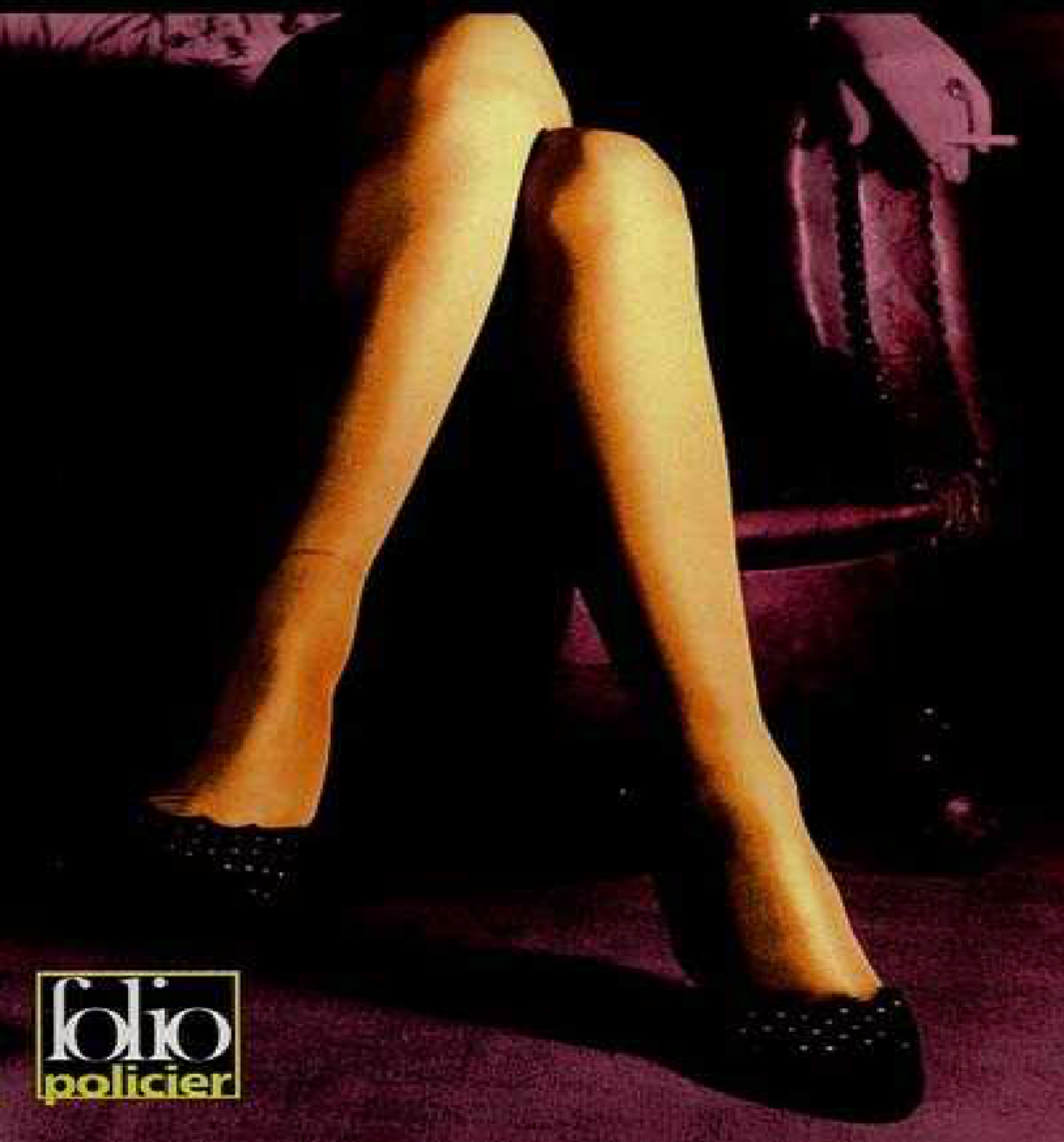
Chandler, Raymond

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Raymond Chandler

La grande fenêtre



folio
policier

Raymond Chandler

La grande fenêtre

Traduit de l'américain
par Renée Vavasseur et Marcel Duhamel

Titre original :
THE HIGH WINDOW

© Helga Greene, 1968.
© Éditions Gallimard, 1949,
pour la traduction française.

Liste des personnages

PHILIP MARLOWE : *Détective privé.*

ELISABETH BRIGHT MURDOCK : *Sa cliente, héritière du Doublon Brasher.*

JASPER MURDOCK : *Son premier mari ; décédé, collectionneur de pièces rares.*

LESLIE MURDOCK : *Son fils.*

MME LESLIE MURDOCK (EX LINDA CONQUEST) : *Sa bru.*

HORACE BRIGHT : *Son second mari, mort en tombant d'une fenêtre.*

MERLE DAVIS : *Secrétaire de Mme Murdock.*

ELISHA MORNINGSTAR : *Numismate.*

ALEX MORNLY : *Tenancier de cabaret.*

LOUISE MAGIC (MME MORNLY) : *ex-amie de Linda Murdock.*

LOU VANNIER : *Maître-chanteur.*

EDDIE PRUE : *Homme à tout faire d'Alex Mornly.*

GEORGE ANSON PHILLIPS : *Apprenti détective.*

PALERMO : *Entrepreneur de pompes funèbres, agent électoral.*

DELMAR HENCH : *Locataire de l'immeuble où habite Phillips – Ivrogne invétéré.*

H.R. TEAGER : *Fabricant de matériel dentaire.*

LT. JESSE BREEZE : *Chef de la brigade criminelle.*

SPANGLER : *Son assistant.*

DR CARL MOSS : *Psychiatre – ami de Marlowe.*

La maison est située sur l'Avenue de Dresde, dans le quartier de Oak Knoll à Pasadena – une grande maison bien assise, fraîche d'aspect, au toit de tuiles roses et aux murs de brique lie de vin cernés de pierre blanche. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont serties de plomb tandis que celles de l'étage, de style campagnard, s'encadrent de motifs rococo en fausse pierre. Devant la façade bordée de buissons fleuris, une immense pelouse du plus fin gazon dévale mollement vers l'avenue, léchant au passage le pied d'un énorme cèdre comme une rafraîchissante vague verte qui déferle autour d'un rocher. Le trottoir et l'allée d'accès sont très larges et le long de l'allée se dressent trois grands acacias blancs qui valent le coup d'œil. L'air matinal est déjà chargé des lourdes senteurs de l'été et toute végétation semble prostrée, dans cette atmosphère étouffante que les gens de là-bas appellent une belle journée fraîche.

Tout ce que je sais des habitants, c'est qu'il s'agit d'une certaine Mme Elisabeth Bright Murdock et de sa famille et qu'elle désire embaucher un détective privé bien propre et bien gentil qui ne mettra pas de cendre de cigare sur ses tapis et ne portera jamais plus d'un revolver sur lui. Je sais aussi qu'elle est la veuve d'un vieux barbu nommé Jasper Murdock qui s'est bourré les poches au service de la municipalité et dont le journal de Pasadena passe la photo chaque année le jour de son anniversaire, avec, en dessous, les dates de sa naissance et de sa mort et la légende : *Une Vie consacrée au Devoir*.

Laissant ma voiture le long du trottoir, je m'avance sur les quelques douzaines de pierres qui dessinent une chaussée à travers la pelouse, et je sonne sous le perron de brique au toit pointu. Le long de la façade, un petit mur en brique rouge court de la porte à l'allée et, au bout du parcours, sur un socle en ciment, s'érige la statue peinte d'un négrillon en tenue de cheval : culotte blanche, tunique verte et casquette rouge. Il brandit un fouet et un anneau de fer est scellé dans le ciment, à ses pieds. Il a l'air tout triste de celui qui attend depuis trop longtemps et qui finit par se décourager. Je m'avance vers lui et je lui tapote amicalement le crâne en attendant qu'on se décide à m'accueillir. Finalement, une Carabosse entre deux âges, déguisée en femme de chambre, entrouvre la porte d'environ vingt centimètres et me lorgne d'un air soupçonneux.

— Je suis Philip Marlowe, lui dis-je. Je viens voir Mme Murdock. J'ai rendez-vous.

Carabosse mâchouille ses dents, cligne des paupières, puis me demande d'une voix de concasseur :

— Laquelle ?

— Hum ?

— Quelle Mme Murdock ?

C'est tout juste si elle ne me le braille pas aux oreilles.

— Mme Elisabeth Bright Murdock. Je ne savais pas qu'il y en avait plusieurs.

— C'est pourtant comme ça ! Vous avez votre carte ?

Tout en maintenant la porte à peine entrebâillée, elle introduit le bout de son nez et une main sèche et musclée dans l'interstice. Je sors mon portefeuille, j'en extrais une carte de visite qui ne porte que mon nom, sans autre mention et je la lui tends. Main et nez disparaissent et la porte me claque à la figure. Peut-être que j'aurais mieux fait de sonner à la porte de service. Je retourne tapoter le crâne du négrillon.

— Vieux frère, je lui fais, on est logés à la même enseigne.

Le temps passe. Beaucoup de temps, même. Je me fourre une cigarette entre les dents, mais je ne l'allume pas. Le marchand de glaces passe avec sa petite voiture bleue et blanche, jouant *Le Dindon dans la Paille* sur son petit limonaire. Un grand papillon noir et or vient onduler sous le perron et se poser sur un buisson d'hortensias, presque contre mon coude ; il donne deux ou trois lents coups d'ailes puis décolle lourdement et s'en va en titubant dans l'air immobile, étouffant et parfumé. La porte d'entrée se rouvre tout à coup et Carabosse fait : « Par ici. »

J'entre. La pièce qui s'étend devant moi est vaste, carrée, profonde et fraîche, avec quelque chose de l'atmosphère soporifique d'une chapelle funéraire et sensiblement la même odeur. Tapisseries sur les murs de crépi terne, grilles en fer forgé formant balcons en avant des fenêtres latérales surélevées, lourds fauteuils de bois sculpté aux sièges en peluche, aux dossiers en petit point avec des glands d'or terni pendant tout autour. Au fond, un vitrail aux dimensions de court de tennis avec, en dessous, des portes-fenêtres voilées de rideaux. Un vieux salon moisi, rassis, encombré, bourgeois, propre et désolé. Personne ne s'y est probablement jamais assis et n'acceptera jamais de s'y asseoir. Tables de marbre aux pieds sculptés, pendules dorées, statuettes en marbre deux tons... Un tas de fourbi qu'il faut plus d'une semaine pour épousseter. Un tas de pognon complètement gaspillé. Il y a trente ans, dans le Pasadena riche, parvenu et guindé de l'époque, ça devait être un fameux salon.

Nous le quittons pour enfiler un long corridor et, finalement, Carabosse ouvre une porte et me fait signe d'entrer. « M. Marlowe », elle annonce, puis elle s'en va en mâchonnant ses dents.

II

La pièce, assez exigüe, donne sur un jardin à Tanière de la maison. Elle est meublée en bureau et comporte un affreux tapis rouge, ainsi d'ailleurs que tout ce que Ton est censé trouver dans un petit bureau, y compris une mince jeune fille blonde et fragile, à lunettes d'écaille, installée devant une machine à écrire posée sur la rallonge de son pupitre. Elle a les doigts sur le clavier, mais la machine est veuve de tout papier. Elle me regarde entrer avec cet air un peu bête et figé de gens gênés de poser pour une photo. Et c'est d'une voix claire et douce qu'elle m'invite à m'asseoir.

— Je suis Mlle Davis, la secrétaire de Mme Murdock. Elle m'a chargée de vous demander vos références.

— Mes références ?

— Mais oui, vos références. Cela vous étonne ?

J'ai posé mon chapeau sur son bureau et ma cigarette, toujours non allumée, sur le rebord de mon feutre.

— Vous voulez dire qu'elle m'a convoqué sans rien savoir de moi ?

Sa lèvre frémit légèrement et elle la mord. Je ne saurais dire si elle est effrayée ou agacée ou bien si c'est simplement le mal qu'elle se donne pour paraître calme et expéditive. En tout cas, elle n'a pas l'air heureuse.

— Elle a eu votre nom par le Directeur d'une des agences de la Banque de Crédit Californienne. Mais il ne vous connaît pas personnellement.

— Tenez votre crayon prêt, je lui réplique.

Elle le brandit pour me montrer qu'il est fraîchement taillé et tout prêt à fonctionner.

— D'abord et d'une, un des Vice-Présidents de cette même banque, George S. Leake. À l'Agence Centrale. Puis le sénateur Huston Oglethorpe. Il peut être à Sacramento, mais il peut être aussi bien à son bureau, State Building, à Los Angeles. Ensuite, Sidney Dreyfus Junior, de la Société Dreyfus, Turner et Swayne, avocats de la Cie Assurances et Valeurs. Vous suivez ?

Elle écrit vite et sans effort et acquiesce sans lever le nez. La lumière danse dans ses cheveux blonds.

— Olivier Fry, de la Société du matériel pétrolier Fry-Krantz. Bureaux, Neuvième Rue Est, dans le quartier industriel. Et puis, si vous voulez deux ou trois flics, il y a Bernard Ohls, du cabinet du Procureur, le lieutenant-détective Carl Randall, de la brigade criminelle... Vous croyez que ça peut suffire ?

— Ce n'est pas la peine de vous moquer de moi. Je fais ce qu'on m'a dit de faire, c'est tout.

— Vaut mieux ne pas appeler les deux derniers, à moins que vous ne sachiez de quoi il retourne, je lui dis. Je ne me moque pas de vous. Fait chaud,

non ?

— Pas pour Pasadena, elle répond en hissant l'annuaire du téléphone sur son bureau.

Pendant qu'elle cherche les numéros et s'affaire à l'appareil, je la jauge à loisir. Elle est pâle, mais d'une pâleur plutôt naturelle, et ne semble pas mal portante. Ses cheveux blond vénitien, un peu filasse, n'ont rien d'affreux en eux-mêmes, mais ils sont si soigneusement plaqués et tirés en arrière sur son crâne étroit qu'ils n'ont même plus l'air de cheveux. Ses sourcils minces et curieusement droits sont d'une nuance plus sombre, presque châtain doré. Ses narines accusent cette teinte blême qui décèle l'anémie et son menton trop petit, trop pointu, lui donne un air mal assuré. En dehors du timide trait de crayon rouge orangé qui souligne ses lèvres, elle n'est pas maquillée. Derrière les lunettes, ses grands yeux bleu de cobalt, aux iris trop larges, ont un regard un peu perdu. Ses paupières légèrement bridées lui donnent un air vaguement oriental, comme si la peau du visage, trop courte, étirait les yeux vers les tempes. L'ensemble dégage un charme mélancolique bizarrement décalé et il suffirait d'un maquillage un peu astucieux pour le rendre éblouissant. Elle est vêtue d'une robe de toile à manches courtes, sans fanfreluches d'aucune sorte. Un léger duvet recouvre ses bras nus que parsèment quelques taches de rousseur.

Je n'ai écouté que d'une oreille ce qu'elle a raconté au téléphone. Tout ce qu'on lui a répondu, elle l'a pris en sténo, à petits traits agiles et brefs. Une fois terminé, elle remet l'annuaire en place à son crochet, se lève en défrillant sa jupe de la main et me dit : « Si vous voulez bien attendre une minute... » Après quoi, elle gagne la porte.

À mi-chemin, elle s'arrête, revient sur ses pas et ferme un des tiroirs de côté de son bureau. Puis elle s'éclipse. La porte s'est refermée. Silence. Au-dehors, par la fenêtre ouverte, j'entends le bourdonnement des abeilles et, quelque part dans la maison, la plainte d'un aspirateur. Je prends ma cigarette sur le bord de mon chapeau, je me la colle entre les lèvres et je me lève. Puis je fais le tour du bureau et j'ouvre le tiroir qu'elle a refermé. Ça ne me regarde pas. Je suis curieux, voilà tout. Qu'elle garde là un petit Colt automatique, ça ne me regarde pas non plus. Je repousse le tiroir et je me rassois.

Elle s'est absentée quatre minutes environ. Du seuil, elle m'annonce :

— Mme Murdock va vous recevoir.

Nous suivons encore un bon bout de couloir puis elle ouvre un battant d'une double porte vitrée et s'efface pour me laisser entrer. La porte se referme sur mes talons.

Il fait tellement sombre là-dedans que tout d'abord, je ne vois rien d'autre que les rayons du soleil filtrés par des buissons épais et des jalousies. Puis, je me rends compte que cette pièce est tout simplement une véranda complètement recouverte par la végétation. Les meubles sont en rotin, les tapis verts en haute laine. Près de la fenêtre, au fond, il y a une chaise longue à dossier recourbé, en rotin également, avec assez de coussins pour farcir un

éléphant et, vautrée là-dessus, une femme qui tient à la main un verre de vin. Je sens déjà l'épaisse odeur douceâtre et liquoreuse avant même de pouvoir distinguer la femme. Puis mes yeux s'acclimatent et je la vois.

Des joues et du menton en abondance. Des cheveux gris fer figés par une permanente implacable, un nez en bec de corbin et des yeux humides, aussi chaleureux qu'un roc mouillé. Un jabot de dentelle lui orne le cou, mais c'est le genre de cou qui s'accommoderait beaucoup mieux d'un chandail de marin. Elle porte une robe de soie grisaille, et les jambons qui en émergent sont marqués de taches brunes. Des boutons de jais ornent ses oreilles. À portée de sa main, une bouteille de porto repose sur une desserte basse à dessus de glace. Tout en sirotant le verre qu'elle tient à la main, elle m'observe sans dire un mot.

Je m'arrête. Elle me laisse planté là pendant qu'elle finit son porto, pose le verre sur la table et le remplit à nouveau. Puis elle se tamponne les lèvres avec son mouchoir. Et enfin, elle parle. Le ton de sa voix – baryton un peu rêche – ne vous donne pas envie de badiner.

— Asseyez-vous, monsieur Marlowe. Je vous en prie, n'allumez pas cette cigarette. Je suis asthmatique.

Je prends place dans un fauteuil à bascule en rotin et je fais disparaître la cigarette en souffrance derrière ma pochette.

— Je n'ai jamais eu affaire à un détective privé, monsieur Marlowe. J'ignore tout de cette profession. Vos références me semblent satisfaisantes. Quel est votre tarif ?

— Pour faire quoi, madame Murdock ?

— Il s'agit évidemment d'une affaire très confidentielle. Rien à voir avec la police. Si c'était une affaire qui concerne la police, c'est à la police que je me serais adressée.

— Je prends vingt-cinq dollars par jour, madame Murdock. Plus les frais, évidemment.

— Cela me paraît cher. Vous devez gagner beaucoup d'argent.

Elle s'envoie une autre lampée de porto. Je n'aime pas le porto par temps chaud, mais c'est agréable de pouvoir refuser.

— Non. Ce n'est pas cher, je lui dis. Évidemment, il y a des détectives à tous les prix. Comme des avocats. Ou des dentistes. Mais je ne suis pas une société. Je travaille seul et je ne prends qu'une affaire à la fois. Je cours des risques, de très gros risques parfois, et je ne travaille pas tout le temps. Non, je ne pense pas que vingt-cinq dollars par jour ce soit trop demander.

— C'est bon. Et de quelle nature sont vos frais ?

— Des petites choses qui peuvent se présenter par-ci par-là. On ne sait jamais.

— Je préférerais savoir, elle réplique d'un ton acide.

— Vous le saurez. Vous aurez le relevé complet, noir sur blanc. Et vous aurez le droit de discuter si vous n'êtes pas d'accord.

— Quelle provision demandez-vous ?

— Avec cent dollars, je me considère comme engagé.

— Je l'espère bien, fait-elle en vidant son verre et en s'en versant illico une autre rasade, sans même prendre le temps de s'essuyer les lèvres.

— Je n'exige pas obligatoirement une provision lorsque je travaille pour une personne de votre condition, madame Murdock.

— Monsieur Marlowe, je suis une femme de tête, mais ne vous laissez pas impressionner par moi. Parce que si vous vous laissez impressionner par moi, vous ne pourrez pas m'être utile à grand-chose.

Je me contente d'opiner et d'encaisser sans broncher.

Tout à coup, elle éclate de rire et lâche un rot, un joli petit rot, pas appuyé, aimablement délibéré.

— Mon asthme, elle annonce négligemment. Je prends ce porto comme médicament. C'est pourquoi je ne vous en offre pas.

Je croise les jambes. J'espère que ce geste n'aggravera pas son asthme.

— L'argent, reprend-elle, ce n'est pas tellement important. Une femme dans ma situation est forcément exploitée et finit par s'y attendre. J'espère que vous vaudrez votre prix. Voici de quoi il s'agit : on m'a volé un objet de grande valeur. Je tiens à le récupérer, mais je veux plus encore. Il ne faut pas d'arrestation. Le voleur est un membre de ma famille... par alliance. (Elle fait tourner le pied du verre entre ses doigts épais et sourit faiblement dans la pénombre.) C'est ma belle-fille. Une femme charmante, mais aussi coriace qu'un billot de chêne.

Elle me regarde en face, les yeux soudain brillants :

— Mon fils est un fichu imbécile. Mais je l'aime énormément. Il y a environ un an, il a fait un mariage stupide, sans me demander mon consentement. C'est idiot de sa part, car il est absolument incapable de gagner sa vie et n'a d'autre argent que ce que je lui donne, et moi, je n'ai pas la réputation de jeter l'argent par les fenêtres. La femme qu'il a choisie, ou plus exactement, qui l'a choisi, lui, était chanteuse de cabaret. Elle portait un nom de circonstance : Linda Conquest. Ils ont vécu dans la maison. Nous ne nous sommes pas disputées, car je ne permets à personne de se disputer avec moi dans mon propre foyer, mais il n'y a jamais eu de sympathie entre nous. Ils vivaient à mes frais, je leur ai offert une voiture à chacun, j'ai accordé à la dame une allocation décente — rien d'extravagant — pour ses toilettes et le reste. Elle a dû, à n'en pas douter, trouver cette existence plutôt morne ; elle a dû également trouver mon fils plutôt morne, je le trouve moi-même plutôt morne. Toujours est-il qu'elle a tout à coup levé le pied, il y a environ une semaine, sans un mot d'adieu et sans laisser d'adresse. (Elle tousse, cherche fébrilement son mouchoir et se mouche.) L'objet volé, elle poursuit, est une pièce de monnaie. Une pièce d'or très rare, appelée le Doublon Brasher. Le clou de la collection de mon mari. Ce genre de choses ne m'intéresse absolument pas, mais pour lui, cela comptait. Depuis sa mort, il y a quatre ans, j'ai conservé la collection intacte. Elle est là-haut, dans une chambre blindée et cadenassée, enfermée dans des coffres-forts. Elle est assurée, mais

je n'ai pas encore signalé la disparition. Je ne veux pas le faire, si je puis l'éviter. J'ai la quasi-certitude que c'est Linda qui a pris la pièce. Elle est estimée dix mille dollars, au bas mot. C'est un spécimen de la Monnaie.

— Plutôt difficile à vendre, alors ?

— Peut-être. Je n'en sais rien. C'est hier seulement que j'ai constaté sa disparition. Je ne m'en serais même pas aperçue, étant donné que je ne regarde jamais la collection, si ce n'est qu'un monsieur Morningstar de Los Angeles, m'a appelée pour me dire qu'il était antiquaire-numismate et me demander si le Brasher Murdock – comme il l'appelait – était à vendre. C'est mon fils qui, par hasard, a pris la communication. Il a répondu qu'il ne pensait pas qu'il fût à vendre, qu'il ne l'avait jamais été, mais que si M. Morningstar voulait bien rappeler plus tard il pourrait sans doute en parler avec moi. Ça ne s'arrangeait pas à ce moment-là parce que je faisais ma sieste. Morningstar a dit qu'il rappellerait. Mon fils a fait part de la conversation à Mlle Davis qui, à son tour, me Ta rapportée. Je lui ai demandé de rappeler ce personnage. J'étais un peu intriguée.

Elle sirote un peu de porto, agite vaguement son mouchoir dans le vide et se racle la gorge.

— Pourquoi intriguée, madame Murdock ? je lui demande, pour dire quelque chose.

— Un numismate un peu éclairé aurait su que cette pièce n'était pas à vendre. Jasper Murdock – mon mari – a spécifié dans son testament qu'aucune pièce de sa collection ne pourrait être vendue, gagée ou hypothéquée de mon vivant. Ni même démenagée, sauf dans le cas où le mauvais état du bâtiment l'exigerait, mais même dans cette circonstance, cela ne pourrait se faire que par décision des curateurs. (Son ton et son sourire deviennent sardoniques.) Voyez-vous, mon mari estimait que j'aurais dû m'intéresser un peu plus à ses petits jetons, de son vivant.

Il fait une journée magnifique, dehors : le soleil brille, les fleurs s'épanouissent et des oiseaux chantent. Là-bas, dans la rue, les voitures passent, assez loin pour que leur bruit soit agréable à l'oreille. Dans cette pièce obscure, avec cette femme au visage dur et cette odeur liquoreuse, toutes choses prennent un aspect irréel. Les jambes toujours croisées, je balance mollement le pied en attendant la suite.

— J'ai parlé à M. Morningstar. M. Elisha Morningstar. Il a son bureau dans le building Belfont, Neuvième Rue, à Los Angeles. Je lui ai dit que la collection Murdock n'était pas à vendre, ne l'avait jamais été, qu'autant que j'en savais, elle ne le serait jamais et que j'étais étonnée qu'il ne le sache pas. Après des « heu... » et des « hmmm » à n'en plus finir il m'a demandé s'il pourrait examiner le Doublon. Je lui ai répondu qu'il n'en était absolument pas question. Il a pris congé assez sèchement et a raccroché. Sa voix était celle d'un homme âgé. Alors je suis montée voir la pièce moi-même, ce qui ne m'était pas arrivé depuis plus d'un an. Le Doublon avait disparu de sa niche à l'intérieur de son coffre-fort ignifugé.

Je reste coi. Elle remplit son verre une fois de plus et ses doigts boudinés commencent à tambouriner sur le bras de son fauteuil.

— Vous imaginez tout ce que j'ai pu penser.

— En ce qui concerne M. Morningstar, oui, je vois à peu près. Quelqu'un lui a offert la pièce et il en connaissait l'origine, ou tout au moins la soupçonnait. Ce doit être un spécimen très rare.

— Un spécimen de la Monnaie est effectivement une pièce rarissime. Oui, j'ai eu cette même impression.

— Comment peut-on l'avoir volée ?

— Quelqu'un de la maison aurait pu le faire... sans mal. Les clefs sont dans mon sac et mon sac traîne toujours un peu partout. Ça n'a pas dû être difficile d'emprunter les clefs juste le temps nécessaire pour ouvrir une porte et un coffre et les rapporter ensuite. Pour quelqu'un de l'extérieur, se serait compliqué, mais pas pour quelqu'un de la maison.

— Je comprends. Et qu'est-ce qui vous fait estimer que c'est votre belle-fille qui s'en est emparée ?

— Je ne peux pas l'affirmer, au sens strict du mot. Mais j'en ai la quasi-certitude. Mes trois servantes sont à mon service depuis des années, depuis bien avant mon mariage avec M. Murdock, qui ne date que de sept ans. Le jardinier ne met jamais les pieds dans la maison. Je n'ai pas de chauffeur, c'est mon fils ou ma secrétaire qui conduisent. Ce n'est pas mon fils qui a pris la pièce, premièrement parce qu'il n'est pas assez sot pour voler sa mère, et deuxièmement, l'eût-il prise, il aurait facilement pu m'empêcher de parler à Morningstar. Quant à Mlle Davis, c'est tout simplement ridicule. Pas du tout le genre. Bien trop craintive. Non, monsieur Marlowe, il n'y a que Linda qui soit le genre de femme à faire un coup pareil, ne serait-ce que par rancune. Et vous savez quelle sorte de gens sont ces chanteuses de cabaret.

— Des gens de toutes sortes, comme nous tous. Pas de traces du voleur, bien entendu ? Il fallait évidemment être habile pour subtiliser précisément la pièce de valeur, aussi il n'y a pas de traces. Mais je ferais peut-être quand même mieux de jeter un coup d'œil dans la chambre.

Elle avance vers moi un visage de bouledogue, mâchoires contractées, menton en avant.

— Monsieur Marlowe, je viens de vous dire que c'est ma belle-fille, Mme Leslie Murdock, qui a pris le Double Brasher.

Nous nous dévisageons un moment. Ses yeux sont aussi durs que les briques de son mur d'enceinte. Je détourne les miens en haussant les épaules et je demande :

— En partant du principe que vous avez raison, que voulez-vous, au juste, madame Murdock ?

— D'abord, la pièce. Ensuite, un divorce sans conditions pour mon fils. Car j'entends ne pas le payer. Vous devez savoir comment s'arrangent ces choses-là.

Elle siffle la dernière rasade de porto et part d'un gros rire.

— J'en ai une vague idée. Vous disiez que la dame est partie sans laisser d'adresse. Cela signifie-t-il que vous ne savez pas où elle est ?

— Précisément.

— Une disparition, en somme. Votre fils a peut-être des soupçons dont il ne vous a pas fait part. Il faudrait que je le voie.

Sa large face grise se durcit encore plus.

— Mon fils ne sait rien. Il ne sait même pas que le Doublon a été volé. Et je tiens à ce qu'il ne sache rien. Je le mettrai au courant quand il le faudra. Jusque-là, je veux qu'on le laisse tranquille. Il fera exactement ce que je lui dirai.

— Il ne l'a pas toujours fait.

— Il s'est marié sur un coup de tête ! s'exclame-t-elle d'une voix mauvaise. Après ça, il a voulu se conduire comme un gentleman. Mais moi, je n'ai pas les mêmes scrupules.

— Il faut trois jours pleins en Californie pour réaliser un coup de tête comme celui-là, madame Murdock.

— Jeune homme, est-ce que vous voulez cette affaire ou est-ce que vous ne la voulez pas ?

— Je la veux si on me met au courant des faits et si on me laisse la conduire comme je l'entends. Je ne la veux pas si vous commencez à lancer des interdictions et à me mettre des bâtons dans les roues.

Elle a un rire sans gaieté :

— Il s'agit d'une affaire de famille assez délicate, monsieur Marlowe, une affaire qui demande à être conduite avec subtilité.

— Si vous m'engagez, je mets toute la subtilité que je possède à votre disposition. Si je n'en ai pas assez à votre goût, peut-être feriez-vous bien de ne pas m'engager. Par exemple, je crois comprendre que vous ne voulez pas que je fasse d'ennuis à votre belle-fille, mais je n'aurai jamais assez de subtilité pour ça.

Elle devient rouge comme une tomate et ouvre la bouche pour m'incendier, mais elle se ressaisit et, empoignant son verre, elle s'administre une bonne dose de médecine.

— Vous ferez l'affaire, dit-elle d'un ton bref ; dommage que je ne vous aie pas connu deux ans plus tôt, avant leur mariage.

Je ne vois pas très bien ce qu'elle veut dire, alors je laisse glisser. Elle se penche de côté pour tripoter le bouton du téléphone intérieur et marmonne quelque chose dans le récepteur.

J'entends des pas et la petite rouquine entre en se prenant les pieds dans le tapis, la tête basse comme si elle s'attendait à recevoir une correction.

— Faites un chèque de deux cent cinquante dollars à cet homme, aboie le vieux dragon. Et fermez votre bec !

La fillette pique un fard.

— Vous savez très bien que je ne dis jamais un mot de vos affaires, madame Murdock, elle bredouille. Je ne me le permettrais jamais... Je...

Elle détourne la tête et elle sort en courant.

Je la regarde pendant qu'elle ferme la porte. Sa petite bouche tremble, mais la colère allume ses yeux.

— J'aurai besoin d'une photo de la dame et de quelques renseignements supplémentaires, je dis, après que la porte s'est refermée.

— Cherchez dans le tiroir du bureau.

Ses bagues étincellent dans la pénombre pendant qu'elle me désigne le meuble au bout de son gros doigt grisâtre.

Je vais ouvrir le tiroir du bureau en rotin et j'en extrais une photo qui gisait là toute seule au fond, et qui me fixait de ses calmes yeux noirs. Je me rassois pour mieux l'examiner : cheveux noirs et souples, séparés par une raie de milieu et rejetés en arrière, dégageant un vaste front. Grande belle bouche je-m'en-foutiste, aux lèvres appétissantes. Joli nez, ni trop grand ni trop petit. Bonne ossature. Il manque quelque chose à l'expression de ce visage. Autrefois, ce quelque chose-là s'appelait de la race, mais de nos jours, je ne vois pas comment je pourrais l'appeler. Le visage a l'air trop prudent, trop réticent pour son âge. On a dû lui faire trop d'avances et à force d'esquiver et de feinter, il en a gardé trop d'assurance, de roublardise. Mais sous l'expression précocement sagace, on décèle une naïveté de fillette qui croit encore au Père Noël.

Je contemple la photo avec un vague signe d'approbation puis je la fourre dans ma poche en me disant que je tire peut-être trop de conclusions de la vue d'une simple photographie – et dans une mauvaise lumière, qui plus est.

La porte s'ouvre et la jeune fille en robe de toile entre avec un carnet de chèques géant et une plume. Elle offre son bras en guise de pupitre pour permettre à Mme Murdock de signer. Puis elle se redresse avec un sourire étriqué, et comme Mme Murdock fait un geste bref dans ma direction, la petite décolle le chèque et me le tend. Elle se tient sur le seuil, indécise, mais comme aucun ordre ne vient, elle se retire sans bruit, refermant la porte derrière elle.

J'agite le chèque pour faire sécher l'encre, je le plie soigneusement et, le gardant à la main, je demande :

— Qu'est-ce que vous pouvez m'apprendre sur Linda ?

— À peu près rien. Avant d'épouser mon fils, elle partageait un appartement avec une nommée Louise Magic – les noms charmants que ces demoiselles ont le don de choisir !... – une entraîneuse, plus ou moins. Elles travaillaient ensemble au *Club de la Vallée Heureuse*, du côté du boulevard Ventura. Leslie, mon fils, ne le connaît que trop. J'ignore tout des origines de Linda et de sa famille. Une fois, elle nous a dit qu'elle était née à Sioux Falls. Elle a sans doute des parents, mais comme cela ne m'intéressait absolument pas, je ne lui ai pas posé la question.

Mon œil, que ça ne l'intéressait pas ! Je pouvais me l'imaginer en train de chercher, de fouiner, de gratter des deux mains, pour ramener une poignée de graviers.

— Vous ne connaissez pas l'adresse de Mlle Magic ?
— Non. Je ne l'ai jamais sue.
— Est-ce que votre fils serait susceptible de la connaître... ou Mlle Davis ?
— Je le lui demanderai quand il rentrera. Mais je ne crois pas. Voyez Mlle Davis. Mais je suis sûre qu'elle l'ignore.
— Bon. Connaissez-vous d'autres amis de Linda ?
— Non aucun.
— Il est possible que votre fils soit toujours en rapport avec elle, madame Murdock... sans vous l'avoir dit.

Elle redevient cramoisie. Je lève la main et avec un sourire tout miel, je poursuis :

— Après tout, ils ont été mariés pendant un an. Il doit bien savoir des choses sur elle.

— Ne mêlez pas mon fils à cette histoire, me répond-elle d'un ton rageur.

Je hausse les épaules et j'émets du bout des lèvres un petit son désappointé.

— Très bien. Elle a pris sa voiture, je suppose. Celle que vous lui avez donnée.

— Un coupé Mercury gris acier, modèle 1940. Mlle Davis vous donnera le numéro. Je ne sais pas si elle l'a pris.

— Avez-vous une idée de la somme, des vêtements et des bijoux qu'elle avait en sa possession ?

— Pas beaucoup d'argent. Deux cents dollars peut-être, tout au plus. (Un ricanement méprisant creuse les rides autour de sa bouche.) À moins, évidemment, qu'elle n'ait trouvé un nouvel ami.

— C'est dans le domaine des choses possibles. Des bijoux ?

— Une bague, émeraude et diamant, sans grande valeur, une montre Longines en platine, sertie de rubis, un très beau collier d'ambre opaque, que j'ai été assez idiot pour lui offrir, avec un fermoir en forme de cœur, fait de vingt-six petits diamants. Elle a d'autres bijoux, évidemment, mais je n'y ai jamais fait attention. Elle s'habillait bien, mais sans extravagance. Dieu soit loué pour ces petites consolations.

Elle remplit son verre, l'ingurgite et lâche élégamment deux ou trois de ses petits rots semi-mondains.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire, madame Murdock ?

— Ça ne suffit pas ?

— Loin de là, mais il faut que je m'en contente pour l'instant. Si je découvre qu'elle n'a pas volé le Doublon, l'enquête sera close, en ce qui me concerne. Entendu ?

— Nous en reparlerons, me répond-elle avec rudesse. C'est elle qui l'a volé, j'en suis sûre. Et elle ne l'emportera pas au Paradis, mettez-vous bien cela dans le crâne, jeune homme. Et je souhaite que vous soyez seulement moitié aussi coriace que vous aimez le paraître, car ces demoiselles de café-concert ont parfois des amis pas commodes.

Le chèque plié pend toujours au bout de mes doigts, entre mes genoux. Je tire mon portefeuille, je le range dedans, puis je me lève et je ramasse mon chapeau à terre.

— C'est comme ça que je les aime, je lui réplique. Moins ils sont commodes, plus ils sont bêtes, en général. Vous entendrez parler de moi quand j'aurai quelque chose à vous signaler, madame Murdock. Je crois que je vais aller entreprendre le marchand de médailles, pour commencer. Ça m'a l'air d'être une bonne piste.

Elle me laisse atteindre la porte avant de grommeler dans mon dos :

— Vous ne m'aimez pas énormément, hein ?

La main sur le bouton, je me retourne et je lui fais, avec un sourire :

— Vous en connaissez, des gens qui vous aiment ? Elle rejette la tête en arrière, ouvre toute grande la bouche et part d'un énorme rire. La laissant rugir, je sors et referme la porte sur ce bruit rude et presque viril. Après avoir remonté le couloir, je viens frapper à la porte entrebâillée de la petite secrétaire, puis je la pousse et j'entre.

Les coudes posés sur son bureau, elle a enfoui sa tête au creux de ses bras repliés et elle sanglote. Elle dresse péniblement le cou pour jeter un regard circulaire et pose sur moi des yeux noyés de larmes. Après avoir refermé la porte, je m'approche d'elle et je passe mon bras autour de ses épaules menues :

— Allons, courage. Vous devriez la plaindre. Elle se croit vache et elle tient absolument à être à la hauteur de sa réputation.

La petite s'écarte dans un sursaut.

— Ne me touchez pas ! fait-elle dans un souffle. Je vous en prie. Je ne veux pas que les hommes me touchent. Et ne dites pas des choses pareilles de Mme Murdock.

Son museau est tout marbré de rose et trempé de larmes. Sans lunettes, ses yeux sont simplement adorables.

Je repêche ma bonne vieille cigarette et je l'allume enfin.

— Ex... Excusez-moi... je ne voulais pas être impolie, dit-elle en reniflant. Mais c'est vrai qu'elle n'arrête pas de m'humilier. Et pourtant je fais de mon mieux.

Elle renifle encore un coup, sort un mouchoir d'homme de son tiroir, le déplie et s'essuie les yeux. Dans le coin inférieur, j'aperçois, brodées en violet, les initiales L.M. Je les reluque d'un air ébahi, puis je me détourne pour ne pas lui souffler la fumée de ma cigarette au visage.

— Vous désirez quelque chose ? elle me demande.

— Le numéro d'immatriculation de la voiture de Mme Leslie Murdock.

— C'est 2X-III. Une Mercury grise, décapotable, modèle 1940.

— Elle m'a dit que c'était un coupé.

— Celle-là, c'est celle de M. Leslie. Elles sont de la même marque, de la même année, de la même couleur. Linda n'a pas emmené sa voiture.

— Ah... Qu'est-ce que vous savez sur Mlle Louise Magic ?

— Je ne l'ai vue qu'une seule fois. Dans le temps, elle partageait son appartement avec Linda. Elle est venue ici en compagnie d'un monsieur... M. Vannier.

— Qui est-ce ? Elle baisse les yeux.

— Je ne... elle est simplement venue ici avec lui. Je ne le connais pas.

— C'est bon. De quoi a-t-elle l'air, cette Mlle Magic ?

— Elle est blonde, grande, élégante. Très... très attirante.

— Vous voulez dire appétissante ?

— Mon Dieu... (Elle repique un fard.) Si vous voulez, mais avec infiniment de distinction... vous voyez ce que je veux dire...

— Je vois ce que vous voulez dire, mais ça ne m'a jamais avancé à grand-chose.

— Je n'ai aucune peine à le croire, elle me lance froidement.

— Vous savez où habite Mlle Magic ?

Elle fait non de la tête. Puis elle replie soigneusement le mouchoir et le range dans le tiroir – où dort déjà le revolver.

— Vous pourrez toujours en chiper un autre quand celui-là sera sale, je lui dis.

Elle relève la tête, pose ses petites mains soignées à plat sur son bureau et me regarde droit dans les yeux.

— À votre place, monsieur Marlowe, je ne forcerais pas la dose dans le genre brute. Pas avec moi, en tout cas.

— Non ?

— Non. Et je ne puis donner d'informations supplémentaires sans ordres précis. Le poste que j'occupe ici est très confidentiel.

— Je ne suis pas une brute. Je suis viril, c'est tout.

Elle prend son crayon pour griffonner quelque chose sur son bloc puis, ayant retrouvé son aplomb, elle me dit avec un petit sourire :

— Je n'aime pas les hommes virils.

— Si jamais j'ai vu une tordue, c'est bien vous ! Au revoir.

Je sors de son bureau en claquant la porte, je suis l'interminable corridor, je traverse l'énorme et silencieuse salle d'attente funéraire et je me retrouve enfin dehors. Le soleil gambade sur l'immense pelouse. Je mets mes lunettes noires et je retourne caresser la tête du négrrillon :

— Vieux frère, c'est encore pire que je l'imaginai, je lui dis.

À travers mes semelles, les pierres de l'allée me rôtissent la plante des pieds. Je remonte dans ma voiture, j'appuie sur le starter et je démarre. Un petit coupé grège décolle du trottoir en même temps que moi. Je n'y prête pas la moindre attention. Le gars qui le conduit porte un panama foncé orné d'un ruban imprimé de couleurs vives et des lunettes noires, comme moi.

Je rentre en ville. Les signaux lumineux m'arrêtent une douzaine de blocks plus loin et je constate que le petit coupé grège est toujours derrière moi. Je hausse les épaules et, histoire de passer le temps, je me balade un moment autour des pâtés de maisons environnants. Le coupé me colle toujours au

train. Je me lance dans une rue tranquille bordée d'énormes poivriers et après un beau virage en épingle à cheveux, je range ma chignole contre le trottoir.

Prudemment, le coupé s'amène au croisement. La tête blonde, sous le panama à ruban tropical ne se tourne même pas de mon côté. Le coupé poursuit son chemin et moi, je reviens vers l'Arroyo Seco¹ et je reprends la direction d'Hollywood. À plusieurs reprises, je me retourne et j'inspecte la route, mais ne vois pas trace du coupé.

III

J'ai un petit bureau dans le building Cahuenga, au sixième – deux petites pièces sur la cour. L'une d'elles reste toujours ouverte pour accueillir le client patient – au cas où il s'en présenterait un. Il y a un timbre à la porte, que je peux couper ou rétablir, à volonté, de mon pensoir privé.

Je jette un coup d'œil dans la salle d'attente. Vide, évidemment, totalement, à part l'odeur de poussière. J'ouvre une autre fenêtre, je fourre la clef dans la serrure de la pièce adjacente et je pénètre dans mon bureau privé. Trois chaises cannées, un fauteuil à bascule, un meuble plat à dessus de verre – mon bureau – cinq classeurs métalliques peints en vert, dont trois remplis de vide, un calendrier, mon diplôme de détective encadré et pendu au mur, un téléphone, une cuvette enfermée dans un meuble de bois maculé de taches, un portemanteau, un tapis dont la texture n'est plus qu'un souvenir et deux fenêtres dont les navrants rideaux de filet palpitent faiblement comme les lèvres d'un vieillard édenté pendant son sommeil. Tout le fourbi que je possédais l'année dernière et l'année d'avant. Ce n'est pas beau, ce n'est pas gai, mais c'est un petit peu mieux qu'une tente sur la grève.

J'accroche ma veste et mon chapeau au portemanteau, je me lave les mains et le visage à l'eau froide puis je prends l'annuaire du téléphone. L'adresse d'Elisha Morningstar est : 422, Neuvième Rue Ouest, appartement 824, building Belfont. Je relève le numéro de téléphone correspondant et je m'apprête à décrocher l'appareil lorsque je me souviens que j'ai oublié de passer chez moi la sonnette de la porte d'entrée extérieure. J'enclenche l'interrupteur installé à cet effet au flanc de mon bureau, juste à la seconde psychologique : quelqu'un est en train d'ouvrir la porte d'entrée.

Je plaque mon calepin contre la table et je vais voir. C'est une espèce de grand type mince qui n'a pas l'air de se prendre pour un quart de cachet d'aspirine, vêtu d'un complet tropical d'étamine de laine bleu ardoise, de chaussures noires et blanches, d'une chemise ivoire pâle et d'une cravate bleu vif flanquée d'une pochette assortie. Il tient un long fume-cigarette noir dans une main gantée de pécar blanc négligemment rabattu sur le poignet, tout en inspectant d'un air éminemment dégoûté les revues périmées endormies sur la petite table, les fauteuils avachis, le tapis éculé et l'ambiance générale de prospérité considérablement relative.

Au bruit de la porte qui s'ouvre, il effectue un quart de tour pour me considérer du vague regard nébuleux de deux yeux pâles nichés tout contre un nez en lame de couteau. La peau du visage est rougie par le soleil, les cheveux blond roux plaqués en arrière sur un crâne étroit et la mince ligne de la moustache est beaucoup plus rousse que les cheveux. Il me détaille sans hâte et sans grand plaisir. Puis, soufflant avec délicatesse une bouffée de sa

cigarette, il parle à travers la fumée, le coin de la bouche crispé en un léger rictus.

— C'est vous Marlowe ?

J'opine du bonnet.

— Je suis un peu déçu. Je m'attendais à des ongles en deuil et à des pellicules.

— Entrez donc, je lui dis, vous serez tout aussi bien assis, pour faire de l'esprit.

Je tiens la porte et m'efface et il passe nonchalamment devant moi en expédiant d'une pichenette les cendres de sa cigarette sur le plancher. Il s'assied dans le fauteuil réservé aux clients, dégante sa main droite, plie soigneusement ensemble les deux gants et les pose sur le bureau. Il tapote le bout de son long fume-cigarette noir pour en faire tomber le mégot, éteint les dernières cendres en les pilonnant à l'aide d'un bout d'allumette, insère une nouvelle cigarette dans le fume-cigarette et l'allume avec une large allumette couleur acajou. Puis il se laisse aller dans son fauteuil avec un sourire d'aristocrate excédé.

— Paré ? je lui demande. Pouls normal ? Vous ne voulez pas une compresse froide ou bien un sinapisme ?

Il lui est impossible de prendre un air dégoûté, il l'a déjà depuis son entrée.

— Détective privé, il fait. Je n'en avais jamais vu. Métier équivoque, à ce qu'il semble : guigner par les trous de serrure, déterrer les scandales et autres histoires du même acabit.

— Vous êtes venu pour affaires, je lui demande, ou simplement pour vous encanailler ?

Son sourire se dissipe comme une grosse dondon au bal annuel des pompiers.

— Je m'appelle Murdock. Cela doit vous dire quelque chose ?

— Eh ben ! vous n'avez pas perdu de temps, je lui rétorque en commençant à bourrer ma pipe.

Il suit mes gestes sans un mot. Puis il dit posément :

— J'ai cru comprendre que ma mère vous avait engagé pour un certain travail. Elle vous a donné un chèque ?

Je finis de bourrer ma pipe, je l'allume, je tire deux ou trois bouffées puis je me renverse dans mon fauteuil en soufflant la fumée par-dessus mon épaule droite, vers la fenêtre. Je reste muet.

Il se penche un peu plus en avant et reprend, d'un ton pénétré :

— Je sais qu'il est de règle d'être cachottier, dans votre métier, mais je suis pas en train de jouer aux devinettes. C'est un petit ver qui me l'a dit, un petit ver de terre souvent piétiné, mais qui s'arrange tant bien que mal pour survivre comme moi-même. Il se trouve que je suis arrivé sur vos talons. Est-ce que cela éclaire votre lanterne ?

— Ouais. À supposer que ça puisse m'influencer.

— Vous êtes engagé pour rechercher ma femme, je présume !

J'émets un vague grognement et je lui fais un large sourire par-dessus le pot à tabac.

— Marlowe, il me dit d'un ton de plus en plus pénétré, Marlowe, je m'y emploierai, je vous assure, mais je crains que vous ne me soyez jamais sympathique.

— Vous m'en voyez effondré...

— Et si vous voulez bien me passer la vulgarité de l'expression, vous jouez les terreurs comme un mauvais cabot.

— Venant de vous, le jugement est rude.

Il se renfonce dans le fauteuil et me couve de ses yeux pâles et maussades. Puis il se tortille pour essayer de trouver une position confortable. J'en ai vu, des tas de gens essayer de trouver une position confortable dans ce fauteuil ; faudra que j'essaye moi aussi, un de ces jours ; c'est peut-être ça qui me fait perdre la clientèle.

— Pourquoi ma mère veut-elle qu'on retrouve Linda ? il demande d'un air méditatif. Elle la vomit. Je veux dire... c'est ma mère qui vomit Linda... enfin je m'entends. Linda s'est toujours très bien conduite avec maman. Qu'est-ce que vous pensez d'elle ?

— De votre mère ?

— Évidemment. Vous ne connaissez pas Linda, je suppose ?

— Cette petite secrétaire de votre mère a tort de parler à tort et à travers. Sa place ne tient que par un fil.

Il secoue violemment la tête :

— Maman n'en saura rien. Et de toute façon, elle ne pourrait pas se passer de Merle. Il lui faut une tête de turc. Elle peut la rudoyer ou même lui flanquer des gifles, mais elle ne peut pas s'en passer. Que pensez-vous d'elle ?

— Assez gentille... dans le genre un peu démodé. Il se renfroge :

— C'est de maman que je parlais. Merle n'est qu'une petite fille toute simple, je le sais.

— Vos dons d'observation me stupéfient.

Il me regarde, l'air étonné. Il en oublie presque de secouer ses cendres du bout de son ongle. Pas tout à fait, cependant. Il prend d'ailleurs bien soin de ne pas en mettre dans le cendrier.

— Nous parlions de ma mère, il répète, patiemment.

— Un vrai pirate en jupon, je lui réponds. Cœur d'or, mais faut creuser dur pour trouver l'or.

— Mais pourquoi veut-elle qu'on retrouve Linda ? Je ne comprends pas. Et elle dépense de l'argent pour cela. Maman déteste dépenser de l'argent. Pour elle, son argent, c'est sa chair. Pourquoi veut-elle qu'on retrouve Linda ?

— Mystère et boule de gomme. Mais d'où savez-vous qu'elle veut la retrouver ?

— Mais euh... vous me l'avez laissé entendre. Et puis Merle...

— Merle fait du roman. Elle a fabriqué cette histoire de toutes pièces. Vous vous rendez compte, elle se mouche dans un mouchoir d'homme. Un

des vôtres, probablement.

Il pique un fard :

— C'est ridicule, écoutez, Marlowe, je vous en prie, soyez raisonnable, et dites-moi de quoi il s'agit. Je ne dispose pas de beaucoup d'argent, mais est-ce que deux cents dollars...

— Vous mériteriez que je vous file une châtaigne. D'ailleurs, je n'ai pas le droit de vous parler. C'est la consigne.

— Mais pourquoi, bon sang ?

— Ne me demandez pas ce que je ne sais pas, je ne peux pas vous répondre. Et ne me demandez pas ce que je sais parce que je ne vous répondrai pas. D'où sortez-vous, bon Dieu ? Quand un homme qui fait le boulot que je fais est embauché pour une affaire, est-ce qu'il s'amuse à répondre aux questions que tout un chacun juge bon de lui poser là-dessus ?

D'une voix mordante, il réplique :

— Le temps doit être à l'orage pour qu'un type qui fait le boulot que vous faites s'amuse à refuser deux cents dollars !

Je ne vois toujours là rien qui puisse me faire ressauter. Je ramasse sa grosse allumette acajou dans le cendrier et je l'examine. Elle est bordée d'une ligne jaune et sur sa surface, imprimé en blanc, on peut lire : Rosemont H. Richards-3... le reste est brûlé. Je plie l'allumette en deux et je la jette dans la corbeille à papier.

— J'aime ma femme, il déclare tout à trac en retroussant les lèvres. Ça fait pompier, je sais, mais c'est la vérité.

— Le troubadour est toujours très demandé.

Il garde les lèvres retroussées et poursuit entre ses dents :

— Elle ne m'aime pas. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi elle m'aimerait. Les rapports étaient tendus entre nous. Elle était accoutumée à une vie mouvementée. Avec nous c'était... enfin... plutôt monotone. Nous ne nous sommes jamais querellés. Linda sait très bien se contenir. Mais au fond elle ne s'est pas beaucoup amusée, avec moi.

— Allons, allons, vous êtes trop modeste, je lui dis.

Je vois une brève lueur passer dans ses yeux, mais il s'arrange pour garder son attitude courtoise.

— Pas drôle, Marlowe. Même pas impertinent. Écoutez, vous m'avez l'air d'un brave type. Je sais très bien que ma mère ne lâche pas comme ça deux cent cinquante dollars uniquement pour le plaisir. Il ne s'agit peut-être pas de Linda. Peut-être est-ce quelqu'un d'autre ? Peut-être... (Il s'interrompt puis il reprend en détachant ses mots et en épiant ma réaction :)... peut-être s'agit-il de Morny ?

— Peut-être bien, je lui réponds d'un air optimiste.

Il ramasse ses gants, les claque sur le bord du bureau, puis les repose.

— J'avoue que je suis dans le pétrin, il fait, mais je ne pensais pas qu'elle le savait. Moray a dû lui téléphoner. Pourtant, il m'avait promis de ne pas le faire.

C'est vraiment trop facile.

— Pour combien il vous tient ? je lui demande.

Ce n'est pas tellement facile. Il redevient méfiant.

— S'il l'avait appelée, il le lui aurait dit. Et elle vous l'aurait dit.

— Peut-être qu'il ne s'agit pas de Morny, je lui fais, en me disant qu'il serait grand temps que je boive un coup. Peut-être que la cuisinière est enceinte du facteur. Mais si c'était Morny, c'est pour quelle somme ?

— Douze mille dollars, il répond, en baissant la tête et en rougissant.

— Des menaces ?

Il fait un signe affirmatif.

— Dites-lui d'aller se faire voir. C'est quel genre de gars ? Un dur ?

Il relève les yeux et s'efforce d'avoir l'air courageux.

— Je crois. Ils sont tous comme ça. Autrefois, il jouait les traîtres, au cinéma. Assez beau garçon, un peu voyant, genre cavaleur. Mais n'allez pas vous imaginer des choses. Linda se bornait à travailler chez lui, au même titre que les garçons ou l'orchestre. Et si c'est elle que vous cherchez, vous n'êtes pas prêt de la trouver.

D'un air poliment sarcastique, je lui demande :

— Et pourquoi donc ? Elle n'est pas enterrée au fond du jardin, j'espère ?

Il saute sur ses pieds, l'air furibond. Et en même temps qu'il se penche vers moi par-dessus le bureau, d'un geste bref, assez réussi je dois dire, sa main droite fait surgir un petit automatique 25 à crosse de noyer. On dirait le jumeau de celui que j'ai aperçu dans le tiroir de Merle. Le canon me fixe d'un sale œil. Je ne bouge pas.

— Si quelqu'un essaie de bousculer Linda, il faudra qu'il me bouscule d'abord, il lance d'un ton menaçant.

— Ça ne sera pas difficile. Feriez, bien de vous munir d'une autre pétoire... si vous voulez chasser autre chose que les mouches.

Il rempoche le petit revolver, ramasse ses gants, me lance un regard mauvais et gagne la porte.

— Discuter avec vous, c'est perdre son temps. Vous ne pensez qu'à faire des mots.

Je me lève.

— Un instant, je lui dis et je fais le tour du bureau. Il vaut peut-être mieux ne pas parler de cette visite à votre mère, ne serait-ce que pour la petite.

Il approuve de la tête.

— Étant donné le peu de renseignements que j'ai récoltés, ça ne vaut même pas la peine d'en parler.

— C'est pas de blague, cette histoire de votre dette de douze billets à Morny ?

Il baisse les yeux, les relève, puis les détourne à nouveau.

— Pour soutirer douze billets à Moray, faudrait être autrement malin que moi.

Je suis maintenant tout près de lui.

— En fait, je lui dis, je ne crois même pas que vous vous souciez du sort de votre femme. Je crois plutôt que vous savez où elle est. Ce n'est pas vous qu'elle a fui. C'est votre mère.

Il relève les yeux et enfile un de ses gants, sans répondre.

— Peut-être qu'elle va trouver un travail, je poursuis, et qu'elle gagnera assez d'argent pour vous entretenir.

Encore une fois, il regarde par terre. Son corps pivote légèrement sur la droite et son poing ganté décrit un vif arc de cercle dans l'espace. J'ôte ma mâchoire de la trajectoire et j'attrape son poignet au vol. En le tordant un peu, je le rabats contre sa poitrine. Il recule d'un pas, haletant. Le poignet est mince, si mince que mes doigts se rejoignent autour.

Plantés face à face, nous nous dévisageons. Il souffle comme un phoque, la bouche ouverte, les lèvres retroussées. De petites plaques rouges marbrent ses joues. Il essaie de dégager son poignet, mais je pèse si lourdement sur lui qu'il doit reculer d'un autre pas pour retrouver son équilibre. Nos visages se touchent presque.

— Comment se fait-il que votre paternel ne vous ait pas laissé d'argent ? je lui lance en ricanant. Ou peut-être avez-vous déjà tout croqué ?

Il réplique entre ses dents, sans relâcher ses efforts pour se dégager :

— Vous n'avez pas à fourrer votre sale nez là-dedans. Jasper Murdock n'était pas mon père. Il ne m'aimait pas, il ne m'a pas laissé un centime. Mon père s'appelait Horace Bright. Il a perdu sa fortune dans le krack de 29 et s'est jeté par la fenêtre de son bureau.

— Vous vous laissez facilement traire, mais vous ne donnez pas beaucoup de lait. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure à propos de votre femme. J'essayais de vous mettre en rogne.

Je lâche son poignet et je recule. Il est encore tout pantelant. Ses yeux furieux sont rivés sur les miens, mais il maîtrise sa voix :

— Eh bien ! vous avez réussi. Si vous êtes satisfait, je ne m'attarderai pas plus longtemps.

— Je faisais ça pour vous rendre service. Quand on trimbale un pétard, faut pas être si susceptible. Feriez bien de le foutre en l'air.

— Ça me regarde. Je regrette de vous avoir envoyé un coup de poing. Mais il ne vous aurait probablement pas fait grand mal, s'il avait porté.

— Y a pas d'offense.

Il ouvre la porte et sort. Ses pas s'éloignent dans le corridor. Encore un tordu. J'accompagne le rythme de ses pas en tapotant sur mes dents mes phalanges repliées. Puis je retourne à mon bureau, je jette un coup d'œil sur mon calepin et j'attrape le téléphone.

IV

Au bout de trois sonneries, une voix de jeune fille, légère et un peu enfantine, filtre à travers une barre de chewing-gum pour annoncer :

- Bonjour. Ici le bureau de M. Morningstar.
- Est-ce que le vieux monsieur est là ?
- De la part de qui, s'il vous plaît ?
- Marlowe.
- Est-ce qu'il vous connaît, monsieur Marlowe ?
- Demandez-lui s'il est acheteur de pièces d'or américaines d'époque ?
- Un instant, je vous prie.

Il y a un silence, le temps requis par un monsieur âgé dans son bureau privé, pour considérer le fait qu'une personne inconnue veut lui parler au téléphone. Puis un déclic et une voix d'homme. Une voix sèche. On pourrait même la qualifier de parcheminée.

— Allô, ici monsieur Morningstar.

— J'ai appris que vous aviez appelé Mme Murdock à Pasadena, monsieur Morningstar. Au sujet d'une certaine pièce.

— Au sujet d'une certaine pièce, il répète, comme un écho. Vraiment ? Et alors ?

— Si j'ai bien compris, vous désirez acheter cette pièce qui appartient à la collection Murdock.

— Vraiment ? Et qui êtes-vous, Monsieur ?

— Philip Marlowe. Détective privé. Je travaille pour le compte de Mme Murdock.

— Vraiment, il fait pour la troisième fois. (Il se racle soigneusement la gorge.) Et de quoi désirez-vous me parler, monsieur Marlowe ?

— De cette pièce.

— Mais on m'a déclaré qu'elle n'était pas à vendre.

— Je veux cependant vous en parler. En tête à tête.

— Vous vouliez dire qu'elle est décidée à vendre ?

— Non.

— Alors je crains de ne pas comprendre ce que vous voulez, monsieur Marlowe. De quoi avons-nous à parler, au juste ?

Sa voix a maintenant un petit ton matois.

Je tire mon as de ma manche et je l'abats avec une gracieuse langueur.

— Le fait est, cher monsieur Morningstar, que vous saviez pertinemment, quand vous avez téléphoné, que cette pièce *n'était pas* à vendre.

— Intéressant, il répond d'une voix circonspecte. Comment cela ?

— Vous êtes de la partie, vous ne pouviez pas l'ignorer. Il est de notoriété publique que la collection ne peut pas être vendue du vivant de

Mme Murdock.

— Ah... il fait, ah... Puis il y a un silence, et finalement il reprend : — À trois heures. (Le ton est bref, sinon catégorique.) Je serai heureux de vous recevoir ici, dans mon bureau, vous connaissez sans doute mon adresse. Cela vous convient-il ?

— J'y serai.

Je raccroche, je rallume ma pipe et je reste assis là à contempler le mur. Mon visage est tout contracté par la réflexion, ou par quelque chose qui me contracte le visage. Je pêche la photo de Linda Murdock dans ma poche et je l'étudié un moment, puis, estimant que tout compte fait, les traits sont assez communs, je l'enferme dans mon tiroir. Je ramasse la seconde allumette de Murdock dans le cendrier et l'examine. Elle porte l'inscription : RANG SUPÉRIEUR W. D. WRIGHT 36. Je la rejette dans le cendrier en me demandant pourquoi cela me paraît important. C'est peut-être un indice.

Je tire de mon portefeuille le chèque de Mme Murdock, je l'endosse, je remplis une formule de dépôt et un chèque à encaisser, j'insère le tout dans mon carnet de chèques, puis j'entoure l'objet d'un élastique et je le fourre dans ma poche. Le nom de Louise Magic ne figure pas dans l'annuaire du téléphone. Je me livre à quelques recherches dans le bot tin, je relève les adresses d'une demi-douzaine d'impresarii de théâtre, dont les noms se détachent en caractères gras, et je les appelle. Ils ont tous des voix optimistes et encourageantes et veulent me poser des tas de questions, mais aucun d'eux ne sait ou n'a envie de me confier quoi que ce soit sur Mlle Louise Magic, artiste de café-concert.

Je flanque ma liste dans la corbeille à papier et j'appelle Kenny Waste, reporter criminel au *Chronicle*.

— Qu'est-ce que tu peux me dire sur Alex Morny ? je lui demande après avoir épuisé les plaisanteries traditionnelles.

— Il tient une boîte à la Vallée Heureuse, à trois kilomètres de la grand-route, vers la montagne, une petite boîte discrète et capitonnée, mi-dancing, mi-tripot. Il faisait du cinéma dans le temps comme acteur. Mauvais comme un cochon. Il doit avoir pas mal de protections. Je n'ai jamais entendu dire qu'il ait bousillé qui que ce soit sur l'esplanade en plein jour. Ou à toute autre heure, si on va par là. Mais je n'en mettrais pas ma main au feu.

— Il est dangereux ?

— Capable de l'être, je crois, si la nécessité s'en faisait sentir. Tous ces gars-là sont allés au cinéma, et ils savent comment les tauliers de bottes de nuit sont censés agir. Il a un garde du corps qui vaut son pesant de gaufres. Eddie Prue, il s'appelle. Il mesure au moins deux mètres, il est plus mince qu'un alibi véridique, et il a un œil de verre, suite d'une blessure de guerre.

— Morny est dangereux pour les femmes ?

— Tu retardes, mon vieux. Les femmes ne considèrent pas ça comme un danger.

— Est-ce que tu connais une nommée Louise Magic, qui passe pour une

artiste de café-concert ? Une grande blonde appétissante, à ce qu'on m'a dit.

— Non. Mais d'après ta description, j'aimerais bien la connaître.

— Ne fais pas l'idiot. Tu ne connais personne du nom de Vannier ? Ni l'un ni l'autre ne sont dans l'annuaire.

— Non, mais je pourrais le demander à Gertie Arbogast, si tu me rappelles un peu plus tard. Il connaît tout le gratin des bottes de nuit. Et la racaille.

— Merci Kenny. Je te rappelle tout à l'heure. Dans une demi-heure ?

Il me répond que ça ira et nous raccrochons. Je ferme mon bureau et je sors.

Au bout du corridor, un type blond, assez jeune, vêtu d'un complet brun et coiffé d'un panama chocolat orné d'un ruban à fleurs jaunes, lit un journal dans une encoignure. Au moment où j'arrive à sa hauteur, il plie son journal tout en bâillant, se redresse et pénètre dans l'ascenseur avec moi. Il peut à peine tenir ses yeux ouverts, tant il est fatigué. Dans la rue, je m'achemine jusqu'à la banque où je dépose mon chèque et retire un peu de monnaie pour les frais courants. De là, je me rends à la brasserie de la Queue-de-Tigre. Installé au fond d'une salle discrète, je mange un sandwich en dégustant un martini. Le type en marron se plante au bout du bar et boit des coca-colas d'un air las et désabusé, tout en fabriquant minutieusement des piles de pièces devant lui. Il a remis ses lunettes noires. Pour se rendre invisible.

Je fais traîner mon sandwich autant que je le peux, puis je gagne la cabine téléphonique, à l'autre bout du bar. L'homme en brun tourne vivement la tête puis tente de donner le change en levant son verre. J'appelle le *Chronicle* une seconde fois.

— Voilà, me dit Kenny Waste. Gertie Arbogast affirme que Morny a épousé ta blonde croustillante il n'y a pas longtemps. Louise Magic. Il ne connaît pas Vannier. D'après lui Morny a acheté une maison dans le voisinage de Bel-Air, une maison blanche dans Still wood Crescent, à cinq blocks au nord de Sunset Boulevard. Gertie prétend qu'il Ta achetée à un trafiquant décavé du nom d'Arthur Blake Popham, qui venait de se faire coincer dans une histoire de détournement de chèques postaux. Les initiales du gars sont encore sur la grille d'entrée. Et probablement sur le papier hygiénique, a ajouté Gertie. C'était le genre de la maison. C'est à peu près tout.

— Si je n'étais pas content, je serais difficile. Merci beaucoup, Kenny.

Je raccroche et en sortant, je me trouve nez à nez avec les lunettes noires, entre le chapeau chocolat et le complet marron et je les vois s'esquiver mine de rien. Je fais brusquement demi-tour, je pousse une porte battante qui donne sur la cuisine, je la traverse et je débouche dans une ruelle au bout de laquelle je retrouve le parc à autos où j'ai laissé ma voiture.

Nul coupé grège ne réussit à me coller au train lorsque je mets le cap en direction de Bel-Air.

L'Allée de Stillwood Crescent décrit nonchalamment une large courbe au nord du Sunset Boulevard, derrière le terrain de golf du *Country Club de Bel-Air*. Elle est bordée de propriétés jalousement emmurées et clôturées. Partout, ce ne sont que hautes murailles, muretins, clôtures en fer forgé ; certaines propriétés, un peu vieux jeu, se contentent de hautes haies taillées. La rue n'a pas de trottoir. Personne ne marche à pied, dans ce quartier, même pas le facteur.

L'après-midi est chaud, pas aussi chaud cependant qu'à Pasadena. Je roule lentement jusqu'en haut de la colline, en quête de monogrammes sur les grilles. Le propriétaire s'appelait Arthur Blake Popham. Les initiales seront donc A.B.P. Je les découvre presque au sommet de la colline, en lettres dorées sur écusson noir, au fronton d'une large grille ouverte sur une allée de macadam.

C'est une grande maison blanche, d'un blanc aveuglant, à l'aspect flambant neuf, bien que l'aménagement du parc soit en voie d'achèvement. Le bâtiment est relativement modeste pour le quartier. Quatorze pièces au plus et probablement une seule piscine. Le nom A.P. MORNY est peint en lettres noires sur une grande botte à lettres argentée à l'entrée de service.

Je parque ma tinette dans la rue et emprunte l'allée de bitume jusqu'à une porte latérale dont la blancheur éclatante est éclaboussée de taches de couleur par la verrière qui la surplombe. Je signale ma présence à l'aide de l'énorme heurtoir de cuivre. Un peu plus loin, contre la maison, un chauffeur est occupé à laver une Cadillac.

La porte s'ouvre et un Philippin à l'œil froid, en veste blanche retrousse la lèvre en signe d'accueil. Je lui tends ma carte et je lui dis :

— Mme Morny.

Il referme la porte. Du temps passe, comme chaque fois que je me présente quelque part. La lance d'arrosage balayant la Cadillac fait un chuintement rafraîchissant. Le chauffeur est une espèce de petit morveux en culotte de cheval, leggings et maillot crasseux. Il a l'air d'un jockey grand format et, tout en nettoyant la voiture, émet entre ses dents cette sorte de sifflement caractéristique du palefrenier qui bouchonne son cheval.

Un roitelet à gorge rouge pénètre dans un buisson écarlate, près de la porte, secoue un peu les longues fleurs tubulaires, puis repart en flèche, si brusquement et si vite qu'il se fond littéralement dans l'espace.

La porte s'ouvre et le Philippin me rend ma carte. Mais je ne la prends pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? il me demande.

La voix est sèche, craquante, comme des coquilles d'œufs sous un pied circonspect.

— Voir Mme Morny.

— Elle n'est pas là.

— Vous ne le saviez pas quand je vous ai donné ma carte ?

Il écarte les doigts et la carte volette doucement vers le sol. Il sourit, découvrant un assortiment de plombages au rabais.

— Je sais quand elle me le dit.

Là-dessus, il me claque la porte au nez, sans douceur.

Je ramasse la carte et je m'avance vers le chauffeur qui lave la carrosserie de la Cadillac avec une grosse éponge. Il a les yeux bordés de jambon et une tignasse blond maïs. Un mégot éteint pend au coin de sa lèvre inférieure. Il me jette ce petit coup d'œil en coin du type qui a beaucoup de mal à s'occuper de ses oignons. Je lui demande :

— Où est le patron ?

La cigarette danse au coin de sa bouche. L'eau de la lance d'arrosage continue à chuintier sur la peinture.

— Adresse-toi à la maison, Jack².

— Je leur avions d'mandé. Mais ça y a point fait. Ils m'ont envoyé r'bondir.

— Tu m'fends le cœur, Jack.

— Et Mme Morny, elle est là ?

— Même réponse, Jack. Je bosse ici, un point c'est tout. T'as quelque chose à vendre ?

Je tiens ma carte de façon qu'il puisse la lire. C'est ma carte professionnelle, cette fois. Il dépose l'éponge sur le marchepied, la lance d'arrosage sur le ciment, puis, contournant la flaque d'eau, il va s'essuyer les mains à une serviette pendue à l'entrée du garage. Après avoir péché une allumette de la poche de sa culotte de cheval, il rejette la tête en arrière pour ranimer le mégot piqué dans son museau. Ses petits yeux de furet regardent furtivement dans tous les sens puis il contourne la voiture et me fait un petit signe de tête. Je le rejoins.

— C'te bonne vieille note de frais, elle se porte bien ? il demande prudemment, à voix basse.

— Elle a engraisé à ne rien faire, je lui réponds.

— Pour cinq dollars, je pourrais commencer à penser.

— J'voudrais pas t'infliger une pareille corvée.

— Pour dix, je chante aussi bien qu'un quatuor de canaris avec accompagnement de guitare hawaïenne.

— Je n'apprécie pas ces orchestrations raffinées.

Il incline la tête de côté :

— Laisse tomber le charabia, Jack.

— Je ne veux pas te faire perdre ta place, mon petit gars. Tout ce que je voudrais savoir, c'est si Mme Morny est chez elle. Est-ce que ça me coûtera plus d'un dollar ?

— T'en fais pas pour mon boulot, Jack. Je suis bien accroché.

— Morny ?... ou quelqu'un d'autre ?

— Tu veux savoir tout ça pour un jeton ?

— Deux.

Il me jauge du regard.

— Tu ne travailles pas pour lui, des fois ?

— Évidemment !

— Espèce de farceur...

— Évidemment !

— Envoie les deux dollars, il fait entre ses dents.

Je les lui donne.

— Elle est dans le jardin de derrière, avec un ami. Un ami tout ce qu'il y a de bien. Avec un ami qui ne travaille pas et un mari qui travaille, t'es pépère, tu comprends ? il fait avec une lourde ironie.

— Un de ces jours, tu t'étaleras au fond du canal.

— Pas moi, Jack ? J'suis prudent. J'connais la musique. J'ai passé toute ma vie à fricoter avec ce genre de gens.

Il repasse les deux billets entre les paumes de ses mains, souffle dessus, les plie dans le sens de la longueur, puis par le milieu et finalement les fourre dans sa culotte.

— Ça, c'est seulement les hors-d'œuvre, il dit. Pour cinq de plus...

À ce moment, un grand cocker blond s'amène à fond de train derrière la Cadillac, dérape sur le ciment mouillé, décolle complètement, atterrit des quatre pattes dans mon ventre et sur mes cuisses, me lèche la figure, retombe par terre, batifole autour de mes jambes, s'assied dessous et se met à haleter comme une locomotive, en laissant pendre une langue d'une aune. Je l'enjambe et, m'adossant à la carrosserie, je fouille mes poches à la recherche de mon mouchoir.

Une voix d'homme appelle :

— Heathcliff, viens ici ! Ici, Heathcliff !

Des pas sonnent sur l'allée cimentée.

— C'est Heathcliff, me dit le chauffeur, d'un air dégoûté.

— Heathcliff ?

— J'te le fais pas dire ! C'est comme ça qu'ils appellent le chien, Jack.

— *Les Hauts de Hurle-Vent* ?

— Ça y est, te revoilà avec ton charabia... il grogne. Vingt-deux... nous avons du monde !

Il ramasse l'éponge et la lance et retourne à la voiture. Je m'écarte de lui. Le cocker vient immédiatement se fourrer entre mes jambes, et manque de me foutre par terre.

— Viens ici, Heathcliff !

La voix masculine retentit, toute proche ; un homme apparaît à l'entrée d'une tonnelle recouverte de roses grimpantes.

Grand, brun, la peau légèrement bistrée, des yeux noirs et brillants, des dents blanches éclatantes, mince moustache effilée et des pattes de lapin. Des

pattes de lapin trop longues, beaucoup trop longues. Chemise blanche chiffée sur la poche, pantalon blanc, chaussures blanches. Une montre-bracelet assez large pour embrasser la moitié d'un poignet maigre et foncé, fermée par une chaîne d'or. Une écharpe jaune autour d'un cou mince et bronzé. Il aperçoit le chien accroupi entre mes pieds et n'a pas l'air d'aimer ça. Avec un claquement sec de ses longs doigts, il appelle d'une voix rageuse :

— Ici, Heathcliff ! Ici tout de suite.

Avec un gros soupir, le chien se blottit un peu plus contre ma jambe droite.

— Qui êtes-vous ? me demande le type, en me considérant de tout son haut.

Je tends ma carte. Des doigts bistrés la saisissent. Tout doucement, le chien se défile à reculons, rase l'avant de la voiture et s'évanouit au loin.

— Marlowe... Marlowe, hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Détective ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Voir Mme Morny.

Il me lorgne de haut en bas, la longue frange soyeuse de ses paupières suivant son regard perçant.

— On ne vous a pas dit qu'elle n'était pas là ?

— Si, mais je ne l'ai pas cru. Vous êtes monsieur Morny ?

— Non.

— C'est M. Vannier, fait le chauffeur dans mon dos, avec le ton traînant de feinte politesse qui n'est que de l'insolence déguisée. M. Vannier est un ami de la famille. Il est là presque tout le temps.

Vannier le regarde d'un air furieux par-dessus mon épaule. Le chauffeur contourne la voiture et crache son mégot d'un air méprisant.

— Je venais de dire au poulet que le patron n'était pas là, monsieur Vannier.

— Ah, je comprends...

— Je lui ai dit que Mme Morny était là, avec vous. J'ai peut-être mal fait ?

— Vous auriez pu vous mêler de ce qui vous regarde !

— C'est quand même marrant que ça m'ait pas venu à l'idée !

— Filez avant que je vous casse la figure ! lui dit l'autre.

Le chauffeur le toise d'un œil narquois, puis il disparaît dans la pénombre du garage où il se met à siffloter. Vannier reporte son regard exaspéré sur moi et aboie :

— On vous a dit que Mme Morny n'y était pas, mais ça n'a pas pris. C'est bien ça ? En d'autres termes, l'information ne vous a pas satisfait.

— Si vous tenez à employer d'autres termes, ceux-là feront l'affaire.

— Je vois... Serait-ce trop vous demander que de me dire de quoi vous désiriez vous entretenir avec Mme Morny ?

— Je préférerais lui en parler directement.

— L'idée générale est qu'elle ne désire pas vous voir.

De son coin derrière la voiture, le chauffeur lance :

— Gaffe sa droite, Jack. Il se peut qu'il ait une lame dedans !

Le hâle de Vannier devient verdâtre. Il pivote sur ses talons et me dit d'une voix contractée :

— Suivez-moi.

Redescendant l'allée cimentée, il traverse la roseraie et franchit une petite barrière blanche. Derrière, s'étend un jardin clos avec des plates-bandes où s'entassent toutes les fleurs de l'Eden, un terrain de badmington, une généreuse étendue de gazon et une jolie petite piscine en carreaux de faïence qui rutilent féroceement au soleil. Près de la piscine, une surface dallée supporte un aimable assortiment de meubles de jardin bleus et blancs, tables basses aux plateaux de glace, transatlantiques avec repose-pieds, des tas d'énormes coussins et par-dessus le tout, un vaste parasol bleu et blanc, aussi large qu'une tente de cirque.

Un beau mannequin blond et langoureux, aux longues jambes fuselées, est gracieusement allongé sur un des transats les pieds surélevés par un moelleux coussin, un grand verre embué à portée de la main, à côté d'un seau de glace et d'une bouteille de scotch. Elle nous regarde négligemment traverser la pelouse. À trente pas, elle a l'air éblouissante. Mais à dix pas, elle a l'air de quelque chose qui a été arrangé pour être vu à trente pas. La bouche est trop large, les yeux trop bleus, le maquillage trop vif, l'arc mince du sourcil est invraisemblable, tant par sa courbe que par sa longueur et les cils sont si généreusement rimelés qu'ils ont l'air de barreaux de fenêtre.

Elle porte un pantalon blanc, des sandales bleues et blanches, une blouse de soie blanche et un collier de pierres vertes qui ne sont pas des émeraudes géantes. La teinte de ses cheveux est aussi artificielle qu'une antichambre de boîte de nuit.

Sur une chaise proche repose un chapeau de jardin en paille blanche, large comme un pneu de rechange et agrémenté d'une jugulaire de satin blanc. Sur le rebord de paille est posée une paire de lunettes vertes aux verres larges comme des soucoupes.

Vannier pique droit sur elle en grinçant :

— Vous allez me faire le plaisir de vider cette petite saloperie de chauffeur, et en vitesse, sans ça je lui casse les reins à la première occasion. Je ne peux pas l'approcher sans me faire insulter !

La blonde toussote légèrement, agit languissamment son mouchoir sans l'utiliser autrement et dit :

— Cessez de faire des ronds-de-jambe et asseyez-vous. Qui est votre ami ?

Vannier cherche ma carte et la découvre au bout de ses doigts. Il la lance sur ses genoux. Elle s'en empare nonchalamment, l'effleure des yeux, m'effleure des yeux, soupire et se tapote les dents du bout d'un ongle.

— Solide, hein ? Trop coriace pour vous, j'imagine ?

Vannier me lance un regard mauvais :

— C'est bon. Sortez ce que vous avez à dire, qu'on en finisse.

— C'est à elle que je m'adresse, ou à vous, pour que vous lui traduisiez après ? je demande.

La blonde part d'un éclat de rire. Un rire argentin qui déferle en cascade avec la fraîcheur et la spontanéité d'un numéro de danse de ballons. Un bout de langue espiègle pointe au bord de ses lèvres.

Vannier s'assied et allume un cigare à bout doré ; quant à moi, je reste debout à les regarder.

— Je recherche une de vos amies, madame Morny, je lui dis. Si j'ai bien compris, elle partageait un appartement avec vous, il y a environ un an. Elle s'appelle Linda Conquest.

Les paupières de Vannier battent une, deux fois. Il détourne la tête vers la piscine. Heathcliff est assis sur l'autre bord et nous observe d'un œil blanc. Vannier fait claquer ses doigts :

— Viens ici, Heathcliff ! Allons ! Au pied, Monsieur !

— La ferme ! fait la blonde. Ce chien ne peut pas vous encaisser. Reposez votre sex-appeal une minute, bon sang !

— Je vous prie de ne pas me parler sur ce ton, réplique sèchement Vannier.

La blonde pouffe et le caresse du regard.

Je remets ça :

— Je recherche une jeune femme du nom de Linda Conquest, madame Moray.

La blonde me regarde :

— J'ai bien compris. J'étais en train d'essayer de me rappeler. Je crois bien ne pas l'avoir revue depuis six mois au moins. Elle s'est mariée.

— Vous ne l'avez pas revue depuis six mois ?

— C'est ce que je viens de vous dire, mon gros. En quoi ça vous intéresse ?

— C'est une enquête personnelle que je fais.

— Sur quoi ?

— Sur un sujet confidentiel.

— Voyez-vous ça ! elle s'exclame d'un air faussement réjoui. Il fait une enquête personnelle sur un sujet confidentiel. Vous entendez ça, Lou ? Faire irruption chez des étrangers qui n'ont aucune envie de le recevoir, c'est chose toute naturelle, n'est-ce pas, Lou ?... puisque Monsieur fait une enquête personnelle sur un sujet confidentiel...

— Alors vous ne savez pas où elle est, madame Moray ?

— Il me semble vous l'avoir déjà dit !

Sa voix a grimpé de deux tons.

— Non. Vous avez dit que vous pensiez ne l'avoir pas vue depuis six mois. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Qui vous a dit que nous avions habité ensemble ? elle me demande d'un ton cinglant.

— Je ne révèle jamais mes sources d'informations, madame Morny.

— Cher ange, vous êtes plus chichiteux qu'un maître de ballet. Il faudrait que je vous dise tout ce que je sais et vous, vous ne me dites rien.

— Notre situation est très différente. Je suis au service de quelqu'un, j'ai une consigne. La dame aurait-elle des raisons de se cacher, par hasard ?

— Qui la recherche ?

— Ses parents.

— Allons, allons, un petit effort... Elle n'a pas de parents.

— Vous devez bien la connaître, si vous êtes au courant de ça.

— Il se peut que je l'aie bien connue. Ça ne prouve pas que je la connaisse toujours.

— Ça va. Moralité : vous savez mais vous ne voulez rien dire.

— Moralité, intervient soudain Vannier, on ne tient pas à vous avoir ici et plus tôt vous partirez, mieux ça vaudra.

Je garde les yeux sur Mme Morny. Elle me fait un clin d'œil et dit à Vannier :

— Ne soyez pas si agressif, mon chou. Vous avez beaucoup de charme, mais les os sont fragiles. Vous n'êtes pas taillé pour la bagarre. C'est pas vrai, mon gros ?

— Je n'ai pas envisagé la question, madame Morny. Croyez-vous que M. Morny puisse m'aider... ou qu'il y consente ?

Elle secoue la tête.

— Comment le saurais-je ? Essayez toujours. Si votre tête ne lui revient pas, il a des types autour de lui qui se chargeront de vous virer.

— J'ai dans l'idée que vous pourriez me renseigner, si vous le vouliez.

— Comment comptez-vous faire pour me persuader ?

Ses yeux sont engageants.

— Avec tout ce monde autour, ça me serait difficile.

— Il y a du vrai là-dedans, elle fait, en sirotant son verre et en m'observant par-dessus.

Vannier se lève très lentement, le visage blême. Il glisse la main dans l'échancrure de sa chemise et murmure entre ses dents :

— Foutez-moi le camp, pendant que vous tenez encore sur vos pattes.

Je le regarde d'un air étonné.

— Tiens ! Où sont donc vos bonnes manières ? Vous n'allez pas me faire croire que vous cachez un revolver dans votre costume de plage ?

La blonde éclate de rire, montrant deux rangées de dents bien plantées. Vannier pousse sa main sous l'aisselle gauche en serrant les lèvres. Ses yeux noirs sont luisants et en même temps froids comme ceux d'un serpent.

— Vous m'avez compris ? dit-il presque à mi-voix. Et tenez-vous-le pour dit. Je vous descendrais sans que ça me fasse plus d'effet que d'éteindre une allumette. Et sans risquer d'ennuis, encore !

Je regarde la blonde. Elle nous observe, les yeux brillants, la bouche sensuelle et avide. Je fais demi-tour et m'éloigne sur la pelouse. À mi-chemin, je me retourne. Vannier est toujours dans la même position, la main dans sa chemise. Les yeux de la blonde sont toujours écarquillés, sa bouche entrouverte, mais l'ombre du parasol atténue l'expression de ses traits et à

cette distance, je serais incapable de dire si c'est de la peur ou une agréable anticipation.

Je traverse la pelouse, passe la barrière blanche et descends l'allée de la roseraie. Arrivé au bout, je rebrousse chemin, je reviens sans bruit à la barrière pour les voir une dernière fois. Je ne sais pas ce qu'il y aura à voir ni si ça m'intéressera quand je le verrai. Ce que je vois, c'est Vannier littéralement vautré sur la blonde, et en train de l'embrasser.

Je secoue la tête et reviens sur mes pas.

Le chauffeur aux yeux rougis s'affaire toujours autour de la Cadillac. Il a terminé le lavage et brique maintenant les glaces et les nickels. Je me plante à côté de lui.

— Ça a gazé ? il me demande du coin de la bouche.

— Mal. Ils m'ont traîné dans la boue.

Il opine du chef tout en continuant son boulot avec son léger sifflement de palefrenier.

— Tu ferais bien de faire attention, je lui dis. Il a une pétoire. Du moins il s'en vante.

Il a un petit rire.

— Avec ces frusques-là ! Ça me ferait mal !

— Qui est-ce, ce Vannier ? De quoi il vit ?

Le chauffeur se redresse, dépose la peau de chamois sur le bord d'une portière et s'essuie les mains à la serviette qui pend maintenant à sa ceinture.

— Les femmes, d'après moi.

— Ce ne serait pas un peu dangereux... de jouer avec celle-là ?

— Tu parles !... Mais tout le monde n'a pas la même idée du danger. Moi, ça me refroidirait.

— Où est-ce qu'il habite ?

— À Sherman Oaks. Elle y va. Elle ira sûrement une fois de trop.

— Tas jamais rencontré une fille du nom de Linda Conquest ? Grande, brune, bien roulée, qui chantait avec un orchestre dans un cabaret ?

— Dis-donc, Jack, tu es exigeant pour deux dollars !

— Je pourrais aller jusqu'à cinq.

Il secoue la tête.

— Je ne connais pas. Pas de nom, en tout cas. Il vient toutes sortes de gonzesses ici, des poules chouettes et bien lingées en général. (Il grimace un sourire.) On ne me présente jamais.

Je prends trois billets d'un dollar dans mon portefeuille et les dépose dans sa petite main moite. J'y ajoute ma carte professionnelle.

— J'aime bien les petits mecs nerveux. Ils ont l'air de n'avoir jamais peur de rien. Passe me voir un de ces quatre.

— Ça se pourrait, Jack. Merci. Linda Conquest tu dis ? Je vais ouvrir mes cliquettes.

— Au revoir. Tu t'appelles ?

— On m'appelle Shifty³. J'ai jamais su pourquoi.

— Salut, Shifty.

— Salut. Un pétard sous le bras... sapé comme ça... Pas de danger !

— Je ne sais pas trop. Il a fait le geste. Je ne suis pas engagé pour me canarder avec des inconnus.

— Enfin quoi, bon Dieu ! il n'a que deux boutons à sa liquette. Je l'ai remarqué. Il lui faudrait une semaine pour aller chercher son feu là-dessous.

Mais il a quand même l'air un peu préoccupé.

— Oh ! il devait bluffer, je lui dis, conciliant. Si t'entends jamais parler de Linda Conquest, je suis tout prêt à parler affaires avec toi.

— Entendu, Jack.

Je repars le long de l'allée cimentée. Et lui reste planté sur place, à se gratter le menton.

VI

Je tourne autour de mon pâté de maisons pour trouver un coin où me ranger, car j'ai envie de faire un saut à mon bureau avant de descendre dans le centre. Une voiture de maître, une Packard, décolle du trottoir devant le bureau de tabac, à quelques pas de chez moi ; je me glisse à sa place, je ferme la portière à clef et je descends. C'est seulement à ce moment-là que je remarque la voiture devant laquelle je me suis rangé : un coupé grège, d'aspect familial. Ce n'est pas forcément le même. Il y en a des milliers de pareils. Personne à l'intérieur. Personne dans les parages avec un panama à bande multicolore.

Je m'avance jusqu'à la portière et je lorgne à l'intérieur. Pas de plaque d'identité sur le tableau de bord. Je relève le numéro d'immatriculation au dos d'une vieille enveloppe, à tout hasard, et je pénètre dans ma maison. Il n'est pas dans le hall, ni dans le couloir de l'étage.

J'entre dans mon bureau, je regarde s'il y a du courrier sur le plancher, mais je n'en trouve pas ; je m'offre une rasade à la bouteille de faction et je repars. Je n'ai plus de temps à perdre pour arriver dans le centre avant trois heures. Le coupé est toujours là, toujours vide. Je monte dans ma voiture et je plonge dans le flot de la circulation.

J'ai déjà passé le carrefour de Sunset Boulevard et de Vine Street avant qu'il me rattrape. Je poursuis ma route en rigolant à part moi, et en me demandant où il a bien pu se planquer. Peut-être dans la voiture qui était arrêtée derrière la sienne. Ça ne m'était pas venu à l'idée.

Je prends au Sud et j'enfile la Troisième Rue. Le coupé grège se tient fidèlement à deux cents mètres environ derrière moi. Au coin de la Septième et de la Grand-Rue, je gare le long du trottoir et j'entre acheter des cigarettes dont je n'ai aucun besoin, puis je descends la Septième à pied en évitant de me retourner. Dans Spring Avenue, j'entre dans le hall de *l'Hôtel Metropole*, je flâne un peu autour du comptoir de tabac pour allumer une cigarette puis je me laisse choir dans un des grands fauteuils de cuir du salon.

Un type blond en complet marron, lunettes noires et chapeau chocolat déjà décrit s'amène dans le hall et se balade d'un air dégagé entre les palmiers et les colonnes de stuc pour finir devant le comptoir à cigares. Il s'achète un paquet de cigarettes qu'il ouvre sur place, en prenant tout son temps, pour s'adosser au stand, et faire bénéficier les alentours du regard incisif de son œil de lynx.

Après avoir ramassé sa monnaie, il va s'asseoir, le dos contre une colonne. Là, il rabat son chapeau sur ses lunettes noires et paraît s'assoupir, la cigarette non allumée au coin des lèvres.

Je me lève, je m'approche nonchalamment et je me laisse tomber dans le

fauteuil voisin du sien. Je le regarde à la dérobée. Il ne bronche pas. Vu de près, son visage fait jeune, rose et joufflu, et il a l'air assez mal rasé. Derrière les verres fumés, les paupières battent rapidement. Sur son genou, une de ses mains froisse machinalement l'étoffe de son pantalon. Il a une verrue sur la joue, juste en dessous de la paupière droite.

Je craque une allumette et je lui présente la flamme :

— Du feu ?

— Oh... merci... il bafouille, très surpris. Il aspire d'un coup jusqu'à ce que le bout de la cigarette commence à luire. Je secoue l'allumette, la jette dans le bol de sable près de moi et j'attends. Il me regarde en biais deux ou trois fois avant de se décider :

— Est-ce que je ne vous ai pas déjà vu quelque part ?

— Là-bas, sur l'Avenue de Dresde, à Pasadena. Ce matin. Je vois le rose de ses joues foncer. I pousse un soupir :

— Je dois être minable.

— C'est rien de le dire, mon vieux.

— C'est peut-être le chapeau.

— Il aggrave les choses. Mais vous n'en auriez pas besoin.

— C'est duraille dans ce patelin, il soupire. On ne peut rien faire à pied, on se ruine si on prend des taxis, et quand on se sert de sa bagnole, elle n'est jamais là où il faut. Et puis, il faut coller de trop près.

— Pas au point de grimper sur le dos des gens, quand même, je réplique. Vous me voulez quelque chose ou c'est seulement pour vous faire la main ?

— Je voulais seulement voir si vous étiez assez fort pour que ça vaille le coup d'avoir un mot avec vous.

— Je suis *très* fort. Je vous assure, vous perdriez beaucoup en n'ayant pas un mot avec moi.

Il lance un regard circonspect autour de nous, puis il sort un petit portefeuille en peau de porc. Il y pêche une jolie carte de visite toute fraîche et me la tend : George Anson Phillips. Enquêtes confidentielles. 212 building Senger, North Wilcox Avenue, Hollywood. Un numéro de téléphone, du secteur Glenview. Dans le coin supérieur gauche, un œil grand ouvert, surmonté d'un sourcil arqué par la surprise et frangé de longs cils.

— Ah... ah... défendu... ! je lui dis en désignant l'œil. C'est la marque de l'Agence Pinkerton. Vous risquez de leur barboter leurs affaires.

— Oh, merde ! C'est pas les miettes que je ramasse qui leur feront tort.

J'applique une pichenette sur la carte puis je la fourre dans ma poche.

— Vous voulez la mienne ou bien vous avez déjà mon dossier complet ?

— Oh, je vous connais par cœur. J'étais flic à Ventura au moment où vous étiez sur l'affaire Gregson.

Gregson était un escroc d'Oklahoma City qui avait été pourchassé pendant deux ans à travers tous les États-Unis par une de ses victimes ; si bien qu'à la fin il vivait dans une frousse intense et il avait descendu l'employé d'un poste d'essence qui l'avait pris pour un de ses amis. Ça me paraît tellement lointain,

cette histoire.

— Et ensuite ? je lui fais.

— J'ai reconnu votre nom en le lisant sur votre plaque d'identité, ce matin. Alors quand je vous ai perdu en chemin, en rentrant en ville, je suis allé chez vous. Je voulais vous parler. Mais ç'aurait été violer le secret professionnel. Tandis que, comme ça, je ne peux pas faire autrement, dans un sens.

Encore un farfelu. Ça en fait trois dans la journée, sans parler de Mme Murdock, qui peut fort bien faire partie de la confrérie. J'attends paisiblement qu'il ôte ses lunettes, les polisse, les rechausse tout en lançant des regards soupçonneux autour de lui. Enfin, il parle :

— Je me suis dit qu'on pourrait peut-être s'entendre. Mettre nos ressources en commun, comme on dit. J'ai vu le type sortir de votre bureau, alors j'ai pensé qu'il vous avait engagé.

— Vous le connaissiez ?

— C'est lui que je suis chargé de surveiller, il avoue, d'une voix morne et découragée. Et je continue à faire chou blanc.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— Eh bien voilà : je travaille pour sa femme.

— Un divorce ?

Il jette un nouveau regard méfiant à la ronde et dit avec une toute petite voix :

— C'est ce qu'elle prétend. Mais je me demande...

— Ils le veulent tous les deux. Et chacun essaie de poisser l'autre. Marrant, hein ?

— Mon boulot ne me plaît pas beaucoup. Il y a un type qui me file, quelquefois. Un très grand type avec un drôle d'œil. J'arrive bien à le semer mais il finit toujours par me retrouver. Un mec qui n'en finit plus. Haut comme un réverbère.

Un très grand type avec un drôle d'œil... Je fume pensivement.

— Vous ne voyez pas ça ? me demande le blond d'un air anxieux.

Je secoue négativement la tête en jetant ma cigarette dans le cendrier.

— Je ne l'ai jamais vu, autant que je sache. (Je consulte ma montre.) Nous ferions peut-être bien de nous retrouver pour parler un peu sérieusement de cette histoire. Mais je ne suis pas libre maintenant. J'ai un rendez-vous.

— Oh oui, j'aimerais bien !

— Alors c'est entendu. À mon bureau, chez moi, à votre bureau ou ailleurs, comme vous voulez ?

Il gratte son menton hérissé du bout d'un ongle soigneusement rongé.

— Chez moi, il déclare finalement. Mon adresse n'est pas dans l'annuaire. Donnez-moi ma carte, une seconde.

Il la retourne dans le creux de sa main et avec un 1 petit crayon métallique, il écrit lentement son adresse, en tirant la langue. Il rajeunit de minute en minute. Maintenant, il fait à peine vingt ans, mais il doit avoir plus, car l'affaire Gregson date de six ans.

Il range son crayon et me tend la carte. L'adresse est : 204, Appartements Florence, 128, Court Street.

Je le regarde curieusement :

— Court Street dans Bunker Hill ?

Il opine en rougissant de toute sa face poupine.

— Ce n'est pas fameux, je sais, il lance vivement. J'étais plutôt à la côte, ces temps-ci. Ça vous gêne ?

— Moi, pas du tout. Pourquoi ?

Je me lève et je lui tends la main. Il la secoue puis la lâche et je la fourre dans la poche arrière pour l'essuyer à mon mouchoir qui est au fond. En le regardant de plus près, je remarque une mince ligne de sueur le long de sa lèvre supérieure et une autre de chaque côté de son nez. Il ne fait pas si chaud que ça. Je m'étais déjà éloigné mais je reviens à lui et, mon visage tout contre le sien, je lui fais :

— C'est à la portée de n'importe qui de me raconter un bobard, mais histoire de mettre les choses au point, c'est une grande blonde avec un regard distrait, n'est-ce pas ?

— Pas si distrait que ça.

Je poursuis en m'efforçant de garder un regard inexpressif :

— Et entre nous, cette histoire de divorce, c'est du bidon. Il s'agit de tout autre chose, hein ?

— Oui, il murmure, de quelque chose qui me plaît de moins en moins, plus j'y pense. Tenez... (Il tire un objet de sa poche et me le dépose dans la main : une clé plate.) C'est pas la peine de poireauter dans l'entrée, si je n'étais pas revenu. J'en ai deux. À quelle heure pensez-vous être là-bas ?

— Vers quatre heures et demie, si j'en juge par l'heure qu'il est. Vous êtes sûr que vous voulez me confier votre clé ?

— Oh ! on est du bâtiment, tous les deux ! il me répond en me regardant d'un air candide, ou tout au moins d'un air aussi candide que les lunettes noires le permettent.

Avant de sortir, je me retourne. Il est assis tranquillement, la cigarette à demi-consumée éteinte entre ses lèvres, le chapeau chocolat au joyeux ruban jaune sur la tête, aussi paisible qu'une réclame de cigarette au dos d'un hebdomadaire illustré.

On est du bâtiment, tous les deux. Alors je ne lui jouerai pas de tour de cochon. C'est aussi simple que ça. Je peux avoir la clef de son appartement, entrer chez lui et faire comme chez moi. Je peux mettre ses pantoufles, boire son whisky, soulever le tapis et compter les liasses de billets cachées dessous. On est du bâtiment tous les deux.

VII

Le building Belfont est une espèce de machin de huit étages, coincé entre un gigantesque magasin de confection bon marché (vert à garnitures chromées) et un garage (trois étages – sous-sol) aussi bruyant qu'une cage à lions à l'heure du repas des fauves. La petite entrée étroite et sombre est plus sale et plus fétide qu'une basse-cour. Le tableau des bureaux avoue de nombreux locaux inoccupés. Parmi les noms inscrits, un seul me dit quelque chose, et je le connais déjà. En face du tableau, une grande pancarte inclinée contre le mur en stuc annonce : *Local à louer pour comptoir de tabacs. S'adresser au bureau 316.*

Il y a deux ascenseurs à grille coulissante, mais un seul semble être en service, bien qu'inoccupé pour le moment. À l'intérieur, un vieux bonhomme à la mâchoire pendante et à l'œil humide est assis sur un tabouret de bois recouvert d'un bout de toile à sac pliée. Il a l'air d'être assis là depuis la Guerre de Sécession et de ne s'en être pas encore remis. J'entre dans l'ascenseur et j'annonce « huitième ». Il se bagarre avec ses portes, actionne la manivelle de son carrosse et on démarre péniblement. Le vieux ahane comme s'il montait l'ascenseur sur son dos.

Je sors à l'étage demandé et j'enfile le corridor tandis que derrière moi, le vieux passe la tête hors de son appareil et se mouche dans ses doigts au-dessus d'une boîte à ordures.

Le bureau d'Elisha Morningstar est situé au bout du couloir en face de la porte de secours. Deux pièces dont les portes en vitre dépolie portent des inscriptions à la peinture noire écaillée. Sur la première on lit : Elisha Morningstar, Numismate. Sur la seconde : Entrée.

Tournant la poignée, je pénètre dans une pièce exiguë éclairée par deux fenêtres : un petit bureau miteux de dactylo, (fermé, d'ailleurs) une série de vitrines murales exhibant des pièces vert-de-grisées dans leurs petites niches inclinées et soulignées chacune d'une étiquette jaunie ; au fond, deux classeurs bruns. Pas de rideaux aux fenêtres et, sur le sol, un tapis gris poussière, si usé qu'on ne remarque même plus les déchirures, sauf quand on se prend les pieds dedans. En face des classeurs, derrière la machine à écrire, il y a une porte de communication ouverte et, par l'ouverture, me parviennent les petits bruits que fait un homme en train de ne rien foutre. Soudain, la voix sèche d'Elisha Morningstar lance :

— Entrez, je vous prie. Entrez.

J'obtempère. Le bureau privé est tout aussi exigu, mais beaucoup plus encombré. Un coffre-fort vert le coupe presque en deux. À une extrémité, une lourde table d'acajou ancienne supporte quelques livres sombres, des piles de vieilles revues et des masses de poussière obstruent la porte d'entrée. Une

fenêtre entrouverte, au fond, lutte en vain contre l'odeur de moisi. Un chapeau de feutre noir graisseux pend à une patère. Trois tables surélevées, à dessus de verre, sont aménagées en vitrines et sont remplies de pièces et de médailles. Et au milieu de la pièce, trône un lourd bureau à dessus de cuir sur lequel j'aperçois les accessoires classiques avec, en plus, une balance de bijoutier sous un dôme de verre, deux grandes loupes serties de nickel et un œilleton de bijoutier sur un essuie-plume en peau de chamois, à côté d'un mouchoir de soie jaune élimé et taché d'encre.

Dans le fauteuil tournant du bureau siège un vieux monsieur vêtu d'un complet gris foncé orné de revers 1900 et d'une tripotée de boutons. Les cheveux blancs et raides sont assez longs pour lui chatouiller les oreilles. Une plaque dénudée, gris pâle, surplombe le tout, comme un roc émergeant de la futaie. De ses oreilles sort un duvet gris, du genre attrape-mites. Il a des yeux noirs et vifs, soulignés de poches d'un brun violacé où s'entrelacent les veines et les rides. Ses joues sont luisantes et son nez pointu et court a tout l'air d'avoir flairé pas mal de bonnes bouteilles de son temps. Un faux-col empesé, dont nul blanchisseur digne de ce nom n'admettrait la présence dans son établissement, fait du coude à sa pomme d'Adam et une cravate de cordonnet noir pointe son petit nœud serré sous les ailes du col, comme un museau de souris. Il me dit :

— Ma petite secrétaire a dû aller chez le dentiste. Vous êtes monsieur Marlowe ?

J'opine.

— Je vous en prie, prenez un siège. (D'un geste de sa main émaciée il désigne la chaise devant le bureau. Je m'assieds.) Vous avez des pièces d'identité, je présume ?

Je les lui montre. Pendant qu'il les examine, je sens l'odeur qu'il dégage. Une sorte d'odeur sèche, rance, comme celle d'un Chinois, assez propre.

Il pose ma carte à l'envers sur son bureau et croise les mains dessus. Puis il scrute mon visage de ses yeux noirs et perçants auxquels rien n'échappe :

— Eh bien ! monsieur Marlowe, que puis-je faire pour vous ?

— Parlez-moi du Doublon Brasher.

— Ah ! oui, le Doublon Brasher... C'est une pièce intéressante. (Détachant ses mains du bureau, il a joint ses doigts en pont chinois, comme un vieux notaire de famille qui s'apprête à se lancer dans des arguties juridiques.) À beaucoup d'égards, la pièce la plus intéressante et la plus précieuse de toutes les vieilles monnaies américaines. Comme vous ne l'ignorez pas, j'imagine.

— Tout ce que j'ignore des vieilles monnaies américaines, on arriverait à le caser dans Madison Square Garden, en le tassant bien.

— Vraiment ? Vraiment. Désirez-vous que je vous éclaire ?

— Je suis venu pour ça, monsieur Morningstar.

— C'est une pièce d'or qui correspondait à peu près à vingt dollars or, et de la taille approximative d'un demi-dollar actuel. Presque exactement. Elle

fut émise par l'État de New York en l'an 1787. Ce n'était pas une pièce frappée. La frappe n'exista qu'à partir de 1793, date à laquelle le premier Hôtel de la monnaie fut fondé à Philadelphie. Le Doubloon Brasher fut sans doute exécuté selon le procédé de moulage et de presse ; son fabricant était un simple orfèvre du nom d'Ephraïm Brasher ou Brashear. On retrouve sa trace dans les archives avec l'orthographe Brashear, mais sur la pièce, le nom est Brasher. Je ne sais pas pourquoi.

Je me colle une cigarette entre les dents et je l'allume, en me disant qu'elle sera peut-être efficace contre l'odeur de moisi.

— Qu'est-ce que c'est que le procédé de moulage et de presse ?

— Les deux faces du moule sont gravées dans l'acier, en creux, évidemment. Puis ces deux moitiés sont montées en plomb. Une masse d'or est pressée entre elles, à la presse à monnaie. Puis les bords sont retaillés pour le poids, limés et polis. À cette époque, les pièces n'étaient pas dentelées. L'appareil n'existait pas encore, il fut inventé en 1787.

— Plutôt lent comme procédé..., je remarque.

Il opine en agitant le dôme neigeux de son crâne :

— Assez. Et comme on n'avait pas encore trouvé le moyen de durcir l'acier sans distorsion, les moules s'usaient et il fallait les refaire de temps à autre. Ce qui amenait évidemment de légères différences dans la gravure, discernables à la loupe. En fait, on peut dire qu'il n'existe pas deux pièces exactement identiques selon nos méthodes modernes de comparaison au microscope. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Ouais. Une autre question. Combien existe-t-il de ces pièces et combien valent-elles ?

Séparant ses doigts unis, il repose les mains sur son bureau et les caresse doucement de haut en bas.

— Je ne sais pas combien il y en a. Personne ne le sait. Quelques centaines, un millier, peut-être plus. Et dans ce petit nombre, il en existe vraiment très peu qui ne soient pas déjà classées comme spécimens de la Monnaie. Leur valeur est variable : deux mille dollars au bas mot. Je peux dire qu'actuellement, compte tenu de la dévaluation du dollar, un spécimen non encore classé, adroitement négocié par un marchand sûr, rapporterait aisément dix mille dollars, sinon davantage. Il faudrait qu'il ait un pedigree, évidemment.

Je fais : « Ah... » en exhalant lentement la fumée de mes poumons et la chassant de la main pour qu'elle n'aille pas importuner le noble vieillard de l'autre côté du bureau. Il n'a pas une tête de fumeur.

— Sans pedigree et vendu sans grandes précautions, combien vaudrait le Doubloon ?

Il hausse les épaules.

— L'origine de la pièce deviendrait douteuse. On soupçonnerait le possesseur de l'avoir obtenue de façon irrégulière, par vol ou par détournement. Évidemment, ce ne serait pas forcément la vérité. Il arrive que

des pièces rares soient découvertes dans des lieux inattendus, aux moments les plus inattendus. Dans des vieilles cassettes blindées, dans des tiroirs secrets de commode, dans les antiques maisons de la Nouvelle-Angleterre. Pas souvent, je vous prie de le croire, mais cela arrive. Je connais une vieille pièce très précieuse qui est tombée un jour du rembourrage d'un canapé de crin en réparation chez un antiquaire. Ce canapé se trouvait depuis au moins quatre-vingt-dix ans dans le salon d'une vieille maison de Fall River, dans le Massachusetts. Personne n'a pu savoir comment le Doublon s'était glissé là. Mais d'une manière générale, on ne manquerait pas de soupçonner un vol. Tout particulièrement dans cette région des États-Unis.

Il contemple le coin du plafond d'un air absent. Je le regarde d'un air beaucoup moins absent. Il a la tête de quelqu'un qui sait garder un secret – quand c'est le sien.

Il abaisse lentement son regard sur moi et me dit :

— Cinq dollars, s'il vous plaît.

— Hein ?

— Cinq dollars, s'il vous plaît.

— Pour quelle raison ?

— Ne soyez pas ridicule, monsieur Marlowe. Tout ce que je viens de vous apprendre, vous pouviez le trouver à la Bibliothèque municipale, dans le traité de Fosdyke, pour être précis. Vous avez préféré venir ici et me faire perdre mon temps à vous le raconter. J'estime ce temps à cinq dollars.

— Et si je ne vous payais pas ?

Il se renverse dans son fauteuil en fermant les paupières. Un très léger sourire relève les coins de sa bouche.

— Vous me paierez.

Je le paie. Je tire le billet de mon portefeuille et me lève pour l'étaler soigneusement sur le bureau, devant lui. Je caresse le billet du bout des doigts, comme on caresse un petit chat.

— Voilà cinq dollars, monsieur Morningstar. (Il ouvre les yeux, regarde le billet et sourit.) Et maintenant, je reprends, parlons un peu du Doublon Brasher qu'on a essayé de vous vendre.

Il ouvre un peu plus les yeux.

— Tiens ! On a essayé de me vendre un Doublon Brasher ? Et pourquoi aurait-on fait cela ?

— On avait besoin d'argent. Et on ne voulait pas avoir affaire à quelqu'un de trop curieux. On savait, ou bien on avait découvert que vous étiez de la partie et que vous aviez vos bureaux dans une vieille bicoque où il peut arriver n'importe quoi. On connaissait un monsieur âgé qui ne se risquerait probablement pas à une fausse manœuvre... pour ménager *votre* santé.

— Il semble que l'on en sache bien long, fait Elisha Morningstar d'un ton bref.

— On en sait assez pour traiter ce genre d'affaire. Autant que vous et moi. Et il n'y a là rien de bien difficile à découvrir.

Il s'enfonce le petit doigt dans le tuyau de l'oreille et après l'avoir agité d'un geste expert, il l'en ressort avec un petit bout de cire brunâtre sur l'ongle. D'un geste négligent, il l'essuie sur son veston.

— Et vous avez déduit tout ceci du simple fait que j'ai téléphoné à Mme Murdock pour lui demander si son Doublon Brasher était à vendre ?

— Évidemment. Elle a eu la même impression. Et c'est logique. Comme je vous l'ai dit au téléphone, vous deviez savoir que le Doublon n'était pas à vendre, si vous connaissiez tant soit peu votre métier. Et je vois que c'est le cas.

Il salue, en inclinant le buste d'environ trois centimètres. Il ne sourit pas exactement, mais il a l'air aussi flatté que peut l'être un monsieur portant un carcan en guise de faux-col.

Je poursuis :

— On vous aura proposé cette pièce d'une manière susceptible de vous paraître douteuse. Vous seriez prêt à l'acheter, à condition de ne pas la payer cher et d'avoir les fonds nécessaires. Mais vous voudriez bien savoir d'où elle provient. Et même si vous aviez la certitude qu'elle a été volée, vous ne l'achèteriez pas moins, si vous pouviez l'obtenir à bon prix.

— Ah ! je l'achèterais, vous croyez ?

Il prend un air amusé, mais rien d'excessif.

— Évidemment... si vous étiez un commerçant sérieux. Et je présume que vous l'êtes. En achetant le Doublon, bon marché, j'entends, vous évitez une perte sèche à son propriétaire ou à son assureur. Ils seraient ravis de vous dédommager de vos frais. Ça se pratique couramment.

— Alors on a volé le Brasher des Murdock ? il demande brusquement.

— Je ne vous ai rien dit. C'est un secret.

Ce coup-ci, il allait franchement se curer le nez, mais il se ravise juste à temps et se contente de s'arracher un poil qui dépassait d'une narine, avec un petit geste sec et une grimace. Puis l'élevant à la hauteur de ses yeux, il le contemple.

— Et combien votre client donnerait-il pour récupérer cette pièce ? il demande en me regardant par-dessus le poil.

Je lui lance un coup d'œil complice en me penchant vers le bureau :

— Mille dollars. Combien avez-vous payé ?

— Vous me faites l'effet d'être un jeune homme très roublard.

Puis son visage se convulse, son menton se met à trembloter et sa poitrine à s'agiter tumultueusement en même temps qu'un curieux son lui sort de la gorge ; on dirait un coq convalescent qui retrouve sa voix après une très longue maladie : il rit.

Ça s'arrête au bout d'un moment. Ses traits s'apaisent et il rouvre des yeux noirs, vifs et rusés.

— Huit cents dollars. Huit cents dollars pour un spécimen non classé du Doublon Brasher ! il glousse.

— Bravo. Vous l'avez ici ? Ça vous laisse deux cents de bénéf. Ce n'est

pas si mal. Un petit tour de passe-passe, un bénéfice raisonnable, sans histoires pour personne...

— Il n'est pas dans mon bureau. Me prenez-vous pour un fou ?

De la poche de son gilet, il tire un vieil oignon d'argent au bout d'un lacet noir et visse son regard dessus.

— Disons onze heures demain matin. Revenez avec l'argent. La pièce y sera ou n'y sera pas. Mais si votre attitude me paraît satisfaisante, j'arrangerai les choses.

— Ça me va, je dis en me levant. De toute manière, il faut que j'aille chercher l'argent.

— Apportez des billets usagés, – il ajoute d'un ton presque rêveur. – Des vieux billets de vingt feront très bien l'affaire. Voire même quelques-uns de cinquante.

Je lui adresse un large sourire et je me dirige vers la porte. À mi-chemin, je fais demi-tour et je reviens m'appuyer des deux mains au bord du bureau, mon visage tout près du sien.

— Comment était-elle ? (Il reste bouche bée.) La femme qui vous a vendu le Doublon. (De plus en plus hébété.) Je vois. Ce n'était pas une femme. On l'a épaulée. C'était un homme. De quoi avait-il l'air ?

Il fait la moue et, de nouveau, joint ses doigts en auvent.

— Entre deux âges, trapu, un mètre soixante-dix environ, quatre-vingts à quatre-vingt-cinq kilos. Il m'a dit s'appeler Smith. Il portait un complet bleu, des chaussures noires, une cravate verte, une chemise, mais pas de chapeau. Une pochette à bord vert. Des cheveux châtain foncé, saupoudrés de gris. Une tonsure grosse comme une pièce d'un dollar et une cicatrice à la mâchoire d'à peu près cinq centimètres de long. À gauche, je crois. Oui, à gauche.

— Pas mal. Et le trou à sa chaussette droite ?

— J'ai oublié de le déchausser.

— Fichue négligence de votre part !

Il ne répond rien. Nous nous dévisageons, mi-curieux, mi-hostiles, comme de nouveaux voisins. Et brusquement, il repart de nouveau à rire.

Le billet de cinq dollars que je lui ai donné était toujours sur le bureau. Je l'escamote prestement.

— Maintenant, vous ne voulez plus de ça... puisqu'on en est à parler de billets de mille...

Son rire de crécelle s'arrête tout net. Puis il hausse les épaules.

— À onze heures demain matin. Et pas de blagues, monsieur Marlowe. N'allez pas croire que je ne sais pas me défendre.

— Je vous le souhaite... parce que vous jouez avec de la dynamite, dans cette histoire.

Je le quitte, je traverse bruyamment le bureau vide, j'ouvre la porte de sortie et la laisse se refermer, tout en restant à l'intérieur. Pour bien faire, il faudrait un bruit de pas dans le couloir, mais son vasistas est fermé et d'autre part, je n'avais pas fait grand bruit en arrivant, avec mes semelles de crêpe.

J'espère qu'il s'en souviendra. Je reviens à pas de loup sur le tapis élimé et me coule entre la porte de communication et le petit bureau de la secrétaire. Une ruse de gosse, mais de temps en temps, ça rend, surtout après toutes ces finasseries toutes en phrases pour ne rien dire. Le coup de l'imbécile, au poker. Et si par malheur ça ne prend pas, eh bien, on se retrouvera nez à nez, comme deux chats à rebrousse-poil.

Mais le truc marche. Pendant un instant, il ne se passe rien, à part un nez qu'on mouche. Puis il se met à se marrer tout seul, avec son drôle de hoquet de coq enrôlé. Après ça, il s'éclaircit la voix. Son fauteuil tournant grince et finalement, j'entends un bruit de pas.

Un crâne d'un blanc sale s'avance prudemment dans l'ouverture de la porte, et reste là, comme s'il pendait du plafond et moi je me fige, dans l'attente du pire. Mais la tête se retire et quatre ongles douteux agrippent la porte et la referment. Je retrouve mon souffle et je colle mon oreille à la serrure.

Le fauteuil de bureau craque de nouveau. J'entends le grésillement scandé du cadran téléphonique. Je plonge sur le second appareil, près du bureau de la secrétaire. Au bout de la ligne, la sonnerie s'est déjà déclenchée. Elle retentit six fois. Puis une voix d'homme répond :

— Ouais ?

— L'immeuble Florence ?

— Ouais.

— Je voudrais parler à M. Anson. Appartement 204.

— Un instant. Je vais voir s'il est là.

Nous attendons, M. Morningstar et moi. Un bruit de fond nous écorche les oreilles, le vacarme d'une radio qui diffuse à plein tube une partie de rugby. Assez loin de l'appareil, mais le boucan est amplement suffisant. Puis il y a un bruit lointain de pas qui se rapprochent, le craquement d'un récepteur qu'on empoigne et une voix qui annonce :

— L'est pas là. Voulez laisser une commission ?

— Je rappellerai plus tard, fait M. Morningstar.

Je raccroche vivement, je traverse la pièce à toute pompe, j'ouvre la porte sans faire plus de bruit qu'une chute de neige et la referme de la même façon, en recevant son poids contre mon épaule pour que le pêne fonctionne à la muette.

Je récupère mon souffle dans le corridor en épiant les battements de mon cœur et tout en appelant l'ascenseur, je recherche la carte que M. George Anson Phillips m'avait donnée dans le hall de *Y Hôtel Métropole*. Je n'ai pas besoin de la regarder pour me rappeler l'adresse : Appartement 204, Immeuble Florence, 128, Court Street. Je suis toujours en train de tapoter la carte de l'ongle et je n'ai pas bougé d'une ligne lorsque l'ascenseur préhistorique émerge péniblement de sa cave avec un bruit de camion chargé de sable dans un virage en épingle à cheveux.

Il est quatre heures moins dix.

VIII

Bunker Hill est un vieux coin perdu, délabré, mal famé. À une époque, il y a très longtemps, c'était le beau quartier de la ville et on y trouve encore de ces hôtels particuliers de style gothico-biscornu, avec leurs larges perrons, leurs murs couverts d'ardoises arrondies et leurs vastes fenêtres cornières ornées de tourelles. Ce ne sont plus que des maisons meublées, à présent ; les parquets en point de Hongrie sont craquelés et usés et les majestueuses rampes d'escalier ont été noircies par le temps et par les enduits bon marché passés sur des couches massives de crasse. Dans leurs vastes chambres aux hauts plafonds, des gérantes mal peignées se chamaillent avec des locataires insolubles. Et dans l'ombre fraîche des perrons, étalant leurs vieilles godasses éculées au soleil, des vieillards aux visages navrants comme des batailles perdues, scrutent le vide d'un œil absent.

Aux alentours, fleurissent les gargotes infestées de mouches, les fruitiers italiens, des meublés de sixième ordre et des petites confiseries où l'on peut se procurer des produits plus douteux encore que leurs bonbons. On y trouve enfin de minables hôtels dont les clients ne signent jamais autrement que *Smith* ou *Jones*, et dont les veilleurs de nuit sont moitié flics, moitié entremetteurs.

De toutes ces bicoques, on voit sortir des femmes qui devraient être jeunes mais dont les visages font penser à un verre de bière éventée ; des hommes aux chapeaux rabattus sur les yeux qui inspectent la rue d'un regard furtif derrière leurs mains en creux, où gîte la flamme de l'allumette ; des intellectuels miteux qui n'ont pas un rond en poche ; des flics au visage impassible et au regard inflexible ; des drogués et des marchands de drogue ; des gens dont toute l'originalité est de n'en pas avoir et qui le savent et même, de temps en temps, des types qui se rendent au boulot. Mais ceux-là sortent de bonne heure, quand les trottoirs craquelés sont encore vides et recouverts de rosée matinale.

J'arrive là-bas un peu avant quatre heures et demie. Je range ma voiture à l'entrée de la rue à côté de la gare du funiculaire qui escalade péniblement la colline argileuse de Street Hill⁴ et je cherche l'immeuble Florence dans Court Street. C'est une maison à deux étages, en briques sombres, dont les fenêtres du rez-de-chaussée sont masquées par des stores rouillés et des rideaux de tulle crasseux. Le panneau vitré de la porte d'entrée garde encore un reste d'inscription, juste assez pour qu'on puisse la lire. J'entre et je descends trois marches au nez de cuivre qui mènent à un couloir où on ne marcherait pas à deux de front. Je passe devant des portes sombres où les numéros à demi effacés se lisent à peine. Au bout du couloir, une petite alcôve au pied de l'escalier, niche un téléphone à jetons. Une pancarte : *Gérant : Appartement*

106. Tout au fond, une porte grillagée et dans l'allée derrière, en rang d'oignons, quatre énormes poubelles cabossées, couronnées par une nuée de mouches dansant dans le soleil.

Je prends l'escalier. La radio que j'avais entendue au téléphone braille toujours le match de rugby. Je déchiffre des numéros et me dirige vers la façade. L'appartement 204 se trouve à droite, la partie de rugby émane de la chambre d'en face. Je frappe ; pas de réponse ; je frappe plus fort. Dans mon dos, un demi de mêlée fonce avec le ballon et arrache des rugissements à la foule compressée. Je frappe pour la troisième fois, puis je regarde par la fenêtre du couloir tout en cherchant au fond de ma poche la clé que m'avait donnée George Anson Phillips.

De l'autre côté de la rue, je repère une entreprise italienne de pompes funèbres, propre, tranquille, discrète, une façade de briques peintes en blanc au rez-de-chaussée. Entreprise de pompes funèbres Pietro Palermo. Les minces lettres de néon vert s'étirent pudiquement sur la façade. Un grand type en complet sombre apparaît sur le seuil et s'immobilise, l'épaule contre le mur blanc. Un bel homme. Il a le teint foncé et une superbe chevelure gris acier, brossée en arrière. Il sort de sa poche un étui à cigarettes qui, autant que je peux en juger à cette distance, doit être en argent ou en platine orné d'émail noir. Du bout des doigts il choisit négligemment une cigarette à bout doré et l'allume avec un petit briquet qui m'a l'air assorti. Après avoir rangé ses accessoires, il croise les bras et regarde rêveusement au loin, les yeux mi-clos. De sa cigarette figée, une mince colonne de fumée monte devant son visage, fine et droite comme la fumée d'un feu de camp qui agonise au petit jour.

Dans mon dos, un nouvel essai marqué ou manqué fait rugir les spectateurs. Je m'arrache à la contemplation du bel Italien pour introduire la clé dans la serrure de l'appartement 204 et j'y pénètre. Pièce carrée, tapis marron, un minimum de meubles, rébarbatifs au maximum. En ouvrant la porte, je trouve devant moi le classique lit escamotable, agrémenté du non moins classique miroir déformant et je me fais l'effet du malheureux cave qui rentre chez lui sur la pointe des pieds après une orgie de marijuana. Un fauteuil en bouleau voisine avec un machin en cretonne d'aspect rugueux qui a la prétention d'être un sofa ; près de la fenêtre, une table supporte une lampe abritée par un abat-jour en papier gaufré. Le panneau du lit est encadré par deux portes.

Celle de gauche donne sur une toute petite cuisine garnie d'un évier de ciment, d'un fourneau à gaz à trois trous et d'un antique réfrigérateur qui se met à vibrer d'angoisse au moment précis où je pousse le battant. Sur la pierre à évier gisent les reliefs d'un petit déjeuner, une tasse dont le fond garde les traces de dépôt de café, un bout de toast, une petite mare de beurre fondu et congelé sur le bord d'une soucoupe, un couteau sale et une cafetière souillée qui sent le vieux sac.

Je reviens au lit escamotable et à la porte de droite. Celle-ci s'ouvre sur un petit couloir aménagé en penderie et meublé d'une commode. Sur la

commode s'alignent un peigne, une brosse qui garde encore quelques cheveux blonds, une boîte de talc, une petite lampe électrique dont le verre est fendu, un bloc-notes, un porte-plume, une bouteille d'encre posée sur un buvard et des cigarettes et allumettes dans un cendrier de verre où gisent également une demi-douzaine de mégots. Le contenu des tiroirs de la commode, chaussettes, chemises, caleçons et mouchoirs, tiendrait aisément dans une valise. Il y a là un complet de flanelle gris foncé sur un cintre – pas neuf mais encore possible – et une paire de chaussures de marche, noires, assez boueuses, sur le plancher, en dessous.

Je pousse la porte de la salle de bains. Elle s'entrouvre d'environ trente centimètres et se bloque. Inconsciemment, je fronce le nez et je retrousse les lèvres en reniflant l'odeur râpeuse, mordante, âpre qui arrive par l'ouverture. D'un coup d'épaule, je pousse la porte. Elle donne un peu mais se rabat tout de suite, comme si quelqu'un la repoussait de l'autre côté. Je passe la tête dans l'entrebâillement.

La salle de bains est trop petite pour lui, alors ses genoux sont repliés et penchent mollement de côté et sa tête est pressée, enfoncée contre la plinthe, directement. Son complet marron est légèrement chiffonné et ses lunettes de soleil dépassent dangereusement de sa pochette. Comme si cela pouvait avoir de l'importance. Sa main droite repose sur son ventre, la gauche à terre, la paume en l'air, garde encore des doigts légèrement recroquevillés. Une plaque de sang caillé agglutine ses cheveux blonds au-dessus de l'oreille droite et sa bouche ouverte n'est plus qu'une mare écarlate.

Son pied bloque la porte. Je pousse un bon coup et me glisse à l'intérieur. Me penchant sur lui, je passe deux doigts entre le col et la peau, sur l'artère. Nulle carotide ne palpète là, nulle vie ne se manifeste. Rien, rien du tout. Sa peau est glacée. Pourtant ce n'est pas possible, ce n'est qu'une illusion de ma part. Je me redresse, je cherche un appui contre la porte et, les poings crispés au fond de mes poches, je renifle l'odeur de cordite. Le match de rugby n'est pas encore fini, mais à travers deux cloisons, il semble très lointain.

Je contemple le gars par terre. Il n'y a rien là-dedans, Marlowe. Rien du tout, ça n'a rien à voir avec toi, rien. Tu ne le connaissais même pas. Fous le camp, fous le camp en vitesse.

Je me détache de la porte et je retourne dans le living-room au bout du petit corridor. Une face me regarde dans le miroir. Une face tirée, grimaçante. Je m'en détourne vivement, et sortant de ma poche la petite clé plate que George Anson Phillips m'avait confiée, je la frotte dans mes paumes moites avant de la déposer sur la table, au pied de la lampe.

Je prends bien soin d'embrouiller les empreintes sur les boutons de porte en m'en allant. Une des équipes mène par sept à trois. Une bonne femme qui m'a l'air d'être mûre chante *Frankie and Johnny* – version inexpurgée – d'une voix que même le whisky ne parvient pas à arranger. Une grosse voix d'homme lui grogne de la boucler et comme elle continue à brailler, j'entends quelques pas rapides, un claquement sec, un hurlement, après quoi elle ferme

son clapet et le rugby reprend le dessus.

J'attrape une cigarette, je l'allume et en descendant l'escalier, je m'arrête dans la pénombre en face de la pancarte qui annonce : *Gérant : Appartement 106*. J'ai tort. Je suis même couillon de l'avoir seulement regardée. Je la considère pendant une longue minute, les dents serrées sur ma cigarette, puis je fais demi-tour et je gagne le fond du couloir. Sur une petite plaque émaillée, on peut lire : *Gérant*. Je frappe à la porte.

IX

Des pieds de chaise grincent sur le plancher, des pas traînants se rapprochent, la porte s'ouvre.

— Vous êtes le gérant ?

— Ouais.

C'est la voix que j'ai entendue au téléphone, chez Elisha Morningstar.

Il tient un verre vide à la main, un verre assez sale pour avoir contenu des poissons rouges. C'est un type efflanqué dont la tignasse carotte descend en pointe vers la racine de son nez. Une longue figure chevaline qui respire la malice sordide. Des yeux verdâtres sous des sourcils orangés et des oreilles assez larges pour battre dans les courants d'air. Un long nez qui doit se fourrer partout. La face entière est hermétique, la face d'un homme qui sait garder un secret, la face impassible d'un macchabée à la morgue. Son gilet est déboutonné, il n'a pas de veston, sa montre est retenue par un cordon de cheveux tressés et ses manches sont retroussées sur des élastiques bleus à fermeture métallique.

— M. Anson ? je demande.

— Deux cent quatre.

— Il n'est pas là.

— Qu'est-ce que je dois faire... pondre un œuf ?

— Bravo ! Ça vous arrive souvent ou bien est-ce aujourd'hui votre anniversaire ?

— Caltez ! Cassez-vous ! (Il rabat la porte puis la rouvre pour ajouter.) Barrez ! Débinez ! Taillez-vous !

Et comme il estime s'être fait comprendre, il rabat de nouveau la porte.

Je pousse sur le battant, il pousse de son côté, si bien que nous sommes nez à nez. J'annonce :

— Cinq dollars.

Ça l'ébranlé. Il ouvre la porte si brusquement que je dois me rattraper pour ne pas lui rentrer mon crâne dans le menton.

— Entrez donc.

Une pièce carrée avec un lit rentrant et le reste à l'avenant, la réplique parfaite des autres chambres, y compris l'abat-jour de papier gaufré et le cendrier en verre. Cette chambre est jaune d'œuf. Il n'y manque que quelques araignées noires peintes çà et là sur le jaune pour être le portrait tout craché d'une jaunisse pernicieuse.

— Asseyez-vous, il dit en fermant la porte.

Je m'assieds. On s'observe avec le regard candide de deux revendeurs de bagnoles d'occasion.

— Un verre de bière ?

— Avec plaisir.

Il ouvre deux canettes, remplit le verre barbouillé qu'il tenait en main et se prépare à m'en apporter un identique. Je lui dis que je boirai à la bouteille. Il me tend la canette :

— Dix ronds, il fait.

Je lui donne les dix ronds. Il les fourre dans son gilet, tout en continuant à m'observer. Puis il attire une chaise et s'assied en écartant ses maigres genoux saillants, le coude sur la cuisse, laissant pendre sa main vide.

— Ça ne m'intéresse pas, vos cinq dollars, il me dit.

— Tant mieux. Je n'avais pas réellement l'intention de vous les donner.

— Hum ! Un petit marie. De quoi il retourne ? C'est une maison convenable, ici. Y a jamais d'histoires.

— Et puis c'est tranquille comme tout. En haut, on pourrait presque entendre meugler une vache.

Il me gratifie de son plus franc sourire, long d'un demi-centimètre à peu près.

— Je vous préviens que je suis dur à dérider.

— Vous avez ça de commun avec la reine Victoria.

— Comprends pas.

— Je n'attendais pas de miracle.

Ces propos décousus ont sur moi un effet stimulant, vivifiant, car ils aiguïssent mon humeur et la rendent agressive.

Je sors mon portefeuille pour y choisir une carte de visite. Ce n'est pas une des miennes. Elle porte : James P. Pollock *La Confiance, Assurances en tous genres. Courtier général*. J'essaie de me rappeler la binette qu'avait James P. Pollock et quand je l'ai rencontré, mais rien ne me revient. Je tends la carte à Poil-de-Carotte.

Il la lit, se gratte le bout du nez avec le coin du bristol et demande : « Entourloupette ? » sans cesser de me scruter de ses yeux verts.

— Bijouterie, je lui fais, avec un petit geste de la main.

Il médite là-dessus. Pendant qu'il réfléchit, je me demande si cela l'affecte le moins du monde. On ne le dirait pas.

— Il nous en arrive un comme ça, de temps en temps, il reconnaît : on n'y peut rien. Quand même, il n'avait pas l'air de ça. Plutôt mollasson, comme genre.

— C'est peut-être pas le bon cheval.

Je lui fais le portrait de George Anson Phillips, le George Anson Phillips vivant, avec son complet marron, ses lunettes noires et son panama chocolat à ruban fantaisie. Je me demande ce qu'est devenu le fameux chapeau. Il n'était pas là-haut. Il avait dû le fiche en l'air parce que trop voyant. Il est vrai que sa tête blonde l'était presque autant.

— Est-ce que ça lui ressemble ?

Mon rouquin prend du temps pour se décider. Finalement, il fait un signe affirmatif.

— Il ne me faisait pas l'effet d'être un escroc, il dit. Mais il y en a de tous les acabits. N'est là que depuis un mois. S'il m'avait eu l'air pas catholique, il n'aurait pas mis les pieds ici.

Je me retiens à grand-peine de lui rire au nez.

— Si on retournait un peu l'appartement, pendant qu'il est ailleurs ?

Il secoue la tête :

— Ça ne plairait pas à M. Palermo.

— M. Palermo ?

— C'est le proprio. L'entrepreneur de pompes funèbres d'en face. C'est à lui qu'appartient l'immeuble. Et presque tout le quartier, d'ailleurs. (Il me fait une petite grimace en coin et cligne imperceptiblement de la paupière droite.) Y ramasse toutes les voix. Fait pas bon de le contrarier.

— Eh ben ! pendant qu'il est occupé à compter ses voix ou à empailler ses maccabs, si on allait fouiller l'appartement ?

— Attention... ne me mettez pas en colère...

— Voilà qui me paraît rempli d'une quantité notable d'importance nulle, je lui réplique : allons fouiller l'appartement.

Je lance la canette de bière dans la corbeille à papier et je la regarde rebondir et rouler jusqu'au milieu de la pièce.

Le rouquin brusquement se lève, les jambes écartées, se frotte les mains et mord sa lèvre inférieure.

— Vous aviez parlé de cinq dollars ?

— C'est de l'histoire ancienne. Je me suis ravisé. Allons fouiller l'appartement.

— Si vous avez le malheur de le répéter...

Sa main droite descend vers sa hanche.

— Et si vous avez l'intention de sortir un feu, je vous préviens que M. Palermo n'aimera pas ça.

— Je me fous de M. Palermo, il aboie, la face violette et l'œil mauvais.

— M. Palermo serait ravi de vous entendre.

— Écoutez..., fait posément mon rouquin en laissant retomber ses bras et approchant de moi un visage qu'il voudrait féroce, écoutez... j'étais là bien tranquillement en train de m'envoyer une bière ou deux. Ou trois. Ou peut-être bien neuf, qu'est-ce que ça fout ? Je faisais de mal à personne. Et puis vous vous amenez...

À bout de mots, il agite frénétiquement la main.

— Allons fouiller l'appartement, je répète.

Il brandit deux poings impressionnants, mais sans aller jusqu'au bout de son geste, ouvre les mains, étirant largement ses doigts. Ses narines frémissent violemment :

— Si c'était pas pour ma place...

J'ouvre la bouche.

— Ne le répétez plus ! il braille.

Il met son chapeau, mais pas de veston, prend un trousseau de clés dans un

tiroir et, passant devant moi, il ouvre sa porte, se plante sur le seuil et m'appelle d'un signe de tête. Ses yeux sont encore un peu fous.

Nous suivons le corridor et montons l'escalier. Le match de rugby est remplacé par une musique de danse. Une musique très bruyante. Le rouquin choisit une clé dans son trousseau et l'introduit dans la serrure du 204. Tout à coup, dominant le raffut et la musique de jazz, une voix de femme se met à hurler dans notre dos.

— Le rouquin me regarde en montrant les dents, retire la clé de la serrure, traverse l'étroit couloir, et va frapper à la porte en face ! Il doit frapper dur et longtemps pour se faire entendre. Finalement la porte s'ouvre d'une secousse et une blonde au visage anguleux, vêtue d'un sweater vert et d'un pantalon rouge vif, nous dévisage avec des yeux maussades, dont l'un est poché et l'autre porte les traces d'un coquard datant déjà de plusieurs jours. Elle a aussi un large bleu sur le cou et tient à la main un grand verre embué, plein d'un liquide ambré.

— Mettez-y une sourdine, dit le rouquin, et que ça saute. Faites trop de foin. Je vous le dirai plus. La prochaine fois, j'appelle les cognes.

Par-dessus son épaule, la femme braille plus fort encore que la radio tonitruante :

— Hé, Del ! Le mec dit qu'on y mette une sourdine ! Tu veux lui casser la gueule ?

Une chaise grince et la radio se tait brusquement, puis un lourdaud au poil noir et à l'œil torve apparaît derrière la blonde. Il l'écarté brutalement d'une main et avance son mufle vers nous. Il a besoin d'un sérieux coup de rasoir. En pantalon et collant de corps, il se carre sur le seuil, les pieds écartés, soufflant l'air par les naseaux, et dit :

— Débinez. J'arrive juste de déjeuner et j'ai mal bouffé. J'conseille à personne de m'chercher des crosses.

Il a pris une bonne biture, mais il a l'air de tenir le litre.

— C'est compris, monsieur Hench ? dit le rouquin. Baissez la radio et arrêtez le grabuge. Et illico !

— Dis-donc, face de rat... fait Hench, et de tout son poids, il plaque son pied droit sur terre devant lui.

Le pied gauche de Poil-de-Carotte n'a pas attendu de se faire écraser. Le corps mince a bondi en arrière et le trousseau de clés, sautant de ses doigts est venu heurter la porte de l'appartement 204, dans son dos.

La main droite du rouquin balaie l'air d'un geste bref et ramène une matraque de cuir tressé.

Hench fait « Ouais ? », prend deux énormes poignées d'air dans ses grosses pattes, serre un bon coup et tape dans le vide.

Mon rouquin le frappe sur l'occiput, tandis que la femme braille et jette le contenu de son verre au visage de son petit copain. Je serais incapable de dire si elle profite simplement de l'occasion, ou si elle se trompe d'adresse.

À demi aveuglé, le visage dégoulinant, Hench fait demi-tour et traverse la

chambre en vacillant au point qu'il manque s'effondrer à chaque pas. Le lit est rabattu et défait. Il y atterrit sur un genou et enfouit son visage dans les oreillers.

— Gare au revolver ! je crie.

— Ça me fait pas peur non plus, dit le rouquin entre ses dents et sa main droite, maintenant vide, se glisse sous son gilet ouvert.

Hench est agenouillé devant le lit. Il remet un pied à terre et se tourne vers nous ; il tient un revolver noir et trapu dans la main droite et le regarde d'un œil hébété ; il ne le brandit pas, il le tient à plat au creux de sa main.

— Lâchez ça ! ordonne le rouquin d'une voix brève, en pénétrant dans la chambre.

La blonde lui saute sur le dos sans plus attendre et lui noue ses longs bras verts autour du cou, en piaillant avec entrain. Le rouquin chancelle, sacre abondamment et agite son revolver.

— Dérrouille-le, Del ! hurle la femme. Dérrouille-le un bon coup !

Une main sur le lit, un pied au sol, les genoux pliés, le revolver à plat dans sa paume droite, les yeux rivés sur l'objet, Hench se relève lentement et pousse un grognement rauque.

— C'est pas mon feu, ça !

Je soulage le rouquin du revolver qui ne lui sert à rien, et je passe devant lui, le laissant se dépêtrer tant bien que mal des griffes de la blonde. Au bout du couloir, une porte claque et des pas s'amènent de notre côté.

— Lâchez ça, Hench, dis-je.

Il lève les yeux vers moi, des yeux noirs stupéfaits, dessoufflé maintenant.

— C'est pas mon feu, il répète en tendant vers moi la main dans laquelle l'arme est posée à plat. Le mien c'est un Colt d'ordonnance 32.

Je prends le revolver. Il n'essaie pas de s'y opposer. Il se laisse tomber sur le lit et se frotte doucement le haut du crâne, les traits crispés par l'effort de concentration : « Ou diable... » sa voix se perd dans un vague murmure, il secoue la tête et grimace de douleur.

Je renifle l'arme. Elle a servi. J'en extirpe le chargeur et je fais le compte des balles par les petits trous latéraux. Il y en a six. Plus celle qui est dans le canon, ce qui fait sept. C'est un Colt 32, automatique à huit coups. Il vient de servir. Il n'a pas été rechargé depuis, il a servi une fois.

Le rouquin a réussi à se débarrasser de la blonde. Il la flanque dans un fauteuil et étanche le sang d'une égratignure sur sa joue. Ses yeux verts sont lubres.

— Vaudrait mieux appeler les cognes, je lui dis. On a tiré avec ce revolver et il est grand temps que vous vous aperceviez qu'il y a un mort dans l'appartement d'en face.

Hench me regarde d'un œil abêti et dit d'une voix calme et lucide, maintenant :

— J vous jure, mon vieux, qu' c'est pas mon feu ! La blonde sanglote, la bouche tordue par la douleur et le cabotinage. Le rouquin sort tout doucement.

X

Le lieutenant détective Jesse Breeze résume le constat :

— Tué d'une balle dans la gorge. La balle provient d'un revolver de moyen calibre. Balle de métal malléable. Un revolver comme celui-ci, une balle comme celles qui sont dedans. (Il fait sauter le revolver dans sa main, ce revolver dont Hench jure qu'il n'est pas le sien.) La balle a été tirée en hauteur et a dû pénétrer à la base du crâne. Elle y est toujours. L'homme est mort depuis deux heures. Les mains et le visage sont froids, mais le corps est encore tiède. Pas de *rigor mortis*. Il a dû être assommé par un instrument contondant avant d'être tué. La crosse du revolver, probablement. Ça ne vous dit rien, tout ça, Messieurs-Dames ?

Le journal sur lequel il est assis fait un bruit de papier froissé. Il ôte son chapeau pour éponger son front et son crâne moite, légèrement déplumé. Puis il remet son chapeau, un panama à fond plat, jauni par le soleil. Pas neuf de cette année, ni probablement de l'an dernier.

C'est un personnage de haute taille, presque bedonnant, qui porte des chaussures jaunes et blanches, des chaussettes en tire-bouchon, un pantalon de toile blanche à fines raies noires, une chemise à col ouvert d'où sort une touffe de poils roux et un veston de tweed bleu ciel dont les épaules sont à peine plus larges qu'une porte cochère. Cinquante ans à peu près et la seule chose qui, en lui, décèle le flic, c'est le regard posé, fixe, imperturbable de ses gros yeux bleu pâle, un regard qui n'a nulle intention d'être brutal mais où seul un autre flic ne verrait pas de brutalité. Sous les yeux, une traînée de taches de rousseur enjambe l'arête de son nez et parsème ses pommettes comme un champ de mines sur une carte d'état-major.

Nous sommes tous assis dans l'appartement de Hench et la porte est close. Hench a enfilé sa chemise et tente machinalement de nouer sa cravate avec ses gros doigts maladroits et tremblotants. La fille est allongée sur le lit. Elle a entortillé une espèce de turban vert autour de ses cheveux, son sac est posé à côté d'elle et une veste de rat musqué lui recouvre les pieds. Elle a l'air hagard et respire la bouche ouverte.

D'une voix épaisse, Hench déclare :

— Si ça veut dire que le type a été bousillé avec le revolver qu'était sous l'oreiller, moi j'veux bien. Ça a cette allure là en tout cas. Mais c'est pas mon feu et vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas dire autrement.

— En admettant que vous disiez vrai, dit Breeze, comment ça se fait ? Quelqu'un vous barbote votre revolver et plante celui-là à la place. Quand ? Comment ? Et comment était votre revolver ?

— On est sortis vers les trois heures et demie pour acheter à bouffer à la gargote du coin, répond Hench. Vous pouvez vérifier. On a dû oublier de

fermer la porte à clé. On en avait un petit coup dans l'aile. On devait faire pas mal de raffut. On était en train d'écouter le match de rugby à la radio. On doit l'avoir fermée avant de sortir, mais j'suis pas sûr. Tu te rappelles ? (Il regarde la fille, blême et muette sur le lit.) Tu te rappelles, mignonne ?

Elle ne le regarde pas et ne répond rien.

— Elle est groggy, fait Hench. J'avais un pétard, un Colt aussi, du même calibre, mais d'ordonnance. Un revolver, pas un automatique. La crosse est un petit peu écornée. C'est un juif du nom de Morris qui me l'a donné il y a trois, quatre ans. On travaillait ensemble dans un bar. J'ai pas de permis, mais je trimbale jamais le pétard non plus.

— À picoler comme vous le faites, et à garder un revolver sous l'oreiller, quelqu'un devait finir par dérouiller tôt ou tard. Vous auriez dû le savoir, réplique Breeze.

— Bon sang, on connaissait même pas le gars ! s'exclame Hench.

Sa cravate est finalement nouée, mal nouée. Il est complètement dessoûlé et tremble comme une feuille. Il se lève, saisit son veston accroché au pied du lit, l'enfile et se rassied. Je le regarde essayer d'allumer une cigarette avec des doigts qui sucent les fraises.

— On ne sait même pas son nom. Ni qui il est. J' l'ai p'têt' croisé deux ou trois fois dans le couloir, mais y m'a même jamais dit bonjour. Je veux bien croire que c'est le même type, mais j'en suis pas sûr.

— C'est celui qui logeait en face, dit Breeze. Voyons un peu. Le match était une retransmission de studio, n'est-ce pas ?

— Oui. Ça commençait à trois heures. De trois à quatre et demie ou quelques minutes plus tard. On est sortis au milieu de la première mi-temps, à peu près. Pendant vingt minutes ou une demi-heure au plus.

— Il a dû être tué juste avant que vous partiez, fait Breeze. La radio aura étouffé le bruit de la détonation. Vous n'avez sans doute pas fermé la porte à clé, ou vous l'avez peut-être laissée entrouverte.

— Possible, fait Hench d'un ton las. Tu te rappelles, chérie ?

Mais la fille demeure obstinément muette et indifférente.

Breeze reprend :

— Votre porte n'était pas fermée. L'assassin vous aura entendus sortir. Il sera entré dans l'appartement dans l'intention de cacher son arme, aura vu le lit rabattu et sera venu fourrer le revolver sous l'oreiller, mais imaginez sa surprise : il trouve un autre revolver qui l'attendait. Alors il l'aura pris. Mais voulez-vous me dire pourquoi il ne s'est pas débarrassé du sien à l'endroit où il a commis le meurtre ? Pourquoi courir un risque supplémentaire en venant le cacher dans un autre appartement ? Pourquoi tout ce micmac ?

Assis dans le coin du sofa près de la fenêtre, j'apporte mon grain de sel :

— Peut-être qu'il s'est retrouvé dans le couloir, revolver en main, avant d'avoir eu le temps de réfléchir ? La porte de Phillips s'est peut-être refermée hermétiquement sur ses talons... Il lui fallait bien se débarrasser de l'arme en vitesse. Alors si la porte de Hench était entrouverte et qu'il les ait entendus

s'en aller...

Après un bref coup d'œil dans ma direction, Breeze bougonne :

— Je ne dis pas non. J'essaie seulement d'y voir clair. (Il ramène son regard sur Hench.) Donc, s'il se trouve que c'est avec cette arme-ci que Anson a été tué, il faudra que nous retrouvions *votre* revolver ; et en attendant, faudra aussi qu'on vous ait à portée de la main, Madame et vous. Vous comprenez ça, n'est-ce pas ?

— Vous pouvez me cuisiner. Ils ne sont pas encore nés, les malabars de votre équipe qui me feront dire autre chose, répond Hench.

— On peut toujours essayer, rétorque Breeze d'une voix suave. Et, tant qu'à faire, autant commencer tout de suite.

Il se lève et balaie de la main le journal froissé sur la chaise. Puis il gagne la porte et, se tournant vers la femme étendue :

— Ça ira, frangine, ou bien faut-il que je fasse venir une surveillante ?

La fille ne réagit toujours pas.

— J'ai besoin de boire un coup, dit Hench, j'ai vachement besoin de boire un coup !

— Pas tant que je vous ai à l'œil, fait Breeze, et là-dessus, il sort.

Hench traverse la pièce, va empoigner une bouteille et boit à la régala. Puis l'arrachant à ses lèvres il mesure de l'œil ce qu'il y reste et s'approche de la fille.

— Réveille-toi et bois un coup, il grommelle en lui touchant l'épaule.

Les yeux rivés au plafond, la fille ne réagit d'aucune manière.

— Fichez-lui la paix, je lui dis. C'est la secousse.

Il siffle le fond de la bouteille, la repose avec précaution, considère de nouveau la fille puis, tournant les talons, il contemple le plancher d'un air méditatif :

— Vingt dieux de vingt dieux, si seulement je pouvais me rappeler ! soupire-t-il.

Breeze se ramène, suivi par un jeune détective en civil, au regard candide.

— Voici le lieutenant Spangler. Il va vous emmener au dépôt. Alors, allons-y !

Hench revient pour secouer la fille par l'épaule :

— Lève-toi, poulette. On part en balade.

Sans bouger la tête, elle le regarde longuement. Puis, elle se lève péniblement, tapotant du pied droit comme s'il était engourdi.

— C'est moche, mon p'tit, mais tu sais ce que c'est, dit Hench.

Avec un regard morne à l'adresse de Hench, la fille porte la main à la bouche et mord la jointure de son petit doigt. Et tout à coup, elle détend son bras et lui décoche une gifle magistrale. Puis elle court vers la porte. Hench reste un long moment sans broncher. On entend un bruit confus de voix d'hommes et de voitures à l'extérieur. Hench hausse ses épaules trapues puis se secoue, comme s'il ne devait pas la revoir avant longtemps ou peut-être plus du tout. Et finalement, il sort devant le jeune détective.

Ce dernier le suit. La porte se referme. Les vagues bruits extérieurs s'estompent un peu plus et nous nous retrouvons seuls, Breeze et moi, en train de nous dévisager mutuellement d'un regard lourd de sens.

XI

Breeze finit par se fatiguer de me regarder et pêche un cigare au fond de sa poche. Il en fend soigneusement la cellophane avec son canif, en coupe non moins soigneusement le bout puis l'allume avec amour, le retournant sur la flamme, écartant l'allumette tout en regardant pensivement dans le vague. Ensuite il tire une bouffée pour s'assurer qu'il brûle exactement comme il le désirait, puis il secoue lentement l'allumette et se penche pour la déposer sur le rebord de la fenêtre ouverte. Après quoi il recommence à me dévisager :

— Vous et moi, on va s'entendre, il me fait.

— À la bonne heure.

— Vous ne le croyez pas. Mais c'est pourtant vrai. Et ce n'est pas parce que je me suis tout d'un coup pris d'affection pour vous. Non, c'est ma façon de travailler. Il faut voir les choses clairement, logiquement, calmement. Pas comme cette bonne femme. C'est le genre de fille qui passe sa vie à chercher des histoires et quand il en arrive une, c'est toujours la faute du premier type qui lui tombe sous la main.

— Il lui a flanqué deux bons coquards. Rien d'étonnant qu'elle ne l'ait pas tellement à la bonne.

— Vous m'avez l'air d'en connaître un sacré bout, pour ce qui est des poules... il me fait avec une lourde ironie.

— Ça m'a été utile dans mon métier, de ne pas les connaître. Je n'ai pas de préjugés.

Il hoche la tête en examinant le bout de son cigare, puis il extirpe une feuille de papier de sa poche.

— Delmar Hench, 45 ans, barman, en chômage. Maybelle Masters, 26 ans, danseuse. C'est tout ce que je sais d'eux. J'ai comme une idée qu'il n'y a pas grand-chose de plus à savoir.

— Vous ne croyez pas qu'il a tué Anson ?

Breeze me regarde d'un air pas spécialement enchanté :

— Figurez-vous que je viens d'arriver, mon vieux. (Puis il exhibe une carte de visite et la lit à haute voix :) James P. Pollock. *La Confiance, Assurances en tous genres. Courtier général*. À quoi ça rime ?...

— Dans un quartier comme celui-ci, il vaut mieux ne pas se servir de son vrai nom, Anson s'en était bien gardé aussi.

— Qu'est-ce qu'il a de mal, ce quartier ?

— À peu près tout.

— Ce que j'aimerais, c'est que vous me disiez ce que vous savez sur le type qu'est mort.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Redites-le moi. On me raconte tellement d'histoires que je finis par tout

embrouiller.

— Je sais par sa carte de visite, qu'il s'appelle George Anson Phillips et qu'il prétend être détective privé. Il était à la porte de mon bureau quand je suis sorti pour déjeuner. Il m'a suivi jusque dans le hall de l'*Hôtel Métropole*. Je l'avais entraîné jusque-là. Je lui ai parlé et il a reconnu qu'il me filait ; il voulait savoir, m'a-t-il dit, si j'étais à la hauteur parce qu'il voulait me proposer une affaire. Tout ça c'était du bidon, évidemment. Il ne savait probablement pas encore ce qu'il devait faire et attendait je ne sais quoi qui déciderait pour lui. Il était, paraît-il, sur une affaire, mais il y avait de l'eau dans le gaz, alors il avait envie de s'adjoindre un collègue, par exemple quelqu'un d'un peu plus expérimenté que lui, à supposer qu'il l'ait été le moins du monde. Il n'en avait pas l'air.

— Et c'est uniquement parce qu'il vous avait vu six ans plus tôt à Ventura pendant une enquête, qu'il s'est jeté sur vous ?

— C'est comme je vous le dis.

— C'est votre version, d'accord, mais rien ne vous oblige à vous y tenir. Vous pouvez toujours nous en trouver une meilleure, me répond calmement Breeze.

— Celle-là est assez bonne. Je veux dire... elle est assez bonne dans ce sens qu'elle est assez mauvaise pour être vraie.

Il hoche lentement sa grosse tête.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

— Vous avez vérifié l'adresse du bureau de Phillips ?

Il fait un signe négatif.

— J'ai l'impression que vous découvrirez qu'on l'a engagé parce qu'il était naïf. On lui a fait prendre cet appartement sous un faux nom, et on l'a amené à faire quelque chose qui n'était pas de son goût. Il avait la frousse. Il cherchait un ami, de l'aide. Le fait qu'il m'ait choisi, après tout ce temps, et en me connaissant si peu, prouve bien qu'il avait peu de relations dans la police privée.

Breeze sort son mouchoir pour s'éponger de nouveau le visage et le crâne.

— Mais ça n'explique pas pourquoi il vous collait aux fesses comme un chien perdu plutôt que d'aller vous trouver directement dans votre bureau.

— Non, en effet.

— Vous pouvez expliquer ça ?

— Non. Enfin, pas exactement.

— Qu'est-ce que vous y voyez ?

— Je vous ai déjà dit ce que j'y voyais. Il ne savait pas s'il devait ou non me parler. Il attendait que quelque chose – un événement quelconque – décide pour lui. C'est moi qui l'ai décidé en lui adressant la parole le premier.

— L'explication est simple, réplique Breeze. Tellement simple qu'elle ne tient pas debout.

— Possible.

— Et après ce petit bout de conversation, ce personnage qui vous est

totalelement étranger, vous propose d'aller chez lui et vous confie sa clé. Sous prétexte qu'il veut vous parler.

— C'est ça.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas parlé tout de suite ?

— J'avais un rendez-vous.

— D'affaires ?

Je fais un signe affirmatif.

— Je vois... Quelle affaire ?

Je secoue la tête sans répondre.

— S'agit d'un meurtre. Il va falloir que vous me répondiez.

Je secoue la tête une seconde fois. Il rougit légèrement et me dit d'une voix dure :

— Il le faut, vous entendez.

— Je m'excuse, Breeze, mais dans l'état où en sont les choses, je n'en vois pas l'intérêt.

— Vous vous rendez évidemment compte que je peux vous faire boucler comme témoin, il lance d'un ton détaché.

— Pour quelles raisons ?

— Pour la simple raison que vous avez trouvé le cadavre, que d'autre part vous avez donné un faux nom au gérant et que vous n'avez pas fourni de justifications satisfaisantes de vos rapports avec le type assassiné.

— Et vous allez le faire ?

Il me décoche un sourire glacial :

— Vous avez un avocat ?

— J'en connais plusieurs. Mais je n'en ai pas d'attitré.

— Combien de gros bonnets de la police connaissez-vous personnellement ?

— Aucun. J'en ai bien rencontré deux ou trois, mais ils ne se souviennent peut-être pas de moi.

— Mais vous avez des petits copains à l'Hôtel de Ville et dans l'administration ?

— Dites-moi donc lesquels, j'aimerais bien les connaître.

— Écoutez, mon vieux, il fait d'un ton convaincu, vous avez bien des amis quelque part. Sûrement.

— J'ai un bon ami au bureau du shérif. Mais je préférerais le laisser en dehors de cette histoire.

Il lève les sourcils.

— Pourquoi ? Vous allez peut-être avoir besoin d'amis. Un petit mot d'un flic sérieux pourrait vous faire grand bien.

— Je vous dis que c'est un ami personnel. Je n'ai pas envie de lui casser les pieds. Si je me fourre dans la mélasse, ça ne l'arrangera pas.

— Et à la brigade criminelle ?

— Il y a bien Randall. S'il travaille encore avec eux. On a été en rapport au cours d'une affaire, mais il ne me porte pas spécialement dans son cœur.

Breeze soupire et, du pied, repousse le journal tombé à terre.

— Tout ça est vraiment franco... ou bien c'est simplement une astuce ? Je veux dire à propos de tous ces gros bonnets que vous ne connaissez soi-disant pas.

— Non, sans blague, c'est franco, mais ce qui est astucieux, c'est la façon dont je m'en sers.

— C'est pas tellement astucieux de le reconnaître.

— Je crois que si.

Il pose une grosse patte tachetée de son sur le bas de son visage et serre sa mâchoire. Ses doigts laissent des ronds rouges sur ses joues et je les regarde disparaître.

— Rentrez donc chez vous et laissez-moi travailler, il grogne.

Je me lève, lui fais au revoir d'un signe de tête et gagne la porte. Breeze dit dans mon dos :

— Donnez-moi l'adresse de votre appartement. (Je la lui donne et il en prend note.) Au revoir ! il fait d'un ton las. Ne quittez pas la ville. Il nous faudra une déposition... ce soir, peut-être.

Je sors. Il y a deux agents en uniforme sur le palier. La porte d'en face est ouverte et à l'intérieur, on est encore en train de relever les empreintes digitales. En bas, je rencontre deux autres agents dans le couloir, chacun à un bout, mais je n'aperçois pas le rouquin. Du seuil, je vois une ambulance quitter le bord du trottoir. Une poignée de curieux traîne encore dans les parages, mais ils sont plutôt moins nombreux que dans certains autres quartiers.

Je prends le trottoir. Un homme m'empoigne par le bras et me demande :

— Y a de la casse, Jack ?

Je me dégage d'une secousse sans lui répondre ni le regarder et je gagne ma voiture, garée plus bas dans la rue.

XII

Il est sept heures moins le quart lorsque j'entre dans mon bureau, je tourne le commutateur et je ramasse un morceau de papier par terre. C'est un avis des Messageries de la Plume Verte, m'annonçant qu'un paquet à mon adresse est arrivé à leurs bureaux et que, sur ma demande, il me sera livré à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je pose la fiche sur mon bureau, je tombe la veste et j'ouvre les fenêtres. Puis je pêche la demi-bouteille de whisky au fond du grand tiroir et je bois un petit coup en me rinçant la langue. Finalement je m'assois, la main fermée sur le col frais du flacon en me demandant quel effet cela peut bien faire d'être un inspecteur criminel, de découvrir des cadavres dans tous les coins sans avoir à se frapper, sans avoir à se débiter en douce en essuyant les boutons de porte, sans avoir à peser ses paroles, de crainte de nuire à un client, ni à cacher des choses sans trop se nuire à soi-même. Non, décidément, ça ne me dirait rien.

J'attire le téléphone vers moi, je relève le numéro sur la fiche et j'appelle les Messageries. On m'annonce que le paquet me sera livré sur-le-champ. Je réponds que j'attends.

Il commence à faire noir dehors. Le vacarme de la circulation s'est un peu apaisé et par la fenêtre ouverte, l'air du soir que la nuit n'a pas encore rafraîchi, garde cette odeur lasse de fin de jour, odeur de poussière, d'essence, de murs et de trottoirs surchauffés, mêlée aux lointains relents des cuisines de milliers de restaurants avec, par là-dessus, si on a un flair de chien de chasse, l'âpre senteur animale qui vient des hauteurs de Hollywood et que distillent les eucalyptus par temps chaud.

Je fume tranquillement. Dix minutes plus tard on frappe à la porte et j'ouvre à un gamin en casquette plate qui, en échange de ma signature, me remet un petit paquet carré de dix centimètres de côté, au plus. Je donne une pièce au gosse et je l'écoute s'en aller en sifflotant le long du couloir.

L'étiquette porte mon nom et mon adresse à l'encre, en caractères d'imprimerie assez bien dessinés, plus grands et plus minces que le cicéro. Je coupe la ficelle qui retient l'étiquette à la boîte et je défais le papier brun. Il entoure une boîte de carton mince, fermée par une bande collante qui porte le tampon *Made in Japan*. C'est le genre de boîte qu'on trouve dans tous les bazars japonais, et qui contient d'ordinaire des petits animaux sculptés ou des petits objets en jade. Le couvercle descend jusqu'au fond de la boîte et la ferme hermétiquement. Je l'arrache et je trouve un emballage en papier de soie et de coton. Sous l'emballage, j'ai la surprise de me trouver nez à nez avec une pièce d'or, de la taille d'un demi-dollar, brillante et nette comme si elle sortait de la presse.

La face visible montre un aigle aux ailes déployées avec un bouclier sur la

poitrine, et les initiales E. B. imprimées sur l'aile gauche. En exergue, la légende E PLURIBUS UNUM et un cercle perlé. Au bas de la pièce, une date : 1787.

Je retourne la pièce dans le creux de ma main. Elle est lourde et froide et je sens ma paume humide en dessous. L'autre face porte un soleil levant ou couchant derrière un pic aigu, et en exergue, une double rangée de feuilles qui m'ont l'air de chêne, encore du latin : NOVA EBORAGA COLUMBIA EXCELSIOR. Dans le bas en petites lettres capitales, le nom BRASHER.

C'est le Doublon Brasher que j'ai sous les yeux.

Il n'y a rien d'autre dans la botte ou dans le papier, et rien sur le papier. Les lettres dessinées ne me fournissent aucun indice.

Je remplis à moitié ma blague à tabac, enveloppe le Doublon dans le papier de soie, mets un élastique autour, puis je l'enfouis dans le tabac et je finis de remplir la blague. Je tire la fermeture-éclair et j'empoche le tout. Après avoir enfermé le papier d'emballage, la ficelle, la boîte et l'étiquette dans un de mes classeurs, je reviens m'asseoir et j'appelle Elisha Morningstar. À l'autre bout de la ligne, le téléphone sonne huit fois. Pas de réponse. Je ne m'attendais pas à cela. Je raccroche et je cherche le nom d'Elisha Morningstar dans l'annuaire : il n'a pas de numéro personnel dans Los Angeles ni aucune des banlieues environnantes.

Je prends mon baudrier dans le tiroir, je le sangle, j'y glisse un Colt automatique 38, puis je remets ma veste, mon chapeau, je referme les fenêtres, je range le whisky, j'éteins les lumières et j'ai la main sur le bouton de la porte lorsque le téléphone se met à sonner.

La sonnerie a quelque chose de sinistre, non pas en soi, mais aux oreilles qui l'écoutent. Je m'immobilise, tendu, contracté. Derrière la fenêtre fermée brillent les lumières au néon. Pas un souffle d'air. Le couloir est tranquille. La sonnerie résonne dans le noir, bruyante et insistante.

Je reviens sur mes pas et, me penchant par-dessus le bureau, je décroche. Il y a un déclic, un bourdonnement et par là-dessus, le silence. Je coupe la communication d'une main et je reste immobile dans l'obscurité, une main sur les crochets du téléphone, le récepteur dans l'autre. Je ne sais pas ce que j'attends.

La sonnerie reprend. Je pousse un vague grognement et je porte l'appareil à mon oreille, sans dire un mot.

Nous sommes là tous les deux, silencieux l'un et l'autre, à des lieues peut-être, chacun de son côté suspendu au téléphone, respirant, écoutant, n'entendant rien, même pas la respiration de l'autre. Puis après un moment, qui me paraît interminable, le murmure lointain et contenu d'une voix étouffée, sans timbre :

— Tant pis pour vous, Marlowe !

Et de nouveau un déclic, un grésillement, alors je raccroche et je sors du bureau.

XIII

Sur Sunset Boulevard, je prends à l'Ouest et me baguenaude autour de quelques pâtés de maisons sans pouvoir juger si je suis filé ou non, puis j'arrête ma voiture devant un drugstore et je pénètre dans une cabine téléphonique. Je glisse mon jeton dans la fente et j'appelle l'inter. La téléphoniste me dit combien de pièces je dois mettre dans l'appareil, pour Pasadena. La voix qui me répond est froide et acariâtre :

— Résidence de Mme Murdock.

— Ici, Philip Marlowe. Mme Murdock, s'il vous plaît.

On me dit d'attendre. Puis une voix douce mais très claire fait :

— Monsieur Marlowe ? Mme Murdock se repose pour l'instant. Pouvez-vous me dire ce dont il s'agit ?

— Vous n'auriez pas dû le mettre au courant.

— Qu'est-ce que... qui ?

— Cette espèce de piqué dont vous mouillez les mouchoirs avec vos larmes.

— Je vous défends...

— C'est parfait. Maintenant, passez-moi Mme Murdock. Il faut que je lui parle.

— C'est bon. Je vais essayer.

La douce voix s'est tue et j'attends un long moment. Ce n'est pas un petit boulot de la redresser dans ses coussins, d'arracher la bouteille de porto de sa dure patte grise pour y coller le téléphone. Soudain, une gorge grailonne au bout du fil. Un train de marchandises sous un tunnel.

— Madame Murdock à l'appareil.

— Pourriez-vous identifier l'objet dont nous parlions ce matin, madame Murdock ? Je veux dire, pourriez-vous le reconnaître parmi d'autres semblables ?

— Euh... y en a-t-il de semblables ?

— Vraisemblablement. Des douzaines, des centaines, pour autant que je sache... Des douzaines, en tout cas. Bien entendu, je ne sais pas où ils se trouvent.

Elle toussote.

— À vrai dire, je n'y connais pas grand-chose. Je ne serais sans doute pas qualifiée pour l'identifier, mais étant donné les circonstances...

— C'est à cela que je voulais en venir, madame Murdock. L'identification reposerait donc sur la filière qui ferait remonter l'objet jusqu'à vous. Du moins pour être convaincante.

— Oui, je suppose que oui. Mais pourquoi ? Vous savez où il est ?

— Morningstar prétend l'avoir vu. Il dit qu'on le lui a proposé... comme

vous le soupçonniez. Mais il a refusé. Le vendeur n'était pas une femme, dit-il. Cela ne prouve pas grand-chose car il m'a fait une description de la personne qui pouvait, ou bien être fantaisiste, ou bien être le portrait de quelqu'un qu'il connaît personnellement. Donc, il est encore possible que le vendeur soit une femme.

— Je comprends. Mais cela n'a plus d'importance désormais.

— Plus d'importance ?

— Non. Avez-vous autre chose à me signaler ?

— J'ai une autre question à vous poser. Connaissez-vous un jeune gars, blond, du nom de George Anson Phillips ? Plutôt trapu, en complet marron, et panama brun à ruban fantaisie. Il le portait aujourd'hui. Prétendait être détective privé.

— Pas du tout. Pourquoi le connaîtrais-je ?

— Je n'en sais rien. Il est dans le coup, d'une manière ou d'une autre. Je le soupçonne d'être le personnage qui a essayé de vendre l'objet. Morningstar l'a demandé au téléphone dès que je suis sorti. Je me suis planqué dans son bureau et j'ai tout entendu.

— Vous vous êtes quoi ?

— Planqué.

— Ne soyez pas vulgaire, monsieur Marlowe. C'est tout ?

— Oui. J'ai convenu de payer mille dollars à Morningstar en échange de... l'objet. Il dit pouvoir l'obtenir pour huit cents...

— Et puis-je vous demander où vous comptiez prendre l'argent ?

— Oh ! ce que j'en disais, c'était histoire de causer. Morningstar est un roublard. C'est le genre de propos qu'il comprend tout de suite. Et puis, il y avait une chance que vous soyez disposée à payer. Je ne cherche pas à vous pousser à le faire. Vous pouvez toujours appeler la police. Mais si pour une raison quelconque, vous n'en voulez pas, c'est peut-être le seul moyen de le récupérer... en le rachetant.

J'aurais pu continuer comme cela pendant des heures, sans trop savoir exactement ce que je racontais si elle ne m'avait interrompu avec un aboiement de phoque.

— Tout ceci est parfaitement inutile à présent, monsieur Marlowe. J'ai décidé d'en rester là. La pièce m'a été rendue.

— Un instant, ne coupez pas ! je lui dis.

Je pose le récepteur sur la tablette et, ouvrant la porte de la cabine, je passe la tête à l'extérieur pour humer une bonne goulée de ce qui tient lieu d'air dans ce drugstore. Personne ne fait attention à moi. Au bout du comptoir, près de la porte, le pharmacien en blouse bleu pâle jabote avec un client. Le serveur polit la verrerie. Deux jeunes filles en pantalon jouent à l'appareil à sous. Un petit maigrichon à chemise noire et foulard jaune paille farfouille dans les piles de magazines un peu plus loin. Il n'a pas une bouille de tueur à gages.

Je referme la porte de la cabine et, reprenant le téléphone, je lui dis :

— Il y avait une souris qui me grignotait le pied. Ça va mieux maintenant. On vous a rendu la pièce, vous disiez. Comme ça... sans histoires. Racontez ?

— J'espère que vous n'êtes pas trop déçu, elle me dit de sa voix de baryton autoritaire. Les circonstances sont un peu particulières. Peut-être vous les expliquerai-je et peut-être ne le ferai-je pas. Appelez-moi demain matin. Et comme je désire arrêter l'enquête, vous pouvez garder les arrhes pour solde de tout compte.

— Permettez... Vous avez effectivement récupéré le Doublon... il ne s'agit pas seulement d'une promesse ?

— Absolument pas. Je me sens fatiguée, alors, si vous voulez bien...

— Un instant, madame Murdock. Ça ne va pas être aussi simple que ça... Il s'est passé des choses...

— Vous me les raconterez demain matin, elle fait d'un ton sec et elle raccroche sans me donner le temps de répondre.

Je m'extirpe de la cabine et j'allume une cigarette avec des gestes mal assurés. Ensuite je traverse la boutique. Le patron est seul à présent. À l'aide d'un petit canif il aiguisé un crayon en fronçant les sourcils avec application.

— Il est bien pointu, votre crayon, je lui dis.

Il lève la tête, surpris. Et, devant leur machine à sous, les deux jeunes filles me regardent avec surprise.

Je fais un pas pour me regarder dans la glace derrière le comptoir. Moi aussi j'ai l'air surpris. Je me laisse tomber sur un tabouret :

— Un double scotch, sec.

Le serveur me considère d'un air surpris.

— 'Mande pardon, M'sieur, c'est pas un bar ici. Vous pouvez acheter une bouteille au rayon des liqueurs.

— Ça colle... non je veux dire, ça ne colle pas. Je viens d'en prendre un coup. Je suis un peu dans le brouillard. Donnez-moi un café, faible, et un sandwich au jambon bien mince, au pain rassis. Non, vaut mieux que je ne mange pas tout de suite non plus. Au revoir.

Je descends du tabouret et gagne la porte dans un silence aussi assourdissant qu'une tonne de charbon qui déboule dans une cave. Le gars à la chemise noire et au foulard paille me reluque en ricanant par-dessus le *New Republic*.

— Feriez mieux de laisser tomber ce fatras pour crocher dans du solide, comme *Les aventures de Mickey-Mouse*, je lui conseille, histoire de m'en faire un ami.

Puis je sors.

— Hollywood en est plein... dit quelqu'un dans mon dos.

XIV

Le vent s'est levé, sec, cinglant, un vent qui secoue la cime des arbres et projette à travers les rues, comme des laves mouvantes, les ombres des hauts lampadaires. Je récupère ma voiture et je pars en direction de l'Est.

La boutique du prêteur est située sur l'avenue Santa Monica, non loin de Wilcox ; c'est un petit magasin discret et démodé, affectueusement patiné par les ans. Il y a tout ce qu'on peut imaginer dans la vitrine, depuis la série de mouches à truites dans leur fragile boîte de bois jusqu'à l'orgue portatif, en passant par la poussette pliante, l'appareil photo du portraitiste avec son objectif large comme la main, les lorgnettes de théâtre en nacre dans leur écrin de peluche fanée, le Colt 44 à un coup de la police montée, comme on en fabrique encore pour les policiers de l'Ouest qui tiennent de leurs grands-pères la manière de limer la détente de l'épaisseur d'un cheveu pour pouvoir remonter le chien sans effort et tirer presque comme avec un automatique.

Lorsque je pousse la porte, une clochette tinte au-dessus de ma tête. Au fond de la boutique, quelqu'un remue, se mouche bruyamment, puis des pas feutrés glissent sur le plancher. Un vieux Juif coiffé d'une haute calotte noire apparaît derrière le comptoir, souriant par-dessus son pince-nez.

Je prends ma blague à tabac, j'en extrais le Doublon Brasher et je le dépose sur le comptoir.

La façade de la boutique est tout en verre et j'ai la désagréable sensation d'être complètement nu. Le Juif ramasse le Doublon, le soupèse et cligne de l'œil :

— C'est de l'or, hein ? Vous êtes un accapareur d'or, peut-être bien ?

— Vingt-cinq dollars, je murmure. La femme et les gosses ont besoin de manger.

— Oï. C'est terrible ! De l'or, on dirait, au poids. De l'or ou peut-être bien du platine. (D'un air détaché, il pèse la pièce sur une petite balance.) C'est de l'or. Alors vous disiez dix dollars.

— Vingt-cinq dollars.

— Qu'est-ce que j'en retirerais, pour vingt-cinq dollars ? Si je le vendais, j'en aurais quinze dollars au plus. C'est bon. Quinze dollars.

— Vous avez un bon coffre-fort ?

— Jeune homme, c'est dans ma partie qu'on trouve les meilleurs coffres-forts sur le marché. Vous pouvez avoir entière confiance. Ça va pour quinze dollars ?

— Faites la quittance.

Il la rédige autant avec sa langue qu'avec sa plume. Je lui donne mon nom véritable et ma vraie adresse : *Appartements Bristol*, 1634, Avenue Bristol Nord, Hollywood.

— Vous habitez ce quartier-là et vous avez besoin d'emprunter quinze dollars ? me dit le Juif d'un ton désabusé en me tendant le talon de la quittance et en comptant l'argent.

Je me rends au drugstore du coin ; j'achète une enveloppe, j'emprunte un stylo et m'adresse le reçu du mont-de-piété à moi-même.

J'ai l'estomac dans les talons. Je vais manger un morceau dans Vine Street, puis je repars vers le centre. Le vent souffle toujours, plus sec que jamais. Le volant est rêche sous mes doigts, la muqueuse de mes narines est desséchée comme du parchemin.

Quelques lumières scintillent çà et là dans les hauts buildings. Au coin de la Neuvième et de Hill Street, le grand magasin de confection rutile de tous ses feux. Quelques fenêtres, peu nombreuses, brillent encore dans *l'Immeuble Belfont*. Dans l'ascenseur, la même vieille haridelle est assise sur son siège de serpillière, l'œil fixe et perdu, comme un mannequin du musée des horreurs. Je lui dis :

— Vous ne savez pas où je pourrais trouver le gérant de l'immeuble, j'imagine ?

Lentement, il tourne la tête et regarde par delà mon épaule :

— Paraît qu'à Nou York, y z'ont des ascenseurs comme des fusées... Pschtt... Trente étages d'un coup. Des express, c' qui s'appelle. Mais ça, c'est à Nou York.

— On s'en fout de New York. Je me plais ici.

— Doit falloir un type capable pour manier ces bolides-là...

— Vous montez pas le bourrichon, grand-père. Tout ce que ces blancs-becs ont à faire, c'est appuyer sur un bouton et dire « Bonjour Monsieur Tartempion » tout en reluquant leurs grains de beauté dans le miroir de la cabine. Mais pour ce qui est d'un engin comme celui-ci... il faut un homme pour le faire marcher. Rassuré ?

— Je travaille douze heures par jour. Et encore bien heureux.

— Tâchez que le Syndicat ne l'apprenne pas.

— Savez ce que j'en fais du Syndicat ?

Je secoue la tête et il me dit ce qu'il en fait. Puis il abaisse son regard sur moi.

— Je ne vous ai pas déjà vu quelque part ?

— Pour ce qui est du gérant de l'immeuble ? j'insiste avec ménagement.

— L'a cassé ses lunettes, l'année dernière, répond le vieux. Y avait de quoi rire... j'ai failli le faire.

— Oui. Où est-ce que je pourrais le trouver, à cette heure-ci ?

Cette fois, ses yeux se posent sur les miens.

— Ah ! le gérant ? Il est chez lui, non ?

— Probable. Ou au cinéma. Mais où est-ce, chez lui ? Et comment s'appelle-t-il ?

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Oui.

Je crispe mon poing au fond de ma poche et j'ai un mal de chien à me retenir de hurler :

— Je veux l'adresse d'un de ses locataires. Le monsieur dont je veux l'adresse n'est pas dans l'annuaire à son domicile privé, je veux dire là où il vit lorsqu'il n'est pas à son bureau. Autrement dit : « Chez lui ! »

Je sors mon poing de ma poche et joignant mes deux mains, je les appuie contre ma joue pour mimer un oreiller.

— Quel locataire ? demande le vieux.

La question est si directe qu'elle me laisse une seconde décontenancé.

— Monsieur Morningstar.

— L'est pas chez lui. L'est toujours à son bureau.

— Vous en êtes sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr. Je fais pas beaucoup attention aux gens, mais lui, il est vieux comme moi alors je le remarque. L'est pas encore descendu.

Je pénètre dans la cabine :

— Huitième.

Il ferme péniblement les portes puis on commence à grimper. Il ne me regarde plus. Une fois l'ascenseur arrêté et moi sorti, 2 reste muet et impassible, le regard perdu, ratatiné sur la serpillière qui recouvre le tabouret de bois. Quand je prends le tournant du corridor, il est toujours là, et son visage a retrouvé son expression lointaine.

Deux portes sont éclairées au bout du couloir. Ce sont les deux seules. Je m'arrête devant pour allumer une cigarette et je tends l'oreille mais tout est silencieux. J'ouvre la porte marquée *ENTRÉE* et je pénètre dans le petit bureau où se trouve le pupitre fermé de la dactylo. La porte de communication est toujours entrebâillée. Je m'avance, je frappe et j'appelle :

— Monsieur Morningstar.

Pas de réponse. Silence total. Même pas le bruit d'une respiration. Mes cheveux se dressent légèrement sur ma nuque. Je contourne la porte. La lumière du plafonnier se reflète sur le globe de verre de la balance de bijoutier, sur le vieux bois poli autour du sous-main de cuir gisant au bord du bureau, et sur le bout carré d'une bottine noire à élastiques d'où émerge une chaussette de coton blanc. La chaussure, inclinée à un angle anormal, pointe vers le coin du plafond. Le reste de la jambe est caché derrière le coin du grand coffre-fort. J'ai l'impression de patauger dans un borborygme en traversant la pièce.

Il est couché sur le sol, tassé sur lui-même. Très seul. Très mort.

La porte du coffre-fort est grande ouverte et les clés pendent à la serrure du compartiment intérieur. Un des tiroirs de métal a été ouvert. Vide maintenant. Il a peut-être contenu de l'argent.

À part ça, tout paraît normal dans la pièce.

Les poches du vieillard ont été retournées mais je me garde bien de le toucher, si ce n'est pour poser le dos de ma main contre son visage livide et violacé. J'ai l'impression de toucher un ventre de crapaud. Le sang suinte de

sa tempe, là où on l'a frappé. Mais cette fois, il n'y a pas d'odeur de poudre dans l'air et son teint violacé montre qu'il est mort d'un arrêt du cœur, causé sans doute par la surprise et la peur. De toute façon, c'est toujours un meurtre.

Je laisse les lumières allumées, j'essuie les boutons de porte et j'emprunte l'escalier de service jusqu'au sixième. Là, en longeant le couloir, je lis machinalement le nom des locataires de l'étage : *H. R. Teager, Matériel Dentaire. L. Pridview Comptable Assermenté. Dalton et Rees, Travaux Dactylographiques. Dr. E.-J. Blakowitz*, et dessous, en toutes petites lettres : *Ostéopathe*.

L'ascenseur s'annonce en geignant et le vieux ne me regarde même pas. Son visage est aussi vide que mon cerveau.

Au coin de la rue, j'appelle l'hôpital d'urgence, sans donner aucun nom.

XV

Sur l'échiquier, les pièces d'os blanc et rouge sont alignées – prêtes à prendre le départ – avec cet aspect précis, savant et compliqué qu'elles ont toujours au début d'une partie. Il est dix heures du soir et je suis chez moi, la pipe aux dents, un verre à portée de la main et rien dans la tête sinon deux meurtres et ce mystère qui fait que Mme Murdock a récupéré son Doubleton Brasher pendant que je l'avais dans ma poche.

J'ouvre ma brochure de tournoi publiée à Leipzig et après avoir choisi un gambit de reine de noble allure, je m'apprête à mouvoir un pion blanc lorsque la sonnette retentit.

Je fais le tour de la table pour prendre mon Colt 38 sous la tablette du bureau de chêne puis je gagne la porte, le revolver plaqué sur ma cuisse droite :

— Qui est là ?

— Breeze.

Je retourne déposer l'arme sur mon bureau avant d'ouvrir. Breeze apparaît sur le seuil, aussi grand, aussi débraillé que d'habitude, mais l'air un peu plus fatigué. Le petit Spangler – un détective tout jeune, tout fringant – l'accompagne. Ils me ramènent à l'intérieur sans avoir l'air d'y toucher et Spangler referme la porte. Ses yeux vifs et novices sautillent çà et là, tandis que ceux de Breeze, plus désabusés, plus perçants, se fixent un long moment sur moi, puis il contourne le canapé.

— Jette un coup d'œil, il lance du coin de la bouche.

Lâchant la porte, Spangler traverse la pièce et gagne la petite salle à manger, il y jette un coup d'œil, puis, revenant sur ses pas, il passe dans le couloir. La porte de la salle de bains grince et le bruit de ses pas s'estompe.

Breeze ôte son chapeau pour éponger son dôme déplumé. Au loin, des portes s'ouvrent et se ferment. Les placards. Et finalement, Spangler se ramène.

— Personne.

Breeze hoche la tête puis il s'assied, déposant son panama à côté de lui.

Au même moment, Spangler repère le revolver sur le bureau.

— Permettez que je regarde ?

— Vous avez l'air fin, tous les deux, je réponds.

Malgré ça, Spangler s'avance vers le bureau, prend le revolver et le renifle. Puis il sort le chargeur, extrait la balle de la chambre et la replace dans le chargeur qu'il pose sur la table. Et, braquant l'arme de manière que la lumière pénètre à l'intérieur, il louche dans l'interstice.

— Un peu de poussière, il annonce. Pas tellement.

— Qu'est-ce que vous attendiez ? Des rubis ?

Sans se soucier de moi, il regarde Breeze.

— D'après moi, cette arme n'a pas servi dans les dernières vingt-quatre heures. Je peux l'affirmer.

Breeze opine sans mot dire, mordillant sa lèvre, les yeux rivés sur mon visage. Spangler replace soigneusement le chargeur, pose le revolver sur la table puis va s'asseoir. Il allume une cigarette et souffle la fumée d'un air satisfait.

— D'ailleurs, nous savions bien que ce n'était pas un 38 grand modèle. Ces trucs-là tirent à travers les murs. Pas question que le projectile s'attarde dans le crâne du bonhomme.

— Vous ne voudriez pas me dire un peu de quoi vous parlez ? je demande.

— De ce qui est courant dans notre partie : de meurtre. Asseyez-vous. Détendez-vous. J'avais cru entendre des voix ici. Mais ça devait être à côté.

— Peut-être.

— Vous avez toujours un revolver qui traîne sur votre bureau ?

— Sauf quand il est sous mon oreiller. Ou sous mon aisselle. Ou dans un tiroir. Ou je ne sais où au juste. Satisfaits ?

— On n'est pas venus dans l'intention d'être vaches, Marlowe.

— Parfait... En somme, c'est pour me faire une gentillesse que vous venez fouiner chez moi et farfouiller dans mes affaires sans mon autorisation... Si vous aviez voulu être vaches qu'est-ce que vous auriez fait ? Vous m'auriez assommé ou vous m'auriez piétiné la figure ?

— Oh ! ça va...

Il sourit. Je lui retourne son sourire. On sourit tous les trois. Puis Breeze me demande :

— Je peux me servir de votre téléphone ?

Je le lui désigne de la main. Il compose un numéro et parle à un nommé Morrison :

— Ici Breeze, au... (Et après avoir jeté un coup d'œil sur le numéro, il l'énonce.) Quand vous voudrez. Au nom de Marlowe. Entendu. Dans cinq ou dix minutes, ça va. (Il raccroche puis il revient s'asseoir sur le sofa.) Je parie que vous ne devinerez pas pourquoi nous sommes là.

— Je sais reconnaître un numéro de duettistes quand j'en vois un.

— Un crime, ça n'a rien de drôle, Marlowe.

— Qui dit le contraire ?

— Vous faites comme si ça l'était, non ?

— Je ne m'en rendais pas compte.

Il regarde Spangler et hausse les épaules. Après quoi il fixe le plancher. Et enfin, relevant les paupières lentement comme si elles étaient de plomb, il me fixe de nouveau. Je suis assis près de l'échiquier.

— Vous jouez beaucoup aux échecs ? il s'enquiert, les yeux sur les pièces.

— Pas énormément. De temps en temps, à la maison, j'attaque une partie comme ça, histoire de me clarifier les idées.

— Est-ce qu'il ne faut pas être deux pour jouer à ce truc-là ?

— Je reprends des problèmes de tournoi qui ont été notés et publiés. Il y a des volumes entiers sur le jeu d'échecs. De temps en temps je cherche à résoudre un problème. Mais ce n'est plus des échecs à proprement parler. Au fait, pourquoi parlons-nous d'échecs. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Pas maintenant, répond Breeze. J'ai parlé de vous avec Randall. Il se souvient très bien de vous, à l'époque de cette affaire de la plage. (Sur le tapis, ses pieds s'agitent comme des pieds fourbus. Sa vieille face massive et ravinée est grise de fatigue.) Il dit que vous êtes incapable d'assassiner qui que ce soit. Il dit que vous êtes un brave type, tout ce qu'il y a de régulier.

— C'est chic de sa part.

— Il dit que vous savez faire du bon café, que vous ne déhottez pas de bonne heure le matin, que vous vous défendez comme personne pour ce qui est du bagout et qu'on peut toujours croire ce que vous racontez à condition que ça soit confirmé par au moins cinq témoins différents.

— Qu'il aille se faire voir !

Breeze opine, comme s'il attendait précisément cette réponse. Il ne sourit pas, il n'est pas vache... simplement le gars qui fait consciencieusement son boulot. Spangler, la tête renversée contre le dossier de la chaise, les yeux mi-clos, l'observe à travers le rideau de fumée de sa cigarette.

— Randall dit qu'il faut vous tenir à l'œil. Que vous n'êtes pas aussi fortiche que vous voulez bien le croire, mais que vous êtes le genre de type auquel il arrive des choses et ceux-là peuvent être beaucoup plus encombrants que d'autres beaucoup plus malins. Je me borne à vous répéter son opinion, vous comprenez ? En ce qui me concerne, vous me faites bonne impression. J'aime bien mettre les choses au net. C'est pourquoi je vous raconte tout ça.

Je lui réponds que c'est gentil de sa part.

Le téléphone sonne. Je regarde Breeze mais comme il ne bronche pas, je vais décrocher le récepteur et je réponds. C'est une voix de femme. Elle m'est vaguement familière, mais je n'arrive pas à la situer.

— C'est monsieur Philip Marlowe ?

— Oui.

— Monsieur Marlowe. J'ai des ennuis, de très graves ennuis. Il faut absolument que je vous voie. Quand puis-je vous rencontrer ?

Je demande :

— Ce soir, vous voulez dire ? Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Gladys Crane. J'habite l'*Hôtel Normandie*, dans Rampart Street. À quelle heure...

— Vous voulez dire que je dois aller là-bas ce soir ? je demande tout en m'efforçant de situer la voix.

— Je...

Un déclic. C'est coupé.

Le récepteur en main, je reste là un instant, les sourcils froncés, les yeux sur Breeze. Son visage dénote une paisible absence de curiosité.

— Une femme qui dit qu'elle a des ennuis, j'explique. La communication

a été coupée.

Du doigt, je maintiens le crochet en bas, dans l'attente d'un nouvel appel. Les deux flics se tiennent parfaitement immobiles et silencieux. Trop silencieux, trop figés.

La sonnerie retentit de nouveau ; je lâche l'interrupteur et dis :

— Vous voulez parler à Breeze, n'est-ce pas ?

— Ouais.

C'est une voix d'homme, et elle a l'air un peu épatée quand même.

— Allez-y, faites les finauds, je dis en quittant mon fauteuil pour aller à la cuisine. J'entends Breeze répliquer très brièvement puis l'écouteur que l'on raccroche.

J'extrait du placard une bouteille de whisky et trois verres, je prends de la glace et du ginger ale dans le frigidaire. Je prépare trois *high-balls* que je dépose sur un plateau et j'amène le tout sur la table à cocktails, contre le sofa, devant Breeze. Je prends deux verres, en offre un à Spangler et retourne m'asseoir en compagnie du second.

Spangler tient son verre d'un air indécis, pinçant sa lèvre entre ses doigts tout en reluquant vers Breeze pour savoir s'il doit l'accepter ou non.

Breeze me dévisage un bon moment. Il pousse un soupir puis il empoigne le verre et après y avoir goûté, pousse un nouveau soupir et secoue légèrement la tête avec un demi-sourire – à la manière d'un homme à qui on offre un verre dont il a grand besoin, qui le trouve juste à point et auquel la première gorgée laisse entr'apercevoir un monde plus propre, plus clair et plus joyeux.

— Je vois qu'on n'a pas besoin de vous faire un dessin, monsieur Marlowe, il déclare en s'étalant confortablement sur le sofa. Maintenant, je crois qu'on va pouvoir s'entendre.

— Pas de cette façon-là.

— Hein ?

Ses sourcils se froncent. Spangler, penché au bord de sa chaise, écoute l'air attentif.

— Pas en me faisant appeler au téléphone par des putains en chômage qui me débitent des salades à la mords-moi-le-dos pour pouvoir dire ensuite qu'elles ont déjà entendu ma voix quelque part...

— La fille s'appelle Gladys Crane.

— C'est ce qu'elle dit. Je ne la connais ni d'Ève, ni d'Adam.

— C'est bon... c'est bon. (Il tend vers moi la paume de sa main tachée de son.) On ne cherche pas à vous faire d'entourloupettes. Tout ce qu'on espère, c'est que vous non plus...

— Moi non plus quoi ?

— Que vous ne cherchiez pas non plus à nous faire d'entourloupettes. En nous cachant certaines choses, par exemple.

— Et pourquoi est-ce que je ne vous cacherais pas des choses, si j'en avais envie ? Ce n'est pas vous qui me payez.

— Hé, hé ! Ne faites pas le méchant !

— Je ne fais pas le méchant. Je n'en ai pas la moindre intention. Je connais assez de flics pour ne pas m'amuser à ça. Allez-y, vendez votre salade et n'essayez plus de m'avoir avec des trucs aussi éventés que le coup de téléphone de tout à l'heure.

— Nous sommes sur une affaire de meurtre, dit Breeze. Nous devons chercher la solution par tous les moyens possibles. Vous avez découvert le cadavre. Vous aviez parlé avec le gars. Il vous avait demandé de venir chez lui. Il vous avait confié sa clé. Vous affirmez ignorer de quoi il voulait parler. Nous avons estimé qu'à la réflexion, vous vous en souviendriez peut-être.

— En d'autres termes, j'ai menti la première fois.

Breeze a un petit sourire lassé.

— Vous avez assez d'expérience pour savoir que les gens mentent toujours quand il s'agit d'assassinat.

— L'ennui, avec ce raisonnement, c'est comment saurez-vous quand je cesserai de mentir.

— Quand l'histoire que vous raconterez tiendra debout, nous nous tiendrons pour satisfaits.

Je regarde Spangler. Il est tellement penché en avant qu'il n'est presque plus sur sa chaise. Il donne l'impression de s'apprêter à bondir. Et comme je ne vois pas de raison valable pour lui de sauter en l'air, j'en conclus qu'il est très agité. Alors je regarde Breeze. Il m'a l'air à peu près aussi fébrile qu'un trou dans une chaussette. Il tient un de ses traditionnels cigares enveloppés de cellophane entre ses gros doigts et s'apprête à couper l'enveloppe avec son canif. Je le regarde faire pendant qu'il fend la pellicule, taille le bout du cigare et range son couteau après en avoir soigneusement essuyé la lame sur son pantalon. Je le regarde enflammer une longue allumette de cuisine, l'approcher de son cigare, allumer méticuleusement celui-ci en le faisant tourner au-dessus de la flamme, puis, l'allumette toujours flambante au bout des doigts, l'écarter du cigare et tirer de longues bouffées jusqu'à ce qu'il ait décidé qu'il est convenablement pris. Alors il secoue l'allumette pour l'éteindre et la dépose sur le verre de la table à cocktails, à côté de la cellophane chiffonnée. Finalement il se laisse aller en arrière, tire sur une jambe de son pantalon et se met à fumer béatement. Chacun de ses gestes est l'exacte répétition de ceux qu'il a eus en allumant un précédent cigare dans l'appartement de Hench et il en sera toujours de même, en toutes circonstances, lorsqu'il allumera un cigare. C'est ce genre d'homme-là et c'est cela qui le rend redoutable. Peut-être pas aussi redoutable qu'un homme d'une intelligence supérieure, mais autrement dangereux qu'un être aussi émotif que Spangler.

— Je n'avais jamais vu Phillips avant aujourd'hui, j'explique. Je ne tiens pas compte du fait qu'il disait m'avoir rencontré à Ventura autrefois, parce que je ne m'en souviens pas. Notre rencontre a eu lieu exactement comme je vous l'ai raconté. Il me filait et je l'ai pris de front. Il voulait me parler, il m'a remis sa clé. Je me suis rendu chez lui et après avoir constaté qu'il ne

répondait pas, je me suis servi de sa clé pour entrer comme il me l'avait conseillé. Il était mort. On a appelé la police et à la suite de circonstances et d'incidents avec lesquels je n'ai rien à voir, un revolver a été découvert sous l'oreiller de Hensch, un revolver qui avait servi. Je vous ai déjà dit tout cela et c'est la vérité. Breeze enchaîne :

— Après avoir découvert le corps, vous êtes descendu chez le gérant, un nommé Passmore, et vous l'avez amené à remonter avec vous, sans lui dire qu'il y avait un mort. Vous lui avez donné une carte de visite de fantaisie et prétexté je ne sais quelle histoire de bijoux.

J'opine.

— Avec des types comme Passmore et dans un immeuble de ce genre-là, il est toujours préférable de ne pas trop s'avancer. Phillips m'intriguait. J'ai pensé que Passmore me donnerait peut-être des tuyaux sur lui, s'il ignorait sa mort, tandis qu'il se serait bien gardé de le faire en sachant que les flics allaient lui tomber dessus d'un moment à l'autre. C'était la seule raison.

Breeze boit un petit coup, tire une bouffée de cigare ou deux et rétorque :

— Il y a un point que je voudrais tirer au clair. Tout ce que vous nous avez raconté peut être la stricte vérité et cependant, vous ne nous dites peut-être pas la vérité. Si vous voyez ce que je veux dire...

— Quoi, par exemple ? je demande, tout en saisissant parfaitement ce qu'il veut dire.

Sa main tapote son genou et il me regarde par en dessous d'un air tranquille. Rien d'hostile, ni même de soupçonneux. Le regard d'un type qui fait paisiblement son boulot.

— Ceci : vous êtes sur une affaire. Nous ne savons pas laquelle. Phillips jouait au détective privé. Il était sur une affaire aussi. Il vous a filé. Comment pouvons-nous savoir, à moins que vous ne nous le disiez, si son affaire et la vôtre ne sont pas liées d'une manière ou d'une autre ? Car si elles le sont, cela devient notre affaire. Exact ?

— C'est une façon de voir les choses. Mais ce n'est pas la seule, et ce n'est pas la mienne.

— N'oubliez pas qu'il s'agit d'un crime, Marlowe.

— Je ne l'oublie pas. Mais de votre côté, n'oubliez pas que je traîne dans ce patelin depuis plus de quinze ans. J'en ai vu passer des histoires de crimes. Certaines ont été éclaircies, d'autres n'ont pas pu l'être, et quelques-unes auraient pu l'être, qui ne l'ont pas été. Et deux ou trois ont été liquidées à rebours. Quelqu'un émergeait pour écoper à la place d'un autre et on ne l'ignorait pas, ou tout au moins on s'en doutait fortement, à grand renfort de clins d'œil. Mais passons. Ce n'est pas souvent que ça arrive. Prenez l'affaire Cassidy. Je suppose que vous vous en souvenez, non ?

Breeze consulte sa montre.

— Je suis fatigué. Laissons tomber l'affaire Cassidy. Restons-en plutôt à l'affaire Phillips.

Je secoue la tête.

— Je veux souligner quelque chose, quelque chose d'important. Rappelez-vous l'affaire Cassidy. Cassidy était fabuleusement riche, multimillionnaire. Il avait un grand fils. Une nuit, la police a été appelée à son domicile : le jeune Cassidy gisait à terre sur le dos, le visage recouvert de sang, un trou dans le crâne. Son secrétaire gisait également sur *le dos* dans la salle de bains adjacente, la tête contre la seconde porte de cette même salle de bains ouvrant sur le couloir. Il tenait une cigarette consumée entre les doigts de sa main gauche, un tout petit mégot qui avait entamé la peau de ses doigts. Un revolver reposait près de sa main droite. Il avait lui aussi une balle dans le crâne, tirée à quelque distance. On avait bu sec. Quatre heures s'étaient écoulées depuis le massacre et le docteur de la famille était déjà là depuis trois au moins. Eh bien ! dites-moi ce que vous en avez conclu ?

Breeze pousse un soupir :

— Meurtre et suicide au cours d'une soûlographie. Le secrétaire a perdu la boule et a descendu le fils Cassidy. J'ai dû lire ça dans les journaux à l'époque. C'est ce que vous vouliez que je vous réponde ?

— Vous l'avez lu dans les journaux, mais ce n'était pas ça du tout. Et qui plus est, vous saviez très bien que ce n'était pas ça, et l'avocat général le savait également et ses inspecteurs se sont vu enlever l'enquête des mains dans les quelques heures qui suivirent. Il n'y a pas eu d'enquête. Mais jusqu'au plus humble reporter, jusqu'au moindre flic en ville, tout le monde a su que c'était Cassidy qui avait tiré, que c'était Cassidy qui était devenu fou-tordu, que le secrétaire avait essayé de le maîtriser sans y parvenir et finalement avait bien tenté de s'enfuir mais n'avait pas été assez rapide pour se sauver. La blessure de Cassidy avait été faite à bout portant tandis que celle du secrétaire avait été infligée à distance. Le secrétaire était gaucher et il tenait une cigarette entre les doigts de sa main gauche au moment où il avait été tué. Même si on est droitier, on ne passe pas une cigarette de la droite à la gauche pour descendre un bonhomme tout tranquillement avec un mégot entre les doigts. Ça se passe peut-être comme ça dans *Détective*, mais les secrétaires de magnats ne se le permettent pas. Et qu'est-ce que la famille et le docteur de famille ont fabriqué pendant les quatre heures qui ont précédé leur coup de téléphone à la police ? Ils arrangeaient les choses pour que l'enquête ne soit que superficielle. Pourquoi n'a-t-on pas cherché les traces de nitrate dans les paumes des deux morts ? Parce que vous ne vouliez pas découvrir la vérité. Cassidy était un manitou. Mais c'était quand même une affaire de meurtre, non ?

— Les types étaient morts tous les deux, répond Breeze. Qu'est-ce que ça pouvait bien foutre lequel avait tué l'autre ?

— Il ne vous est jamais venu à l'idée que le secrétaire pouvait avoir une mère ou une sœur, ou bien une petite amie... ou bien les trois ? Qu'elles avaient peut-être espoir et foi dans ce pauvre type dont on a fait un fou alcoolique simplement parce que le père de son patron était bourré de millions ?

Lentement, Breeze saisit son verre, le porte à ses lèvres, le vide, et plus lentement encore, il le repose sur la table de glace et joue avec. Spangler est figé sur le bout de sa chaise, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes sur un demi-sourire figé lui aussi.

— Allez-y, concluez, fait Breeze.

— Tant que vous n'êtes pas les maîtres de votre conscience, la mienne n'est pas à vous. Tant qu'on ne peut pas compter sur vous, en tout temps, en toutes circonstances pour rechercher et découvrir la vérité – même si ça doit faire des dégâts – jusqu'à ce moment-là, je m'accorde le droit de suivre ma conscience et de protéger mon client de la manière qui me semble la meilleure. Tant que je serai certain que vous ne lui nuirez pas plus que vous ne ferez de bien en aidant à découvrir la vérité. Ou bien jusqu'à ce que vous me flanquiez dans les pattes de quelqu'un qui trouvera le moyen de me faire parler.

Breeze conclut :

— Vous me faites un peu l'effet d'un gars qui tâche d'étouffer sa conscience.

— Oh ! buvons donc un coup, bon Dieu. Et après ça, vous me parlerez de la fille qui m'a appelé au téléphone.

Il grimace un petit sourire.

— C'est une poule qui habite la chambre voisine de celle de Phillips. Un soir, elle a entendu un type lui parler à la porte. Elle est ouvreuse de cinéma. Alors on a cru bon de lui faire entendre votre voix.

— C'était quel genre de voix ?

— Genre hargneux. Très antipathique, d'après elle.

— C'est ça qui vous a fait penser à moi, je suppose ?

Je prends les trois verres et je retourne à la cuisine.

XVI

Une fois là, je ne me rappelle plus quel verre est à qui, alors je les rince. Je les essuie et je m'apprête à confectionner de nouveaux *high-balls*, lorsque Spangler entre et s'arrête derrière moi.

— Vous en faites pas, je lui dis. Je n'y mets pas de cyanure, ce soir.

— Ne finassez pas trop avec le vieux. (Il souffle doucement dans mon cou.) Il connaît la musique mieux que vous ne le croyez.

— Merci du tuyau.

— Dites donc, j'aimerais bien approfondir l'affaire Cassidy. Ça m'a l'air intéressant. Ça doit dater d'avant moi.

— C'est une vieille histoire. Et puis, ça n'est jamais arrivé. Je racontais des blagues.

Je pose les verres sur un plateau, je rentre dans le living-room et je les distribue. J'emporte le mien vers la chaise, derrière la table d'échecs.

— Encore une coupure, je fais. Votre sous-fifre s'amène dans la cuisine pendant que vous avez le dos tourné pour me glisser que je devrais me méfier et que vous en savez plus que vous ne le dites. Il a bien la bouille de l'emploi d'ailleurs. Aimable, honnête et rougissant.

Spangler s'assied sur la pointe de sa chaise et pique un fard. Breeze lui jette un coup d'œil négligent.

— Qu'est-ce que vous avez appris sur Phillips, je lui demande.

— Ouais, Phillips. Eh bien ! George Anson Phillips est un personnage assez touchant. Il se croyait l'étoffe d'un détective mais il ne parvenait pas à trouver des gens qui soient de son avis. J'ai parlé au shérif de Ventura. Il m'a dit que George était le genre gentil garçon, peut-être même trop gentil pour faire un bon policier, en admettant qu'il ait été suffisamment intelligent. George faisait toujours ce qu'on lui demandait et le faisait même plutôt bien, à condition qu'on lui dise sur quel pied démarrer, combien de pas à gauche ou à droite et ainsi de suite. Mais pour ce qui est du rendement, ça laissait à désirer. C'était le genre de flic capable de pincer un détrousseur de basses-cours s'il le prenait sur le fait poulet en main et à condition que le gars se casse la figure contre une borne en se débinant et reste raide sur le terrain. Dans le cas contraire, ça devenait un peu difficile, alors George revenait d'abord au bureau chercher des instructions. Finalement, le shérif en a eu marre et il a congédié notre oiseau.

Breeze sirote son verre et se gratte le menton avec un ongle de pouce large comme une bêche.

— Après ça, George a travaillé dans un bazar de Simi, chez un nommé Sutcliff. C'était une boutique qui vendait à tempérament, chaque client possédait un petit carnet et George n'en finissait pas de s'embrouiller dans la

comptabilité. Il oubliait d'inscrire les achats ou bien il se trompait de carnet et si certains clients régularisaient les choses, d'autres étaient trop heureux de le laisser se gourer. En fin de compte, Sutcliff a estimé que George ferait mieux de s'occuper d'autre chose et notre gars est arrivé à Los Angeles. Il avait hérité d'une petite somme pas énorme, mais suffisante quand même pour lui permettre de s'offrir une licence, payer la caution et louer une pièce en guise de bureau. J'y suis passé. Il possédait, en tout et pour tout, un meuble à tiroirs dans une pièce qu'il partageait avec un dénommé Marsh, qui se prétend marchand de cartes du Nouvel An. Au cas où George devrait recevoir un client, il était convenu que Marsh irait faire un tour pendant ce temps-là. Marsh affirme qu'il ignorait l'adresse personnelle de George et qu'il n'avait pas de clients. Plus exactement, aucun client ne s'était présenté au bureau, à la connaissance de Marsh. Mais George avait mis une annonce dans un journal et ça lui en avait peut-être amené un. Et c'est fort possible, parce que la semaine dernière Marsh a trouvé un mot de George sur son bureau lui annonçant qu'il s'absentait pendant quelques jours. Après ça, il ne l'a plus jamais revu. Or, George s'est rendu dans Court Street, y a loué une chambre au nom d'Anson et s'est fait dérouiller. Et c'est tout ce que nous savons de lui jusqu'à présent. C'est assez navrant dans l'ensemble.

Breeze me regarde droit dans les yeux et porte son verre à ses lèvres.

— Qu'est-ce que c'était que cette annonce ?

Breeze repose son verre et, tirant de son portefeuille une mince feuille de papier, il la place sur la table à cocktails. Je me lève pour la ramasser et je lis : *Plus de soucis, d'inquiétudes, de tourments ni de soupçons : Faites appel à la sage expérience du détective privé. Discret. Confidentiel. George Anson Phillips. Glenview 9521.*

Je repose la feuille sur la table.

— C'est pas pire que la plupart des petites annonces privées, poursuit Breeze. Ça n'a pas l'air d'être destiné aux gens de la haute.

— C'est la secrétaire du *Chronicle* qui l'a rédigée pour lui, intervient Spangler. Elle m'a raconté qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de rigoler, mais George a trouvé ça parfait. C'est au bureau du boulevard Hollywood que ça se passait.

— Vous n'avez pas été long à mettre le doigt dessus.

— Nous n'avons jamais de mal à récolter les renseignements... sauf de votre part, peut-être.

— Et qu'est-ce que vous savez sur Hench ?

— Pas grand-chose. Hench et la fille étaient en train de s'offrir une cuite. Ils buaient un petit coup, chantaient une chansonnette, se foutaient une torgnole, écoutaient la radio pendant un moment et sortaient pour casser la croûte quand l'envie les en prenait. Ça devait durer depuis des jours. De toute façon, on leur a rendu service en arrêtant la séance. La fille avait déjà deux poche-œil. À la reprise suivante, Hench aurait pu aussi bien lui tordre le cou. Le monde est rempli de cinglés comme Hench et sa poule.

— Et cette histoire de revolver que Hench ne reconnaissait pas ?

— C'est bien l'arme du meurtre. Nous n'avons pas encore la balle mais nous avons la douille. On l'a retrouvée sous le corps de George et elle correspond. On en a tiré deux ou trois autres pour comparer les rainures du canon et les crans du barillet.

— Vous croyez que quelqu'un l'a volontairement planté sous l'oreiller de Hench ?

— Bien sûr. Pourquoi Hench aurait-il tué Phillips. Il ne le connaissait pas.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je le sais, affirme Breeze en ouvrant les mains. Écoutez-moi... Il y a de ces choses qu'on sait parce qu'on les a sous les yeux, noir sur blanc. Et puis il y en a d'autres qu'on sait parce qu'elles sont sensées – sans discussion. On ne s'en va pas descendre un type et après ça faire un tapage du tonnerre de Dieu tout en gardant le revolver sous son oreiller. La poule n'a pas lâché Hench de toute la journée. Si Hench avait bousillé un type, elle s'en serait aperçue. Or, elle n'avait pas le moindre soupçon. Si elle en avait eu, elle se serait mise à table. Qu'est-ce que Hench représente pour elle ? Un type avec qui passer le temps, pas plus. Croyez-moi, oubliez Hench. Le type qui a fait le coup entend le boucan de la radio et sait que le bruit couvrira la détonation. Mais il assomme quand même Phillips, le traîne dans la salle de bains et prend soin de fermer la porte avant de tirer. Il n'était pas soûl. Il fait son boulot, et soigneusement encore... Puis il sort, referme la porte de la salle de bains. À ce moment, la radio s'arrête. Hench et sa poule s'en vont déjeuner. Et voilà.

— Comment savez-vous que la radio s'est arrêtée ?

— On me l'a dit, répond calmement Breeze. Il y a des gens qui habitent cette turne. Vous pouvez m'en croire, la radio s'est arrêtée et ils sont partis. Et pas sans bruit. L'assassin est sorti de l'appartement et la porte de Hench était ouverte. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, sans ça, son attention n'aurait jamais été attirée vers cette porte.

— Les gens ne laissent pas leurs portes ouvertes dans les maisons meublées. Surtout dans un quartier comme celui-ci.

— Les poivrots le font. Les poivrots sont négligents. Ils ont le cerveau nébuleux. Et ils ne pensent qu'à une seule chose à la fois. La porte était ouverte à peine, peut-être bien, mais elle était ouverte. L'assassin entre, fourre son revolver sous l'oreiller et voilà qu'il en trouve un second. Alors il l'emporte, uniquement pour aggraver le cas de Hench.

— Vous pouvez faire des recoupements avec le revolver ?

— Celui de Hench ? On va essayer, mais Hench dit qu'il ne se souvient plus du numéro. Si on le retrouve, ça pourra servir à quelque chose. Mais j'en doute. Nous allons essayer d'identifier celui que nous avons, mais vous savez ce que c'est. On découvre une piste et on s'imagine qu'elle va mener quelque part et puis tout d'un coup, plus rien. On tombe dans une impasse. Vous êtes bien sûr que vous ne voulez pas quelques petits renseignements supplémentaires ?

— Je commence à me sentir fatigué. Ma cervelle ne fonctionne plus très bien.

— Ça tournait pourtant bien rond, tout à l'heure, avec l'histoire Cassidy, rétorque Breeze.

Je ne réplique pas. Je bourre ma pipe mais le fourneau est encore trop chaud pour que je l'allume. Je la dépose au bord de la table de verre.

— Je veux bien m'appeler Patate si j'arrive jamais à vous comprendre, fait Breeze à voix lente. Je ne peux pas croire que vous protégiez délibérément un meurtrier. Mais je ne peux pas croire non plus que vous en sachiez aussi peu que vous le prétendez. Là encore, je reste muet. Breeze se penche pour écraser son bout de cigare dans le cendrier. Puis il vide le fond de son verre, remet son chapeau et se lève.

— Quand est-ce que vous allez vous décider à l'ouvrir ?

— Je n'en sais rien.

— Je vais vous faire une faveur. Je vous laisse jusqu'à demain midi, un peu plus de douze heures. De toute façon, je ne déposerai pas mon rapport avant cette heure-là. Profitez de ce délai pour vous mettre d'accord avec votre client et pour vous apprêter à vider votre sac.

— Et passé le délai ?

— Passé le délai, j'irai trouver l'inspecteur-chef et je lui dirai qu'un nommé Philip Marlowe cache des renseignements dont j'ai absolument besoin pour mon enquête criminelle, ou qu'en tout cas, j'en suis à peu près sûr et qu'est-ce que je dois faire ? Je vous fous mon billet qu'il vous sonnera en trois coups de cuiller à pot.

— Hum... hum... Vous avez fouillé le bureau de Phillips ?

— Et comment ! C'était un petit gars ordonné. Il n'y avait absolument rien ; rien, sauf une espèce d'agenda. Rien dedans non plus, d'ailleurs, à part quelques notes à propos d'une poule qu'il a emmenée à la plage, au cinéma, mais qui ne marchait pas énormément. Ou bien des commentaires sur ses journées vides au bureau, dans l'attente des clients qui ne venaient pas. Un jour il était furieux contre sa blanchisseuse et il en a fait un laïus d'une page. En général, les notes étaient de trois ou quatre lignes au plus. Elles ne présentaient qu'un seul point intéressant : elles étaient écrites en lettres d'imprimerie.

— D'imprimerie ?

— Oui. Imprimées à la plume et à l'encre. Pas en capitales, comme lorsqu'on veut déguiser son écriture. En minuscules, comme si le gars pouvait écrire aussi vite et aussi aisément de cette manière là qu'autrement.

— Il n'avait pas écrit de cette façon-là sur la carte qu'il m'a remise.

Breeze réfléchit là-dessus un instant. Puis il agite la tête.

— C'est juste. Il y a peut-être une explication : il n'y avait aucun nom en tête de cet agenda. Peut-être que cette façon d'écrire était un petit jeu qu'il se jouait à lui-même.

— Comme le langage chiffré de Samuel Pepys ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un type qui avait écrit son journal, autrefois, dans une sorte de sténographie personnelle.

Breeze regarde Spangler, debout devant sa chaise, qui termine son verre.

— Il est temps de se barrer, dit Breeze. Le gars est en train de nous préparer une deuxième histoire Cassidy.

Spangler lâche son verre et tous deux gagnent la porte. La main sur la poignée, Breeze pose une seconde, le pied hésitant, l'œil tourné de biais dans ma direction.

— Vous ne connaissez pas une grande blonde ?

— Ça demande réflexion. J'espère bien que si. Grande comment ?

— Grande. Je ne sais pas ce que ça peut représenter au juste, sauf qu'elle serait grande pour un grand type. C'est un rital du nom de Palermo qui est propriétaire de la maison meublée de Court Street, on est allés le voir en face, dans son magasin de pompes funèbres dont il est aussi le proprio. Il nous a dit avoir vu une grande blonde sortir de la maison meublée aux environs de trois heures et demie. Le gérant, Passmore, ne connaît personne dans la maison qui corresponde à ce signalement. Le rital dit qu'elle était superbe. J'ai tenu compte de ce qu'il nous a raconté parce qu'il vous a assez bien décrit. Il n'a pas vu entrer la grande blonde, il l'a vue seulement sortir. Elle portait un pantalon noir, une veste de sport et une espèce de turban. Mais il y avait des cheveux blonds en masse dessous.

— Je ne vois pas, je réponds. Mais je me souviens d'une autre chose. J'ai relevé le numéro de la voiture de Phillips au dos d'une enveloppe. Ça vous permettra peut-être de retrouver son ancienne adresse. Je vais le chercher.

Ils restent plantés devant la porte pendant que je vais pêcher l'enveloppe dans mon pardessus, au fond de ma chambre. Je la tends à Breeze qui la lit et la serre dans son porte-billets.

— Et vous venez tout juste d'y penser, hein ?

— Exactement.

— Eh bien !... eh bien !... il fait. Eh bien !... eh bien !...

Puis ils enfilent le couloir en direction de l'ascenseur, en secouant la tête.

Je ferme la porte et je vais retrouver mon second *high-ball* à peine entamé. Il n'a plus de goût. Je l'emmène à la cuisine où je lui redonne un peu de nerf, droit de la bouteille, et je reste, le verre en main, à regarder les eucalyptus agiter leurs têtes contre le ciel bleu de nuit. Le vent semble s'être levé à nouveau. Il tambourine contre la fenêtre Nord et j'entends un bruit sourd et pesant contre le mur de l'immeuble, comme si un gros câble d'acier, oscillant entre ses isolateurs, martelait les murs en stuc.

Je goûte mon verre en regrettant d'avoir gaspillé la dernière rasade de whisky. Je le vide dans l'évier et je remplis un verre frais d'eau glacée.

Douze heures pour éclaircir une situation que je n'ai même pas encore commencé à comprendre. Ou alors bouffer le morceau et lâcher les flics dans les pattes de ma cliente et de toute sa famille. Engagez Marlowe et votre

maison sera envahie par la police. Plus de soucis, d'inquiétude, de tourments ni de soupçons. Faites appel à Philip Marlowe. Le plus tordu, le plus négligent, le plus imbécile des détectives privés. Spécialiste des pieds dans le plat. Glenview 7437. Venez me trouver, vous êtes sûr de tomber sur les meilleurs policiers du patelin. Pourquoi désespérer ? Pourquoi vous confondre dans la solitude ? Appelez Marlowe et attendez le panier à salade.

Tout ça ne m'avance pas à grand-chose. Je reviens dans le living-room et j'allume ma pipe qui a eu le temps de refroidir sur la glace de la table. Je tire lentement une bouffée mais le goût reste le même : du caoutchouc brûlé. Je la range et je reste immobile sur place, à tripoter ma lèvre.

Le téléphone sonne. Je grogne dans le récepteur.

— Marlowe ?

La voix n'est qu'un murmure rauque et contenu, une voix que je connais déjà.

— C'est bon. Allez-y, qui que vous soyez. Quelles plates-bandes ai-je encore piétinées, ce coup-ci ?

— J'ai peut-être affaire à quelqu'un d'intelligent, reprend le murmure rauque. Quelqu'un qui ne raterait pas l'occasion de s'offrir une petite faveur ?

— Qui me reviendrait à combien ?

— Dans les cinq cents dollars, disons !

— Magnifique. En faisant quoi ?

— En jouant les Ponce-Pilate. Vous voulez qu'on en discute ?

— Où ? quand ? et avec qui ?

— Au Club de la Vallée Heureuse. Avec Morny. Quand vous voudrez.

— Qui êtes-vous ?

Quelque chose qui ressemble à un gloussement m'arrive, de l'autre bout du fil.

— Quand vous serez devant la grille, demandez Eddie Prue, tout simplement.

Et on raccroche. J'en fais autant.

Il est presque onze heures et demie lorsque je sors du garage en marche arrière pour prendre la direction de la Passe de Cahuenga.

XVII

À vingt miles de la Passe vers le Nord, un vaste boulevard orné de pelouses fleuries, mais dépourvu d'habitations, suit le pied des hauteurs sur une longueur de cinq blocks, après quoi il s'interrompt brusquement pour faire place à une route cimentée qui s'enfonce en lacets dans la colline. C'est la Vallée Heureuse.

Au sommet de la première éminence sur le côté de la route, s'érige un bâtiment blanc, au toit rouge, avec un perron abrité et une enseigne lumineuse qui clame : *Patrouille de la Vallée*. Des grilles, ouvertes pour l'instant, commandent à volonté l'accès de la route au milieu de laquelle une pancarte carrée et peinte en blanc vous dit : « STOP » en lettres miroitantes. À l'avant de la pancarte, un autre réflecteur inonde la route d'une lumière implacable.

Je stoppe. Un type en uniforme, avec insigne étoilé et revolver niché dans un baudrier de cuir tressé, vient examiner ma voiture, après quoi il consulte un tableau suspendu au poteau voisin. Ensuite il s'approche.

— Bonsoir. Je n'ai pas votre numéro. C'est une route privée, ici. Vous venez en visite ?

— Je vais au Club.

— Lequel ?

— Vallée Heureuse.

— Le quatre-vingt-sept, soixante-dix-sept. C'est comme ça qu'on l'appelle entre nous. Chez M. Morny, vous voulez dire ?

— C'est ça.

— Vous n'en faites pas partie, on dirait...

— Non.

— Alors faut que je vous annonce. À un des membres ou bien à quelqu'un qui habite la Vallée. C'est rien que des propriétés privées par ici, vous comprenez.

— Et pas de resquilleurs, hein ?

Il sourit.

— Non, pas de resquilleurs.

— Je m'appelle Philip Marlowe. Je viens voir Eddie Prue.

— Prue ?

— Le secrétaire de Morny. Ou quelque chose comme ça.

— Un instant, s'il vous plaît.

Il va dire un mot à la porte du poste de garde. À l'intérieur, un autre type en uniforme fourre une fiche dans un petit standard. Dans mon dos, une voiture freine et klaxonne. Mon garde la reluque et lui fait signe de passer. La voiture glisse devant moi et s'enfonce dans la nuit – une large décapotable avec trois tordues à l'avant, toutes cigarettes dehors, le sourcil dédaigneux et

l'air provocant. Un tournant escamote la voiture.

Mon garde rapplique :

— Ça va, monsieur Marlowe, il fait, en posant la main sur le bord de la portière. Voyez l'agent à la porte du Club, s'il vous plaît. C'est à un mile d'ici, à votre droite. Vous verrez un parc à autos éclairé, avec un numéro sur le mur. Rien qu'un numéro. Quatre-vingt-sept, soixante-dix-sept. Présentez-vous à l'agent sur place, s'il vous plaît.

— Pour quoi faire ? je demande.

Il reste très calme, très poli, mais très catégorique.

— Nous devons savoir exactement où vous allez. Ce n'est pas rien de surveiller la Vallée Heureuse.

— Et si je ne me présentais pas à l'agent ?

Sa voix se durcit.

— Vous plaisantez ?

— Non. Je voulais seulement savoir.

— Deux ou trois voitures de patrouille se mettraient immédiatement à vos trousses.

— Combien êtes-vous dans la patrouille ?

— Excusez-moi, monsieur Marlowe. À un mile devant vous, sur la droite.

Je regarde le revolver qui pend sur sa hanche, la plaque officielle épinglée sur sa chemise.

— Dire que nous sommes en démocratie... je lui dis.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule, puis il crache par terre et repose sa main sur le bord de la portière.

— Vous n'êtes pas tout seul... Moi, je connais un type qui faisait partie du Club John Reed⁵. C'était quand j'étais là-bas à Boyle Heights.

— Tovarich, je lui dis.

— Ce qu'il y a d'embêtant avec les révolutions, c'est qu'elles finissent toujours par tomber dans les mauvaises mains.

— Bien d'accord.

— Mais d'un autre côté, il poursuit, ces gens-là pourraient difficilement être plus moches que la bande de michetons qui crèche dans les parages.

— Peut-être qu'un de ces jours, vous y habiterez aussi.

Il crache encore un coup.

— On m'offrirait cinquante sacs de rente par an, des pyjamas de crêpe georgette et un collier de perles roses assorti, que je ne voudrais pas vivre ici.

— Je m'en voudrais de vous le proposer.

— Essayez seulement. Quand vous voudrez, le jour ou la nuit. Essayez et vous verrez ce que ça vous rapportera.

— Bon, eh ben je file maintenant, et je vais me présenter à l'agent du Club.

— Dites-lui d'aller se faire voir par les Russes... de ma part.

Je n'y manquerai pas.

Une voiture arrive dans mon dos et corne. Je démarre. Un instant plus tard, une conduite intérieure sombre m'envoie valdinguer dans le fossé d'un coup

de klaxon et me dépasse dans un bruissement de feuilles d'automne.

Le vent tombe sur la vallée, le clair de lune brille si intensément que les ombres noires semblent découpées à l'emporte-pièce.

Au tournant de la route, toute la vallée se déploie devant moi. Mille petites maisons blanches éparpillées au flanc des collines, dix mille fenêtres éclairées, au-dessus desquelles les étoiles se penchent poliment, gardant prudemment leurs distances à cause de la patrouille.

Le mur du Club en bordure de la route est blanc et vide, ni porte d'entrée, ni fenêtres au rez-de-chaussée. Le numéro est petit, mais brille de tout l'éclat du néon violet. 8777. Rien d'autre. À côté, sous une rangée de réflecteurs, s'alignent des voitures garées parallèlement dans des cases blanches tracées sur l'asphalte noir. Des employés en livrées flambant neuves circulent sous les lumières.

La route contourne l'arrière de l'édifice. Et là, je vois un vaste perron en béton surmonté d'une marquise de verre et d'acier chromé avec un éclairage très discret. Je descends de ma voiture et on me remet un ticket portant son numéro d'immatriculation. Je le porte à un type en uniforme qui trône derrière un petit bureau.

— Philip Marlowe. Visiteur.

— Merci, monsieur Marlowe.

Il note le nom et le numéro, me rend le ticket et décroche le téléphone.

Un nègre en tunique d'apparat de drap blanc, à double rangée de boutons dorés, épaulettes dorées et casquette abondamment galonnée d'or m'ouvre la porte.

Le salon fait très super-revue de music-hall. Des flots de lumière et de clinquant, du décor en abondance, de l'élégance à foison, des flonflons à vous casser la tête, toutes les vedettes à l'affiche et une intrigue aussi passionnante et originale qu'une rognure d'ongle. Dans la douceur aimable de la lumière indirecte, les murs semblent s'élever à l'infini, pour se perdre en de pâles étoiles langoureuses qui scintillent pour de vrai. Il faudrait des échasses pour marcher sur le tapis, sans trop enfoncer. Au fond se dresse un vaste escalier en volée libre, aux amples marches basses et majestueuses, orné d'une rampe en émail blanc et acier nickelé. Un maître d'hôtel à la face poupine se tient, l'air faussement détaché, à l'entrée de la salie à manger, une douzaine de menus dorés sur tranche sous le bras et cinq centimètres de satin sur la couture du pantalon. Il a ce genre de physionomie qui peut passer du demi-sourire poli à la colère froide sans broncher d'une ligne.

L'entrée du bar est à gauche. Il y fait sombre et tranquille et, derrière son comptoir, le barman circule comme un papillon de nuit sur le fond vaguement luisant des cristaux impeccablement alignés. Une grande et belle blonde, moulée dans une robe bleu d'azur, poudrée d'or, sort des lavabos en tapotant ses lèvres d'un doigt léger et en fredonnant. Un air de rumba arrive sous la voûte de l'escalier et la tête blonde scande le rythme de la musique en souriant. Au pied de l'escalier, un petit gros cramoisi aux yeux luisants

l'attend, un manteau blanc sur le bras. Ses doigts boudinés s'enfoncent dans le bras nu et ses yeux égrillards dévorent la jeune femme.

La demoiselle du vestiaire qui s'avance pour prendre possession de mon chapeau n'a pas l'air d'apprécier ma tenue. Elle est vêtue d'un pyjama chinois rose thé et ses yeux font songer à des péchés très secrets. Une vendeuse de cigarettes descend l'escalier. Une aigrette orne ses cheveux et son costume n'abriterait pas un cure-dent de taille courante ; de ses magnifiques jambes nues, l'une est peinte en argent, l'autre en or. Elle arbore cette expression lointaine et dédaigneuse de la belle poule qui ne prend ses rendez-vous que par câble transcontinental.

Je pénètre dans le bar et je sombre immédiatement au fond d'un fauteuil rembourré de duvet. La verrerie tinte délicatement, les lumières luisent doucement, des voix parlent à voix basse d'amour ou de dix pour cent, ou de tout ce qu'on peut bien chuchoter dans un tel lieu.

Un grand type, bel homme, en complet gris coupé par un ange-tailleur se lève soudain de la petite table qu'il occupait contre le mur pour s'approcher du bar et commence à incendier le barman. Pendant une longue minute, il le traîne dans la boue d'une voix claire et tonnante, le traitant de noms que les beaux messieurs en élégants complets gris clair s'abstiennent en général d'utiliser. Tout le monde se tait et l'écoute dans le plus grand silence. Sa voix mord dans la lointaine rumeur de la rumba comme une pelle dans la neige.

Parfaitement impassible, le barman le regarde. C'est un gars aux cheveux ondulés, au teint clair et chaud, avec des yeux écartés et un regard avisé. Il ne fait pas un geste, ne profère pas un son. Le grand type finalement se tait et quitte le bar. Tout le monde, sauf le barman, le regarde sortir. Lentement, le barman gagne l'extrémité du comptoir où je me tiens et s'arrête, le regard perdu, le visage livide et sans expression. Puis il se tourne vers moi :

— Monsieur ?

— Je voudrais parler à un type du nom d'Eddie Prue.

— Et alors ?

— Il travaille ici.

— Il travaille à quoi, ici ?

Sa voix est impassible, mais sèche comme un vent de sable.

— Si j'ai bien compris, c'est le sous-fifre de la maison... Voyez ce que je veux dire...

— Ah ! Eddie Prue.

Il fait la moue et dessine des petits cercles sur le bar avec son chiffon.

— Comment vous appelez-vous ?

— Marlowe.

— Marlowe. Prenez quelque chose en attendant ?

— Un dry martini fera l'affaire.

— Un martini. Sec. Très, très sec.

— Ça va.

— Vous le mangerez avec quoi ? Une cuiller, un couteau ou une

fourchette ?

— Coupez-le en tranches, je veux simplement le grignoter.

— En allant à l'école. Et l'olive, je vous la mets dans un sac en papier ?

— Pochez-moi l'œil avec, si ça peut vous soulager.

— Merci, Monsieur, il fait. Un dry martini.

Il s'écarte de moi derrière son bar puis revient sur ses pas et se penche vers moi par-dessus le comptoir.

— Je m'étais trompé dans la composition de son cocktail. C'est ce que ce Monsieur m'expliquait.

— Je l'ai entendu.

— Il me l'expliquait à la manière dont un gentleman vous explique ces choses-là. Comme les grands manitous se délectent à vous expliquer vos petites erreurs. Et vous l'avez entendu.

— Ouais, je réponds en me demandant combien de temps la séance va durer.

— Il s'est bien fait comprendre, le Monsieur. Alors moi, je viens vous trouver au bout du bar et je vous insulte, ou peu s'en faut.

— J'avais bien compris.

Il lève un doigt et le considère pensivement :

— Et je ne vous avais jamais vu... Un inconnu... Non mais vous vous rendez compte !

— C'est à cause de mes grands yeux bruns... Au regard si doux...

— Merci, frangin, il fait, et là-dessus il s'éloigne. Je le vois parler au téléphone dans la cabine à l'autre bout du bar. Puis je le vois agiter son shaker. Quand il m'apporte mon cocktail, ça lui a passé.

XVIII

Je prends mon verre, je vais m'asseoir à une petite table contre le mur et j'allume une cigarette. Cinq minutes s'écoulent. La musique qui arrive sous la voûte de l'escalier change de tempo à mon insu. Une voix de femme s'y est jointe. Une voix de contralto riche, profonde, fort agréable. Elle chante *Les Yeux Noirs* et l'orchestre qui l'accompagne en sourdine semble s'assoupir. Une rafale d'applaudissements accueille la fin de la chanson.

À la table voisine, un type dit à sa compagne :

— Ils ont repris Linda Conquest dans l'orchestre. Paraît qu'elle avait épousé le magot à Pasadena mais que ça n'a pas collé.

— Jolie voix, répond la femme. Pour les amateurs de chanteuses de charme.

Je vais pour me lever lorsqu'une ombre tombe sur ma table. Un homme est debout devant moi, un long pendard à la figure ravagée. Son œil droit est figé, hagard, et l'iris recouvert d'une taie blanche lui fait un regard fixe d'aveugle. Il est si grand qu'il lui faut se pencher pour poser la main sur le dossier de la chaise qui me fait face. De son haut, il me jauge sans mot dire pendant que je finis mon verre en écoutant la chanteuse qui vient d'entonner une nouvelle chanson. Les clients ont l'air d'aimer la musique rococo, dans cette boîte. Peut-être qu'ils en ont marre de s'être décarcassés toute la journée pour avoir l'air d'être à la page dans leur boulot.

— C'est moi, Prue, fait le type dans un chuchotement rauque.

— Je m'en doutais. Vous avez à me parler. J'ai à vous parler et j'ai à parler à votre chanteuse.

— Allons-y.

Il y a une porte close au fond du bar. Prue l'ouvre et me fait passer, puis nous grimpons un étage vers la gauche d'un escalier recouvert de moquette. Ensuite un long couloir tout droit avec plusieurs portes fermées. Au bout, une étoile brillante, protégée par un grillage. Prue frappe à une porte voisine de la grille, l'ouvre, et s'efface pour me laisser entrer. C'est une espèce de bureau, élégant, pas trop grand. Un canapé de coin capitonné, encastré dans le mur, près des portes-fenêtres et, debout devant elles, un homme en smoking blanc, le dos à la pièce, regarde à l'extérieur. Un grand coffre-fort noir, quelques classeurs, un globe terrestre sur un piédestal, un petit bar encastré lui aussi, et le traditionnel bureau de direction, large, lourd, avec derrière lui, le non moins traditionnel fauteuil de cuir rembourré, à dossier haut et raide.

L'homme à la fenêtre se retourne et je vois qu'il frise la cinquantaine, qu'il a une chevelure souple, gris cendré, très épaisse. Un lourd visage de bel homme sans autre particularité qu'une courte cicatrice à la joue gauche, qui fait un peu l'effet d'une fossette. Je me rappelle la fossette. J'aurai sans doute

oublié le personnage. Je me souviens de l'avoir vu dans des films, il y a des années. Je ne me rappelle plus les films, leur sujet ou le rôle qu'il y jouait, mais je me rappelle cette belle face lourde et sombre et cette cicatrice en creux. Ses cheveux étaient noirs, à l'époque.

Il vient s'asseoir à son bureau, ramasse le coupe-papier et s'amuse à se picoter le bout du pouce avec la pointe. Il me considère d'un œil inexpressif puis demande :

— C'est vous Marlowe ? Je fais un signe affirmatif.

— Asseyez-vous.

J'obtempère. Eddie Prue se pose sur une chaise contre le mur et se balance sur les pieds arrière.

— Je n'aime pas les mouches, fait Morny. Je hausse les épaules.

— Je ne les aime d'aucune façon ni dans aucun cas, il poursuit. Je ne les aime pas quand ils s'attaquent à mes amis. Et encore moins quand ils tombent sur ma femme.

Je ne dis rien.

— Je ne les aime pas quand ils tirent les vers du nez de mon chauffeur et quand ils bousculent mes invités.

Pas de commentaires.

— Bref, je ne les aime pas.

— Je commence à saisir ce que vous voulez dire, je lui fais.

Il rougit et une brève lueur passe dans ses yeux.

— D'un autre côté, j'ai peut-être quelque chose pour vous en ce moment. Ça pourrait vous rapporter de marcher avec moi. Ce serait peut-être une bonne idée. Ça pourrait vous rapporter de garder votre nez propre.

— Combien ?

— Ça vous ferait gagner du temps et ça ménagerait votre petite santé.

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu cet air-là quelque part. Je n'arrive pas à me rappeler le titre.

Lâchant le coupe-papier, il ouvre une porte dans le bas de son bureau et en sort un carafon de cristal taillé. Il s'en verse une rasade, la siffle, remet le bouchon sur la carafe et range le tout.

— Dans ma partie, il reprend, des durs, il y en a à revendre. Et les demi-sels, on les ramasse à la pelle. Occupez-vous de vos affaires, moi des miennes et tout le monde s'en trouvera bien.

Il allume une cigarette. Sa main tremble légèrement.

Je regarde le grand type à l'autre bout de la pièce, assis le dos au mur, comme un oisif à une terrasse de café. Il est complètement figé, ses longs bras ballants, sa gueule grise et couturée pleine de vide.

— Il m'avait semblé entendre parler d'argent, je dis à Morny. Pourquoi était-ce ? Le coup de gueule, ça je sais pourquoi, c'est pour essayer de vous donner l'illusion que vous pouvez me faire peur...

— Continuez sur ce ton et vous allez vous retrouver avec quelques boutonsnières en supplément.

— Voyez-vous ça ! Ce pauvre vieux Marlowe avec des boutonnières en trop !

Le gosier d'Eddie Prue laisse échapper une espèce de grincement qui peut passer pour un petit rire.

Je poursuis :

— Et pour ce qui est de s'occuper chacun de ses affaires, il se pourrait que mes affaires et les vôtres se trouvent un peu mélangées... Et sans que j'y sois pour rien.

— Ça vaudrait mieux pour vous, réplique Morny. Mélangées comment ? — Il me lance un bref regard et rabat vivement les paupières.

— Eh bien ! par exemple du fait que votre sbire me téléphone pour essayer de me foutre la trouille, et qu'il me rappelle ensuite dans la soirée pour me parler de cinq cents dollars et me suggérer de venir jusqu'ici vous voir. Et que le même sbire — ou un autre qui lui ressemblerait bougrement, ce qui me paraît assez invraisemblable — file un type qui fait le même métier que moi, lequel type, entre parenthèses, s'est fait descendre cet après-midi, dans Court Street à Bunker Hill...

Morny éloigne sa cigarette de ses lèvres et, fronçant les paupières, en considère le bout. Chaque geste, chaque mouvement, est étudié avec art.

— Qui s'est fait descendre ?

— Un nommé Phillips — un petit jeune, blond. Il ne vous aurait pas plu. C'était une mouche.

Je lui fais le portrait de Phillips.

— Connais pas, dit Moray.

— Et aussi, par exemple, du fait qu'une grande blonde qui n'habite pas là, a été vue au moment où elle sortait de la maison meublée, juste après l'heure du crime.

— Quelle grande blonde ?

Sa voix est légèrement altérée. On y décèle une pointe d'anxiété.

— Je n'en sais rien. On l'a vue et celui qui l'a vue pourrait la reconnaître, s'il la revoyait. Il se peut, évidemment, qu'elle n'ait rien à voir avec Phillips.

— Ce type, Phillips, c'était un privé ?

— Je vous l'ai déjà dit deux fois.

— Pourquoi a-t-il été tué ? Et comment ?

— Il a été assommé puis abattu chez lui. Nous ne savons pas pourquoi. Si nous le savions, nous saurions probablement qui l'a tué.

— Qui ça, *nous* ?

— La police et moi. Je l'ai trouvé mort. Alors j'ai dû rester sur les lieux.

Prue laisse doucement retomber les pieds de sa chaise sur le tapis. Son œil valide a un regard éteint qui ne me dit rien qui vaille.

— Qu'est-ce que vous avez dit aux flics ? me demande Morny.

— Très peu de choses. D'après vos réflexions de tout à l'heure, je présume que vous savez que je cherche Linda Conquest. Mme Leslie Murdock. Je l'ai retrouvée. Elle chante ici. Je ne sais pourquoi on veut le cacher. Il me semble

que votre femme ou M. Vannier auraient pu me le dire. Mais ils ont jugé bon de n'en rien faire...

— Avec ce que ma femme est susceptible de raconter à une mouche, il n'y aurait pas de quoi boucher un trou d'aiguille, me répond Morny.

— Elle doit avoir ses raisons. Mais de toute manière, ça n'a plus d'importance, maintenant. En fait, il n'est pas tellement important pour moi de voir Mlle Conquest. Mais tout de même, j'aimerais bien lui dire un mot... si vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Et si j'en voyais ?

— Je m'arrangerais pour lui parler quand même.

Je pêche une cigarette dans ma poche et je la fais tourner dans mes doigts tout en admirant ses sourcils épais, toujours noirs et magnifiquement arqués.

Prue ricane. Morny le regarde d'un air renfrogné puis ramène les yeux sur moi, sans changer d'expression.

— Je vous ai demandé ce que vous aviez raconté aux flics.

— Le moins possible. Phillips m'avait demandé de venir le voir. Il était soi-disant embringué jusqu'au cou dans une affaire qui ne lui revenait pas et il avait besoin d'un coup d'épaule. Quand je suis arrivé chez lui, il était mort. C'est ce que j'ai raconté à la police. Elle estime que l'histoire n'est pas complète. Elle ne l'est sans doute pas. J'ai jusqu'à demain midi pour la compléter et c'est ce que j'essaie de faire.

— Vous perdez votre temps en venant ici, dit Morny.

— J'avais l'impression d'avoir été invité.

— Vous pouvez foutre le camp quand vous voudrez. Ou bien vous pouvez faire un petit boulot pour moi... pour cinq cents dollars. Mais de toute façon, ne vous avisez pas de mêler le nom d'Eddie ni le mien à vos conversations avec la police.

— Quel genre de boulot est-ce ?

— Vous êtes allé chez moi ce matin. Vous devriez vous en douter.

— Je ne m'occupe pas de divorces.

Il blêmit.

— J'aime ma femme, il dit. Il n'y a que huit mois que nous sommes mariés et je n'ai aucune intention de divorcer. Ma femme est très bien et d'ordinaire, elle a la tête sur les épaules. Mais pour l'instant j'ai dans l'idée qu'elle a misé sur le mauvais numéro.

— Mauvais dans quel sens ?

— C'est ce que je cherche à savoir.

— Parlons clairement. Est-ce que vous m'engagez pour me confier une affaire ou pour me détourner de celle que j'ai déjà en mains ?

Contre son mur, Prue se remet à ricaner. Morny se verse une autre lampée de fine et la siffle d'un coup. Ses joues ont repris un peu de couleur. Il ne répond rien.

— Encore une chose à mettre au point, je lui dis. Ça vous est égal, en général, que votre femme s'amuse mais vous ne voulez pas qu'elle fricote

avec un certain Vannier. C'est bien ça ?

— Mettons que je me fie à son cœur, il réplique posément, mais pas à son jugement.

— Et vous voulez que je découvre quelque chose sur Vannier ?

— Je veux que vous trouviez ce qu'il mijote.

— Ah ! Il mijote donc quelque chose ?

— Je le crois. Et je ne sais pas ce que c'est.

— Vous le croyez... ou bien vous vous efforcez de le croire ?

Il me regarde bien en face l'espace d'un instant puis, ouvrant le tiroir médian de son bureau, il en extirpe une feuille de papier pliée qu'il me lance. Je la ramasse et la déplie. C'est un double d'une facture sur papier gris : *Compagnie Sud-Californienne de Fournitures dentaires*. En dessous, une adresse. La facture accuse *15 kilos de Chrysolite Kerr, 15 dollars 75 cents et 12 kilos d'Albastone White, 7 dollars 75 cents, plus la taxe. Elle est libellée au nom de H.R. Teager (Passera) et porte la mention Payé au tampon-encre. Elle est signée au coin du nom de L.G. Vannier*. Je la repose sur le bureau.

— C'est tombé de sa poche un soir qu'il était ici. Il y a une dizaine de jours, explique Morny. Eddie a posé son grand pied dessus et Vannier n'a pas remarqué qu'il l'avait perdue. Je regarde Prue, puis Morny, puis mon pouce.

— Et ce papier est censé signifier quelque chose pour moi ?

— Estimant que vous étiez un détective intelligent, je me suis dit que vous pourriez trouver.

Je reprends le papier et l'empoches après l'avoir replié.

— Je pars du principe que vous ne me le donneriez pas s'il ne voulait rien dire.

Moray se dirige vers le coffre-fort noir et acier et l'ouvre. Il revient avec cinq billets de cent tout neufs, qu'il tient en éventail dans ses doigts comme une main de poker. Il les rassemble, les feuillette délicatement puis les laisse tomber sur le bureau, sous mon nez.

— Voilà votre demi-sac, il fait. Débarrassez l'existence de ma femme de la présence de Vannier et vous en aurez le double. Faites-le comme vous l'entendrez, ça m'est égal, je ne veux pas savoir comment. Mais faites-le.

Je tapote les beaux billets neufs d'un doigt avide. Puis je les repousse.

— Vous me paierez à la livraison, si je livre. Pour ce soir, mon salaire sera une petite entrevue avec Mlle Conquest.

Morny ne touche pas l'argent. Il repêche le flacon et se verse un nouveau verre. Cette fois, il en remplit un second et le fait glisser vers moi.

— Et à propos du meurtre de Phillips, je reprends, Eddie lui filait le train plus ou moins. Vous voulez me dire pourquoi ?

— Non.

— L'embêtement, dans une histoire comme celle-là, c'est que le renseignement peut être fourni par une tierce personne. Quand les journaux s'emparent d'un crime, on ne sait jamais ce qui peut se produire. S'il arrive quoi que ce soit, vous allez dire que c'est ma faute.

Il me regarde longuement.

— Je ne pense pas. J'ai été un peu brusque au début, mais vous m'avez l'air d'un type régulier. Je tente le coup.

— Merci. Ça ne vous dérangerait pas de me dire pourquoi vous avez chargé Eddie de me flanquer la trouille au téléphone ?

Il baisse les yeux et tapote sur le bureau.

— Linda est une vieille amie à moi. Le petit Murdock est venu la voir ici cet après-midi. Il lui a raconté que vous travailliez pour le compte de la vieille Murdock. Elle me l'a répété. Je ne savais pas pour quelle affaire. Vous dites que vous ne vous occupez pas de divorces alors ça ne doit pas être pour une histoire de ce genre-là que la vieille vous a engagé.

Il relève les paupières sur ces derniers mots et me regarde fixement.

Je lui retourne son regard et j'attends.

— Mettons que je suis simplement un type qui aime ses amis, – il poursuit – et qui ne veut pas les voir embêtés par les poulets.

— Murdock vous doit un peu de galette, n'est-ce pas ?

Il fronce les sourcils.

— Je ne discute pas de ces choses-là. (H vide le fond de son verre et, avec un petit geste de la tête, il se lève.) Je vous envoie Linda. Ramassez votre argent.

Il se dirige vers la porte et sort. Prue déploie son corps interminable et après m'avoir adressé un vague sourire, il sort sur les talons de Morny.

J'allume une nouvelle cigarette et j'étudie la facture de fournitures dentaires. Quelque chose s'éveille confusément au fond de mon crâne. Je vais à la fenêtre regarder le paysage, de l'autre côté de la vallée. Une voiture grimpe la route en lacets en direction d'une grande maison surmontée d'une tour en briques de verre qui luisent dans la nuit. Les phares de la voiture balayent la tour puis éclairent la porte d'un garage. Lorsqu'ils s'éteignent, la vallée paraît encore plus noire. La nuit est tranquille et fraîche, maintenant. L'orchestre de danse doit être quelque part, sous mes pieds. Il n'est plus qu'un bourdonnement assourdi, la mélodie n'est plus reconnaissable.

Linda Conquest entre dans mon dos par la porte ouverte et s'immobilise pour me dévisager d'un air glacial.

XIX

Elle ressemble et ne ressemble pas à sa photo. Je reconnais la grande bouche ferme, le nez court, les grands yeux froids, les cheveux noirs séparés par une raie de milieu très large. Un manteau blanc au col relevé cache sa robe. Elle a les mains enfoncées dans ses poches et une cigarette entre les lèvres. Elle paraît plus âgée, ses yeux sont plus durs et les lèvres semblent avoir oublié de sourire. Évidemment, elles souriaient lorsqu'elle chantait, d'un sourire de scène, complètement artificiel, mais au repos, elles sont minces, serrées, rageuses.

Elle s'approche du bureau, voit le carafon de cristal, le débouche et remplit un verre qu'elle boit d'un trait, avec un léger mouvement du poignet.

— C'est vous Marlowe ? elle demande.

De la hanche, elle s'appuie contre le bureau, les chevilles croisées.

Je réponds que c'est moi Marlowe.

— À vue de nez, je peux déjà vous dire que vous ne me reviendrez pas. Alors, allez-y de votre couplet et filez.

— Ce qui me plaît dans ce palace, c'est que tout est conforme au prototype... Le flic à la grille, le fumé à la porte, la petite du vestiaire, celle des cigarettes ; le gros levantin huileux et lubrique avec la belle blonde désabusée, le metteur en scène souillard, grossier et élégant qui injurie le barman, le truand silencieux avec sa pétoire, le proprio de la boîte de nuit avec ses cheveux gris et soyeux et son allure de héros de films catégorie B, et finalement vous... la chanteuse réaliste au rictus méprisant, à la voix rauque et au langage de harengère.

— Ah ! vraiment ? dit-elle en insérant sa cigarette entre ses lèvres et en aspirant lentement la fumée. — Et qu'est-ce que vous dites de Nez-de-Fouine avec ses plaisanteries éculées et son sourire aguicheur ?

— Et de quel droit est-ce que je vous adresse la parole ?

— J'aimerais le savoir.

— Elle le réclame. Et en vitesse. Faut que ce soit tout de suite, autrement il y aura du grabuge.

— Je croyais... elle commence puis elle s'arrête pile. (Je la vois s'efforcer de réprimer la subite expression d'intérêt qui s'est manifestée, tout en jouant avec sa cigarette, la tête légèrement penchée.) Qu'est-ce qu'elle réclame, monsieur Marlowe ?

— Le Doublon Brasher.

Elle lève les yeux et la voilà qui hoche la tête... — elle se souvient... elle me montre qu'elle se souvient :

— Ah ! le Doublon Brasher...

— Je parie que vous l'aviez complètement oublié.

— Ma foi, non... Je l'ai vu bien des fois. Elle le réclame, vous disiez. Elle s' imagine donc que je l'ai pris ?

— Exactement.

— La sale vieille menteuse, dit Linda Conquest.

— Le fait qu'elle le croit n'en fait pas forcément une menteuse, ça lui fait commettre une erreur. Mais est-ce qu'elle se trompe ?

— Pourquoi est-ce que j'aurais pris son pauvre vieux jeton ?

— Mais euh... c'est qu'il vaut des tas d'argent. Elle pense que vous en avez probablement besoin. Je suppose qu'elle n'était pas très généreuse.

Elle a un petit ricanement amer :

— Non. On ne peut pas dire que Mme Elisabeth Bright Murdock soit généreuse.

— Peut-être l'avez-vous pris par vengeance ?

— Peut-être avez-vous envie d'une bonne claque !

Elle noie sa cigarette dans l'aquarium en cuivre de Morny et après avoir machinalement écrasé le mégot avec le coupe-papier, elle le jette dans la corbeille.

— Pour aborder un sujet plus sérieux, j'enchaîne, est-ce que vous lui accorderiez un divorce ?

— Volontiers. Pour vingt-cinq sacs, elle déclare sans me regarder.

— Vous n'êtes pas amoureuse du gars, hein ?

— Vous me fendez le cœur, Marlowe.

— Lui est amoureux de vous. Après tout, vous l'avez épousé.

Elle me considère d'un œil las.

— C'est une gaffe que j'ai payée cher, je vous le promets ! (Elle allume une nouvelle cigarette.) Mais il faut bien vivre. Et ce n'est pas toujours aussi simple que ça le paraît. Alors il arrive qu'on se goure, qu'on épouse le type qu'il ne faut pas et la famille qu'il ne faut pas en cherchant quelque chose qui n'est pas là. La sécurité ou ce que vous voudrez.

— Et pour ça il n'y a pas besoin d'amour !...

— Je ne veux pas pousser le cynisme trop loin, Marlowe. Mais vous n'avez pas idée du nombre de femmes qui se marient pour trouver un foyer, surtout celles qui ont les biceps fatigués à envoyer rebondir tous les doute-drien qui fréquentent ce genre de bastringue.

— Vous aviez un foyer et vous l'avez lâché.

— Ça finissait par me revenir trop cher. Cette espèce de vieux sac à vin me faisait des conditions trop féroces. Elle vous plaît comme cliente ?

— J'en ai vu de pires.

Elle ôte un brin de tabac au coin de sa lèvre.

— Vous avez vu ce qu'elle fait endurer à cette gamine ?

— À Merle ? J'ai vu qu'elle la rudoyait.

— Ce n'est pas tout. Elle la fait tourner en bourrique. Cette gosse a dû subir un choc émotif qui l'a détraquée et cette vieille sorcière en profite pour la dominer complètement. Devant les gens, elle l'engueule mais quand elles

sont seules elle va jusqu'à lui caresser les cheveux, la cajoler et lui chuchoter des choses à l'oreille. Et la pauvre gosse en est toute retournée.

— Comment cela ?

— La même est amoureuse de Leslie mais elle ne le sait même pas. Sentimentalement, elle a dix ans, au plus. Un de ces jours, il va s'en passer de drôles dans cette famille. Je ne serai pas là, heureusement.

— Vous êtes intelligente, Linda. Et forte ; et vous avez du bon sens. J'imagine que lorsque vous l'avez épousé, vous pensiez vous en mettre plein les poches.

Elle esquisse un sourire.

— J'espérais que ça me ferait au moins des vacances. Mais je t'en fous ! Ça n'a même pas été ça. Elle est ficelle, la vieille, Marlowe. Et sans cœur. Quoi qu'elle ait pu vous demander de faire, ce n'est pas réellement ce qu'elle veut. Elle mijote quelque chose. Ouvrez l'œil.

— Est-ce qu'elle irait jusqu'à tuer un couple de bonshommes ?

Elle rit sans répondre.

— Je ne blague pas. Il y a deux types qui se sont fait descendre et l'un d'eux, en tout cas, était mêlé à une histoire de pièces rares.

— Je ne comprends pas. (Elle me regarde droit dans les yeux.) Assassins, vous voulez dire ?

J'opine du chef.

— Vous l'avez dit à Morny ?

— J'ai parlé de l'un d'eux.

— Et aux flics, vous l'avez dit ?

— Pour l'un d'eux, oui. Le même.

Ses yeux se promènent sur mon visage. Nous nous dévisageons. Elle a l'air un peu pâle – peut-être simplement fatiguée – mais je la trouve un peu plus pâle que tout à l'heure.

— Vous venez d'inventer cette histoire, elle fait, les dents serrées.

Je souris et fais un signe affirmatif. Alors elle se détend quelque peu.

— Parlons du Doublon Brasher. Vous ne l'avez pas pris. Bon. Et à propos du divorce ? Quoi ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Je suis de votre avis. Eh bien ! merci pour l'entrevue. Vous connaissez un nommé Vannier ?

— Oui. (Son visage s'est complètement figé.) Pas très bien. C'est un ami de Louise.

— Un très bon ami ?

— Il est fichu de faire un beau petit cadavre lui aussi un de ces jours.

— Cette éventualité, dis-je, a effectivement été envisagée, figurez-vous. Il se passe un drôle de truc à propos de ce type. Chaque fois qu'on prononce son nom ; ça fait l'effet d'un iceberg.

Elle me regarde fixement sans mot dire. Je pourrais jurer qu'une idée lui trotte dans le crâne, mais elle la garde pour elle. Calmement, elle fait :

— Ça ne fait pas un pli que Morny va le descendre s'il continue à tourner autour de Louise.

Louise ? Allons donc ! On lui dit de s'asseoir, elle se couche. Tout le monde peut voir ça.

— Peut-être Alex est-il le seul à ne pas le voir.

— De toute manière, Vannier n'a rien à faire avec mon boulot. Il n'est lié en aucune façon aux Murdock.

Elle a un petit sourire en coin.

— Non ? Eh bien ! je vais vous dire une chose. Je n'ai pourtant aucune raison de le faire, sinon que je suis la brave petite fille au grand cœur. Vannier connaît Elisabeth Bright Murdock, et il la connaît bien. Il n'est jamais venu chez elle sauf une fois, au temps où j'y étais, mais il téléphonait très souvent. J'ai reçu plusieurs de ses appels. Il demandait toujours Merle.

— Tiens... c'est curieux. Merle, hein ?

Elle se penche pour écraser sa cigarette et la lancer dans la corbeille.

— Je suis terriblement fatiguée, elle fait soudain. Je vous en prie, allez-vous en.

Je reste encore un petit instant à la regarder pensivement puis je lui dis :

— Bonne nuit et merci. Et bonne chance.

Et je sors, la laissant plantée là, les mains dans les poches de son manteau blanc, la tête penchée, les yeux rivés au sol.

Il est deux heures du matin lorsque je regagne mon appartement d'Hollywood après avoir garé ma voiture. Le vent du désert est tombé mais l'air est encore sec et léger. Chez moi, ça sent le renfermé et les mégots de cigare de Breeze n'ont rien arrangé. J'ouvre les fenêtres pour établir un sérieux courant d'air pendant que je me déshabille et vide mes poches. Dans l'une d'elles, parmi tout le fourbi habituel, je retrouve la facture de la Compagnie d'accessoires de dentisterie. C'est bel et bien une facture, au nom d'un certain H. R. Teager, de 15 kilos de crystobolyte et 12 kilos d'abalstone.

Je cherche le nom dans l'annuaire. Et soudain le souvenir confus se concrétise. L'adresse est : 422 Neuvième Rue Ouest. C'est aussi l'adresse de l'Immeuble Belfont. Les Laboratoires Dentaires H. R. Teager sont un des noms que j'avais lus sur les portes du sixième étage de l'immeuble lorsque je m'étais défilé à l'anglaise du bureau d'Elisha Morningstar.

Mais les Pinkerton eux-mêmes ont besoin de repos et Marlowe est loin, très loin d'avoir la résistance d'un Pinkerton. Je me fourre au lit.

Il faisait aussi chaud que la veille à Pasadena ; la grande maison revêche en brique rouge de l'Avenue de Dresde garde toujours son frais aspect et le négrillon qui poireaute auprès de son poteau d'attache a toujours l'air aussi mélancolique. Le papillon de la veille est venu atterrir sur le même massif d'hortensias – du moins, ça m'a l'air d'être le même – la même lourde senteur estivale flotte dans l'air matinal, et la même rombière acariâtre à la voix de troupier surgit à mon coup de sonnette.

Le long des mêmes corridors, elle me mène vers le même solarium sans soleil. Là, Mme Elisabeth Bright Murdock est allongée sur la même chaise longue en rotin et, à mon entrée, elle se verse une rasade de porto d'une bouteille qui ressemble comme une sœur à celle de la veille mais qui est vraisemblablement sa petite-fille.

La soubrette referme la porte. Je m'assois, pose mon chapeau à terre – exactement comme la veille et Mme Murdock me considère du même regard implacable en disant :

— Eh bien ?

— Ça se présente mal, je confesse. Les flics sont à mes trousses.

Elle a l'air à peu près aussi bouleversée qu'une tranche de rumsteck.

— Vraiment ? Je vous aurais cru plus débrouillard.

Je laisse passer.

— En sortant d'ici, hier matin, un type en voiture m'a filé. Je ne sais pas ce qu'il faisait là, ni comment il s'y trouvait. Je suppose qu'il avait dû me suivre, mais j'ai mes doutes là-dessus. Je l'ai semé, mais il a réapparu dans le couloir de mon bureau. Il a repris sa filature, alors je l'ai prié de me dire pourquoi ; il m'a répondu qu'il savait qui j'étais, qu'il avait besoin d'aide et m'a prié de venir chez lui, à Bunker Hill, pour lui parler. J'y suis allé, après avoir vu M. Morningstar, et j'ai trouvé le type mort, d'un coup de revolver, sur le plancher de sa salle de bains.

Mme Murdock sirotait son porto. Il se peut que sa main ait tremblé légèrement, mais il faisait trop sombre dans la pièce pour que j'en sois sûr. Elle graillonne :

— Poursuivez.

— Il s'appelait George Anson Phillips. Un petit gars jeune, blond, un peu ballot. Il prétendait être détective privé.

— Connais pas, elle déclare froidement. Je ne l'ai jamais vu et j'ignore tout de lui. Avez-vous cru par hasard que je l'avais engagé pour vous surveiller.

— Je ne savais que penser. Il a suggéré de mettre nos tuyaux en commun et il m'a donné l'impression de travailler pour quelqu'un de la famille. Mais il

ne l'a pas dit explicitement.

— Ce n'est pas le cas. Vous pouvez en être absolument convaincu.

La voix de baryton est ferme comme roc.

— J'ai bien peur, madame Murdock, que vous en sachiez moins long que vous ne l'imaginez sur votre famille.

— Je sais que vous avez questionné mon fils, à l'encontre de mes ordres, elle me rétorque du même ton glacial.

— Ce n'est pas moi qui l'ai questionné. C'est lui qui m'a interrogé. Ou du moins, il a essayé.

— Nous parlerons de cela plus tard – elle coupe d'une voix sèche. – Voyons d'abord cette histoire de l'homme que vous avez trouvé mort. C'est à cause de cela que vous avez affaire à la police ?

— Évidemment. Elle veut savoir pourquoi il m'avait suivi, ce que je fais, pourquoi il m'avait parlé, pourquoi il m'avait demandé de venir le voir chez lui et pourquoi j'y suis allé. Et tout ça n'est que la moitié de l'affaire.

Elle vide son verre et se verse une autre tournée.

Je m'informe :

— Comment va votre asthme ?

— Mal. Poursuivez votre histoire.

— J'ai vu Morningstar. Il a prétendu ne pas avoir le Doublon Brasher, mais il a admis qu'on le lui avait proposé et qu'il pouvait l'obtenir. Je vous l'ai déjà dit. C'est alors que vous m'avez annoncé que vous l'aviez récupéré, de sorte que ça s'arrête là. (J'attends, pensant qu'elle va me raconter un roman quelconque sur le retour du Doublon mais elle reste muette en me regardant d'un œil glacé par-dessus son verre de porto.) Alors, je reprends, comme j'avais vaguement convenu avec Morningstar de lui payer mille dollars pour le Doublon...

— Vous n'aviez pas qualité pour prendre une telle décision, elle aboie.

J'abonde dans son sens.

— Admettons que je lui bourrais un peu le crâne. En tout cas, je sais que moi je me montais le bourrichon. Bref, après ce que vous m'avez dit au téléphone, j'ai essayé de le joindre pour lui annoncer que l'affaire était dans l'eau. Dans l'annuaire du téléphone, je n'ai trouvé que le numéro de son bureau. J'y suis allé. Assez tard. Le garçon d'ascenseur m'a annoncé qu'il était encore là. Il y était, couché sur le dos, par terre, et mort. D'un coup sur le crâne et de frayeur, vraisemblablement. Les vieillards meurent facilement. Le coup n'était sans doute destiné qu'à l'estourbir. J'ai appelé l'Hôpital de Secours, en me gardant bien de donner mon nom.

— C'était plus sage.

— Vous croyez ? Courtois, déferent si vous voulez, mais peu sage, au contraire. Je veux être gentil, madame Murdock. À votre façon, sans façon, si j'ose dire, vous le comprenez, du moins je l'espère. Mais en l'espace de quelques heures deux meurtres ont été commis et c'est moi qui ai découvert les deux cadavres. Et, d'une manière ou d'une autre, ces victimes étaient liées

à... votre Doublon Brasher...

— Je ne saisis pas. L'autre, le jeune homme aussi ?

— Oui. Je ne vous l'ai pas expliqué au téléphone ? Je pensais l'avoir fait.

Je fronce les sourcils en tâchant de me rappeler. J'étais certain de le lui avoir dit.

Elle me répond d'une voix tranquille :

— C'est possible. Je ne faisais pas grand cas de ce que vous racontiez. Vous comprenez, le Doublon m'avait déjà été rendu. Et vous donniez l'impression d'être un peu soûl.

— Je n'étais pas soûl. J'étais peut-être sous le coup de l'émotion, mais je n'étais pas soûl. Vous prenez tout ça bien calmement.

— Que voulez-vous que je fasse ?

J'aspire longuement.

— Je suis déjà lié à un meurtre du fait d'avoir trouvé le corps et d'avoir appelé la police. Et d'un moment à l'autre, je puis être lié au second, du fait d'avoir découvert le corps et de n'avoir *pas* appelé la police. Ce qui est beaucoup plus grave pour moi. Et à l'heure qu'il est, j'ai jusqu'à midi au plus tard pour divulguer le nom de mon client.

— Ceci, me dit-elle d'un ton beaucoup trop calme à mon goût, serait un abus de confiance. Vous ne le ferez pas, bien entendu.

— Je voudrais bien que vous lâchiez un peu votre sacré porto et que vous essayiez de comprendre ma situation, je lui balance d'un ton sec.

Elle prend un petit air étonné et repousse son verre d'une dizaine de centimètres, au plus.

— Ce petit gars, Phillips... il avait une carte de détective privé. Comment l'ai-je trouvé mort chez lui ? Il m'avait filé, alors je lui ai parlé et il m'a demandé de venir le voir. Quand je suis arrivé, il était mort. La police est au courant de tout ça. Elle me croit, peut-être. Mais elle ne croit pas que mes relations avec Phillips ne soient qu'une aussi simple coïncidence. Elle pense qu'il y a un rapport plus serré entre Phillips et moi et elle entend savoir ce que je fais et pour qui je travaille. Est-ce clair ?

— Vous trouverez un moyen de vous en sortir, elle me répond. Bien entendu, je suppose que cela me coûtera un peu plus.

J'ai l'impression qu'on me pince les narines. J'ai la bouche sèche. J'ai besoin d'air. J'aspire un grand coup et je fais un nouveau plongeon dans la tonne de lard vautrée en face de moi sur sa chaise longue, aussi imperturbable qu'un directeur de banque qui refuse un emprunt.

— Je travaille pour vous... en ce moment, cette semaine, aujourd'hui. La semaine prochaine je travaillerai pour quelqu'un d'autre, du moins je l'espère. Et ainsi de suite. Mais pour cela, il faut que je sois relativement bien avec la police. Il n'est pas nécessaire qu'elle m'adore, mais elle doit être plus ou moins sûre du fait que je ne la carotte pas. Supposons que Phillips ait su quoi que ce soit au sujet du Doublon Brasher. Supposons même qu'il ait connu l'affaire, mais que sa mort n'ait rien à voir avec le Doublon. Il n'en reste pas

moins que je dois dire aux flics ce que je sais de lui. Et ils questionneront tous ceux auxquels ils estiment devoir poser des questions. Vous comprenez cela, non ?

— La loi vous permet de protéger votre client ? elle rétorque sèchement. Sinon, à quoi bon engager un détective ?

Je me lève, je fais le tour de ma chaise puis me rassois. Me penchant en avant, j'agrippe mes rotules à deux mains, les étreignant jusqu'à ce que mes phalanges blêmissent.

— Madame Murdock, la loi, quelle qu'elle soit, c'est comme l'offre et la demande... Comme la plupart des autres choses. Même si j'avais le droit de la boucler..., de refuser de parler... et que je m'en tire, ce serait la fin de mon boulot. Je serais marqué. Ils finiraient par m'avoir, d'une manière ou d'une autre. J'apprécie votre clientèle, madame Murdock, mais pas au point de me couper le cou pour vous et de venir agoniser dans votre giron.

Elle reprend son verre et le siffle.

— On dirait que vous avez tout embrouillé à plaisir. Vous n'avez retrouvé ni ma belle-fille ni le Doublon Brasher. Mais en revanche, vous avez découvert deux cadavres dont je n'ai que faire et vous avez présenté les choses de telle façon qu'il me faut maintenant mettre la police au courant de mes affaires personnelles à seule fin de vous tirer du pétrin où votre incompétence vous a entraîné. C'est ainsi que je vois les choses. Corrigez-moi si je me trompe.

Là-dessus, elle s'envoie une nouvelle rasade qu'elle avale trop vite et qui provoque une quinte de toux extrêmement violente. Sa main tremblante repose le verre sur la table en renversant son contenu. Elle se casse en deux, le visage violet. Je bondis et j'assène entre ses épaules charnues une claque à déraciner la Tour Eiffel. Elle laisse échapper un long sanglot étranglé et sa quinte s'achève sur une espèce de râle hoquetant. Je presse un des boutons du téléphone intérieur et je commande à la voix sèche et métallique à l'autre bout du fil : « Apportez un verre d'eau à Mme Murdock... en vitesse », puis je lâche le bouton.

Je reprends mon siège tout en la regardant récupérer. Après qu'elle ait repris son souffle, je lui dis :

— Vous n'êtes pas une terreur. Vous vous figurez l'être, c'est tout. Vous avez vécu trop longtemps parmi des gens qui ont peur de vous. Attendez un peu d'avoir affaire à la flicaille. Eux, ils sont du métier. Vous, vous n'êtes qu'un amateur gâté.

La porte s'ouvre et la femme de chambre vient déposer un pichet d'eau glacée sur la table et sort immédiatement.

Je remplis un verre que je place dans sa main.

— Buvez à petits coups, n'avalez pas d'un trait. Le goût ne vous plaira pas, mais ça ne vous fera pas de mal.

Elle en sirote un peu, puis elle avale la moitié du verre, le repose sur la table et s'essuie les lèvres. Ensuite, elle me dit d'une voix rêche :

— Quand je pense que parmi tous les argousins sur le marché il a fallu que j'aïlle en choisir un qui se permette de me rudoyer dans ma propre maison.

— Ça non plus, ça ne vous mènera à rien, je lui fais remarquer. Nous n'avons pas grand temps. Quelle histoire allez-vous raconter à la police ?

— La police ne compte pas pour moi. Absolument pas. Et si vous lui révélez mon nom, je considérerai la chose comme un abus de confiance qualifié et parfaitement ignoble.

Ce qui me ramène à notre point de départ.

— Le fait qu'il y a eu meurtre change tout, madame Murdock. Vous ne pouvez pas vous obstiner à la boucler dans une affaire d'assassinat. Il va falloir dire aux policiers pour quelles raisons vous m'avez engagé. Ils ne le raconteront pas aux journaux, vous savez. Du moins, ils ne le raconteront pas s'ils vous croient. Mais ils ne croiront jamais que vous m'avez embauché pour enquêter sur le compte d'Elisha Morningstar uniquement parce qu'il vous a téléphoné qu'il voulait acheter le Doublon Brasher. Il se peut qu'ils ne découvrent pas que vous ne pouviez pas vendre le Doublon même si vous l'aviez voulu parce qu'ils n'envisageront peut-être pas ce côté du problème. Mais en tout cas, ils ne croiront pas que vous avez engagé un détective privé dans le simple but d'enquêter sur un acquéreur éventuel. À quoi cela rime-t-il, d'ailleurs ?

— Ça ne regarde que moi.

— Non. Vous ne pouvez pas endormir les flics aussi aisément. Il faut que vous les persuadiez que vous êtes sincère, franche et que vous n'avez rien à dissimuler. Tant qu'ils estimeront que vous cachez quelque chose, ils ne vous lâcheront pas. Servez-leur une histoire plausible et raisonnable et ils partiront tout contents. Et l'histoire la plus plausible, la plus raisonnable, c'est toujours l'histoire vraie. Vous voyez une raison de ne pas la raconter ?

— Toutes les raisons possibles. Mais si je comprends bien, ça ne change rien. Est-ce que nous devons dire que je soupçonnais ma belle-fille d'avoir volé le Doublon et que j'avais tort ?

— Ça vaudrait mieux.

— Et aussi qu'il m'est revenu et comment ?

— Ça vaudrait mieux.

— Tout cela va m'humilier profondément.

Je hausse les épaules.

— Vous êtes une brute inhumaine, elle me fait. Sans cœur et sans entrailles. Je regrette profondément de vous avoir connu.

— Réciproque.

Elle allonge la main vers le dictaphone et aboie dans le micro :

— Merle ! Dites à mon fils de venir ici immédiatement. Et vous feriez aussi bien de l'accompagner.

Elle lâche le bouton, presse ses doigts boudinés les uns contre les autres et laisse retomber lourdement ses mains sur ses cuisses. Elle lève un regard morne vers le plafond.

— C'est mon fils qui avait pris la pièce, monsieur Marlowe. Mon fils. Mon propre fils.

Je ne fais pas de commentaires. Nous restons là assis à nous dévisager d'un œil féroce. Au bout de deux ou trois minutes, ils s'amènent tous les deux et elle leur aboie l'ordre de s'asseoir.

Leslie Murdock porte un costume de sport verdâtre et ses cheveux semblent humides, comme s'il sortait de la douche. Il s'assied, tassé en avant, les yeux rivés sur ses chaussures de daim blanc, ses doigts jouant avec la chevalière à sa main gauche. Il n'a pas son long fume-cigarette noir et paraît un peu dépaycé sans lui. Sa moustache elle-même a l'air encore un peu plus mélancolique qu'au jour de sa visite à mon bureau.

Merle est exactement ce qu'elle était la veille et ce qu'elle sera probablement demain et les autres jours. Ses cheveux cuivrés sont tirés de la même façon et derrière ses lunettes d'écaille toujours aussi larges et aussi vides, ses yeux semblent toujours aussi vagues. Elle porte la même robe de toile à manches courtes, sans aucun bijou, même pas de boucles d'oreilles.

J'éprouve l'étrange impression de revivre un moment déjà vécu.

Mme Murdock sirote un petit coup de porto puis elle déclare tranquillement :

— Allons, mon fils, raconte l'histoire du Doublon à M. Marlowe. Je crains qu'il n'y ait pas moyen de l'éviter.

Murdock me lance un bref coup d'œil puis laisse retomber ses paupières. Sa bouche se pince. Sa voix est sans timbre, blanche, lasse, comme celle d'un homme qui se confesse enfin après un long et épuisant débat de conscience.

— Comme je vous l'ai dit hier à votre bureau, je dois un tas d'argent à Morny. Douze mille dollars. Je l'ai nié ensuite, mais c'est la vérité. Je ne voulais pas que maman le sache. Il me harcelait sans arrêt. Je savais bien que je devrais un jour ou l'autre le dire à maman, mais, par lâcheté, je reculais toujours. Alors, un après-midi qu'elle se reposait et que Merle était sortie, je me suis emparé de ses clés et j'ai pris le Doublon. Je l'ai donné à Morny qui l'a accepté comme garantie, car je lui ai expliqué qu'il n'en tirerait jamais douze mille dollars s'il ne pouvait pas fournir l'historique de la pièce et prouver qu'il en était le possesseur légitime.

Il se tait et me regarde à la dérobée pour voir comment je prends la chose. Mme Murdock garde les yeux rivés sur moi. La petite regarde Murdock bouche bée, la souffrance peinte sur son visage.

Murdock reprend :

— Moray m'a donné un reçu par lequel il s'engageait à garder la pièce comme gage et à ne pas la vendre sans avis préalable ou sans accord quelconque. Je ne sais pas jusqu'à quel point ce papier a une valeur juridique. Lorsque le dénommé Morningstar a téléphoné à propos du Doublon, j'ai immédiatement soupçonné Morny de vouloir le vendre ou tout au moins de songer à le vendre en essayant auparavant de le faire estimer par un connaisseur. J'ai eu terriblement peur.

Il relève les yeux et me fait une espèce de grimace. C'est peut-être l'expression d'un type qui a terriblement peur. Puis il sort son mouchoir, s'éponge le front et s'immobilise, le mouchoir entre les doigts.

— Lorsque Merle m'a appris que maman avait engagé un détective... Merle n'aurait pas dû me le dire, mais maman a promis de ne pas lui faire de scène...

Il regarde sa mère. La vieille haridelle a les mâchoires serrées et l'œil noir. La petite fixe toujours Murdock qui ne semble pas se soucier beaucoup de la colère de sa mère. Il poursuit :

— À ce moment-là, j'ai eu la certitude qu'elle avait remarqué la disparition du Doublon et que c'était la raison de votre engagement. Je ne pensais pas vraiment qu'elle vous avait chargé de retrouver Linda. J'ai toujours su où était ma femme. Je suis allé à votre bureau pour essayer de découvrir la vérité. Mais je n'ai pas appris grand-chose. Hier après-midi, j'ai vu Morny et je lui ai raconté la chose. D'abord il m'a ri au nez ; mais lorsque je lui ai dit que maman elle-même n'avait pas le droit de vendre la pièce sans violer les termes du testament de Jasper Murdock et qu'elle ne manquerait pas de lâcher la police à ses trousses quand je lui apprendrais où était le Doublon : alors là, il a cédé. Il est allé à son coffre et m'a rendu la pièce sans mot dire. Je lui ai rendu son reçu en échange et il l'a déchiré. Puis j'ai ramené le Doublon à la maison et j'ai tout raconté à maman.

Il s'est tu et de nouveau s'éponge le front. Les yeux de la petite suivent tous ses gestes.

Dans le silence qui suit, je demande :

— Est-ce que Morny vous a menacé ?

Il a un geste de dénégation.

— Il m'a dit qu'il voulait son argent, qu'il en avait besoin et que je ferais bien de me débrouiller pour en trouver. Mais il n'était pas menaçant. Il était très correct, je vous assure, étant donné les circonstances.

— Ça se passait où ?

— Au Club de la Vallée Heureuse, dans son bureau.

— Eddie Prue était là ?

Le regard de la fillette s'arrache du visage de Murdock pour se poser sur moi. Mme Murdock demande d'une voix sourde :

— Qui est Eddie Prue ?

— Le garde du corps de Morny. Je n'ai pas perdu *tout* mon temps hier, madame Murdock.

Je regarde son fils, attendant la suite.

— Non, il fait, il n'était pas là. Je le connais de vue, naturellement. Il a une tête qui ne s'oublie pas facilement. Mais il n'était pas dans les parages hier.

— C'est tout ? je demande.

Il regarde sa mère.

— N'est-ce pas assez ? elle lance sèchement.

— Peut-être. Et le Doublon, où est-il à présent ?

— Où pensez-vous qu'il soit ? elle réplique.

J'ouvre la bouche pour le lui dire, rien que pour la voir sauter en l'air. Mais je me retiens à temps et je conclus :

— Alors tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes...

— Embrasse ta maman, fils, fait Mme Murdock d'une voix épaisse, tu peux t'en aller.

Docile, il se lève et dépose un baiser sur le front de Mme Murdock. Elle lui caresse légèrement la main. Tête basse, il sort, referme la porte sans bruit. Je dis à Merle :

— Vous feriez bien de lui demander de vous dicter tout ce qu'il vient de dire, mot par mot, d'en faire une copie et de la lui donner à signer.

Elle a l'air stupéfait et la vieille gronde :

— Je le lui défends bien. Retournez travailler, Merle. Je tenais à ce que vous entendiez ceci. Mais si je vous prends à violer ma confiance, vous savez ce qui arrivera !

La petite se lève, souriante, les yeux brillants.

— Oui, madame Murdock. Mais je ne le ferai jamais, jamais. Vous pouvez me croire !

— Je l'espère, grogne le vieux dragon. Allez, filez !

Merle sort furtivement.

Deux grosses larmes apparaissent au coin des yeux de Mme Murdock ; lentement, elles se font un chemin sur ses joues d'hippopotame, vers les ailes de son nez charnu et de là, elles glissent sur sa lèvre. Elle farfouille autour d'elle, en quête de son mouchoir, s'essuie le visage et se tamponne les yeux. Puis elle reprend son verre de porto et dit d'une voix placide :

— J'aime énormément mon fils, monsieur Marlowe. Énormément. Ceci me cause une peine profonde. Pensez-vous qu'il doive raconter cette histoire à la police ?

— J'espère que non. Il aura un mal de chien à la lui faire avaler.

Elle reste bouche bée et dans la pénombre, je vois luire ses dents. Puis elle serre les lèvres, baisse la tête et me jette un regard mauvais.

— Qu'est-ce que vous voulez insinuer, exactement ?

— Exactement ce que je viens de dire. Cette histoire sonne faux. Elle est trop simple pour n'être pas fabriquée. Est-ce qu'il l'a mise debout tout seul ou bien est-ce vous qui l'avez inventée et qui lui avez fait la leçon ?

— Monsieur Marlowe, elle me fait d'une voix meurtrière, vous jouez avec le feu.

— Nous en sommes tous là ! je réplique avec un geste dégagé. Enfin... admettons que ce soit vrai. Morny dira le contraire et on se retrouvera au même point. Morny devra forcément dire le contraire, sinon il se verra impliqué dans deux ou trois assassinats.

Elle rugit :

— En quoi est-ce trop invraisemblable pour n'être pas précisément l'exacte situation ?

— Voulez-vous me dire pourquoi Moray, avec sa position, ses appuis et une certaine influence, irait se coller deux petits meurtres sur le dos pour éviter d'être impliqué dans un délit aussi négligeable que la vente d'un objet donné en garantie ? Ça ne tient pas debout.

Elle reste muette, l'œil fixe. Je lui fais un grand sourire... car pour une fois, elle va être ravie de ce que je vais lui apprendre.

— J'ai retrouvé votre belle-fille, madame Murdock. Ça me paraît un peu curieux que votre fils – que vous avez l'air d'avoir bien en main, pourtant – ne vous ait pas dit où elle était.

— Je ne le lui ai pas demandé, elle me répond d'une voix étrangement douce... pour sa nature.

— Elle est retournée où elle avait débuté, elle chante avec l'orchestre au Club de la Vallée Heureuse. Je lui ai parlé. C'est une fille pas commode, dans un sens. Elle ne vous aime pas beaucoup. Il ne me paraît pas impossible qu'elle ait pu prendre le Doublon plutôt par esprit de vengeance. Et il me paraît encore moins impossible d'imaginer que Leslie l'ait su ou l'ait découvert et qu'il ait raconté son histoire pour la couvrir. Il prétend être très épris d'elle.

Elle sourit. Ce n'est pas un beau sourire ; elle n'a pas une tête à ça. Mais c'est un sourire.

— Oui, elle fait d'un ton gentil. Oui. Pauvre Leslie. C'est bien ce qu'il ferait. Et dans ce cas-là... (Elle fait une pause et son sourire s'élargit au point de devenir presque extatique)... dans ce cas-là, ma belle-fille chérie se trouverait impliquée dans une histoire de meurtre...

Je l'ai observée un instant, pendant qu'elle savourait cette idée.

— Et vous adoreriez ça ?...

Sans cesser de sourire, elle opine du chef, tout en poursuivant son idée avant de percevoir le sarcasme. Alors son visage se durcit, ses lèvres se contractent et elle siffle entre ses dents.

— Je n'aime pas votre ton. Je n'aime pas du tout votre ton.

— Vous n'avez pas tort. Je ne l'aime pas moi-même. Je n'aime rien. Ni cette maison, ni vous, ni l'air de contrainte qu'on respire dans cette turne, ni la figure effarouchée de cette gamine, ni cette espèce de demi-portion que vous avez pour fils, ni cette affaire, ni la vérité qu'on me cache, ni les boniments qu'on me sert, ni...

Elle se met soudain à brailler, la face cramoisie, les yeux roulants de fureur, la voix perçante de haine.

— Dehors. Sortez d'ici sur-le-champ ! Sur-le-champ ! Vous m'entendez ! Filez !

Je me lève et, ramassant mon chapeau sur le tapis, je fais :

— Avec plaisir.

Je lui adresse une espèce de grimace lassée, et je sors. Je laisse la porte retomber doucement derrière moi, retenant le bouton d'une main rigide pour la refermer sans bruit. Sans raison particulière, d'ailleurs.

XXII

Des pas mal assurés résonnent derrière moi, une voix m'appelle mais je continue d'avancer jusqu'au milieu du living-room. Là je m'arrête, je me retourne et j'attends qu'elle me rejoigne, hors d'haleine. Ses yeux semblent vouloir passer au travers de ses lunettes et ses cheveux dorés ramassent de drôles de petites lueurs en passant devant les portes-fenêtres.

— Monsieur Marlowe ! S'il vous plaît ! Je vous en prie, ne partez pas ! Elle vous réclame. Vraiment, elle vous réclame.

— Que le diable m'enfourche ! Tiens, vous avez du rouge à lèvres coquelicot, ce matin. Ça vous va drôlement bien, entre parenthèses.

Elle m'empoigne par la manche.

— Je vous en prie !

— Qu'elle aille se faire foutre ! Dites-lui d'aller se pendre. Marlowe aussi peut se fâcher. Dites-lui d'aller se faire pendre deux fois si la première corde casse. Ce n'est peut-être pas malin mais c'est efficace.

Je regarde la petite main sur ma manche et lui donne une tape amicale. Elle la retire vivement et ses yeux ont l'air horrifiés.

— Je vous en prie, monsieur Marlowe. C'est grave pour elle. Elle a besoin de vous.

— Pour moi aussi c'est grave. Je suis dans le pétrin jusqu'aux oreilles. Pourquoi pleurez-vous ?

— C'est que je l'aime beaucoup au fond. Je sais bien, elle est bourrue et elle s'emporte, mais elle a un cœur d'or.

— Je me fous de son cœur ! Nous ne serons jamais assez intimes pour que ça me fasse quelque chose. C'est une vieille menteuse. J'en ai marre d'elle. Il y a des chances, que ce soit grave pour elle, mais je ne suis pas une entreprise d'excavations, moi... Il faut qu'on me *dise* les choses.

— Oh ! si vous vouliez bien être patient...

Sans y penser, je lui ai passé mon bras autour des épaules. Elle fait un bond d'un mètre, les yeux luisants de frayeur. Plantés l'un devant l'autre, nous nous regardons, un peu haletants, moi la bouche entrouverte comme cela m'arrive trop souvent, elle les lèvres serrées, ses petites narines frémissantes. Son visage est aussi pâle que son maquillage maladroit le permet.

— Dites-moi, je demande doucement, est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose quand vous étiez petite fille ?

Elle acquiesce vivement de la tête :

— Un homme a dû vous effrayer, ou quelque chose comme ça ?

Nouvel acquiescement muet, puis ses petites dents blanches se plantent dans sa lèvre inférieure. Elle reste là, immobile, blême.

— Écoutez, je lui dis. Je ne ferai rien qui puisse vous effrayer. Jamais. (Les

larmes inondent ses yeux.) Lorsque j'ai posé la main sur vous, c'était comme si j'avais touché une chaise où une porte. Ça ne voulait rien dire. Vous comprenez ?

Elle finit par articuler :

— Oui. (Au fond de ses yeux en pleurs, la panique subsiste encore.) Oui.

— Voilà qui liquide mon personnage. Je suis classé. Vous n'aurez jamais rien à craindre de moi. Maintenant, prenons Leslie. Il a l'esprit occupé d'autre chose. Vous savez que vous n'avez rien à craindre de lui non plus... en ce qui concerne ce dont nous parlons.

— Oh ! je sais. Absolument.

Leslie c'est Dieu le Père. À son point de vue. Au mien, il ne vaut pas son pesant de sciure.

— Maintenant, prenez le vieux sac à vin. Elle est bourrue, elle est coriace, elle croit qu'elle peut bouffer une muraille et cracher des briques, elle vous engueule, mais dans le fond, elle est assez correcte envers vous, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai, monsieur Marlowe. J'essayais de vous expliquer...

— Je sais. Alors, pourquoi ne vous débarrassez-vous pas de cette obsession ? Est-ce qu'il est toujours dans les parages... l'autre... celui qui vous a fait peur ?

Elle porte sa main à sa bouche et plante ses dents dans la chair de son pouce tout en me regardant par-dessus comme si elle s'agrippait à un garde-fou.

— Il est mort. Il est tombé d'... il est tombé d'une fenêtre.

Je la fais taire d'un geste de ma grande pogne.

— Ah ! c'est ce type-là. J'en ai entendu parler. Vous ne pouvez pas l'oublier ?

— Non, je ne peux pas. Mme Murdock me répète tout le temps qu'il faut que j'oublie. Elle m'en parle, elle m'en parle à longueur de journée. Mais je ne peux pas, voilà tout.

— Elle ferait bougrement mieux de fermer sa malle à longueur de journée, je réplique avec fureur. Elle ne fait que raviver le souvenir.

Elle paraît surprise, froissée même. Oh ! ce n'est pas seulement ça. J'étais la secrétaire. Elle était sa femme. Lui, c'était son premier mari. Elle n'oublie pas non plus, naturellement. Comment le pourrait-elle ?

Je me gratte l'oreille. Ça ne paraît pas m'engager autrement. Ses traits n'expriment plus grand-chose, il me semble même qu'elle ne se rend plus compte de ma présence. Je ne suis plus qu'une voix impersonnelle provenant d'on ne sait où. De sa propre tête, peut-être. Et soudain, voilà que j'ai une de mes curieuses et souvent inconsistantes intuitions :

— Écoutez, connaissez-vous quelqu'un qui vous fasse le même effet ? Je veux dire une personne plus particulièrement qu'aucune autre ?

Elle jette un regard circulaire. J'en fais autant : personne ni sous les chaises, ni dans l'entrebâillement d'une porte.

— Pourquoi devrais-je vous le dire ? elle demande dans un soupir.

— Rien ne vous y oblige. C'est selon si vous en avez envie ou non.

— Vous me promettez de ne le dire à personne... à personne au monde, même pas à Mme Murdock ?

— Elle moins que tout. C'est promis.

Elle entrouvre la bouche et se confectionne un drôle de petit sourire confiant puis tout s'écroule. Sa gorge se serre. Elle profère un son rauque ; Ses dents claquent réellement.

J'ai envie de la prendre et de la serrer un bon coup dans mes bras, mais j'ai peur de la toucher. Nous restons tous deux immobiles. Il ne se passe rien. Figé là devant elle, je me sens à peu près aussi utile qu'un beefsteak dans l'assiette d'un brahmane.

Alors elle fait demi-tour et se sauve en courant. J'écoute ses pas le long du corridor, puis le bruit d'une porte qui se ferme. Je pars à sa suite le long du couloir et m'arrête devant la porte fermée. Je l'entends pleurer. Je ne peux rien pour elle. Je me demande même si quelqu'un y pourrait quelque chose.

Je retourne sur mes pas et je frappe à la porte vitrée du jardin d'hiver ; sans attendre qu'on me réponde, j'ouvre et je passe la tête. Mme Murdock est toujours assise dans la position où je l'avais laissée. Elle ne semble pas avoir fait un mouvement.

— Qui s'amuse à terroriser cette pauvre gamine ? je lui demande.

— Sortez d'ici ! elle fait, ses grosses lèvres contractées.

Je ne bronche pas. Et soudain elle éclate d'un gros rire.

— Est-ce que vous vous estimez très intelligent, monsieur Marlowe ?

— Mon Dieu, je suis comme tout le monde, je fais ce que je peux.

— Eh bien ! Cherchez vous-même.

— À vos frais ?

Elle secoue ses énormes épaules.

— Peut-être. Qui sait ?

— Vous n'avez rien acheté, vous savez. Je suis toujours décidé à parler à la police.

— Je n'ai rien acheté, ni rien payé. Sauf pour le retour du Doublon. Cela me dédommage suffisamment de l'argent que je vous ai déjà versé. Maintenant, allez-vous-en. Vous m'assommez. Plus que je ne saurais dire.

Je ferme la porte et je reste à écouter. Pas de sanglots à l'intérieur. Tout est tranquille. Je m'éloigne.

Je quitte la maison sans assistance et m'arrête sur le seuil pour écouter le soleil griller le gazon. Derrière la maison, un moteur démarre et une Mercury grise descend l'allée qui longe la propriété. M. Leslie Murdock est au volant. En me voyant, il s'arrête, sort de la voiture et se hâte vers moi. Il est fort élégant : gabardine crème, cette fois, chaussures noires et blanches, veston pied de poule noir et blanc, pochette noire et blanche, chemise crème, sans cravate. Une paire de lunettes vertes sur le nez. Il s'approche et me dit d'une drôle de voix timide et retenue :

— Vous devez me prendre pour un ignoble salaud ?

— À cause de cette histoire que vous avez racontée à propos du Doublon ?

— Oui.

— Elle n'a affecté d'aucune manière l'opinion que j'avais de vous.

— Mais...

— Qu'est-ce que vous voudriez que je vous dise, au juste ?

Ses épaules, coupées par un artiste, se soulèvent dans un geste dérisoire. Sa bête de petite moustache roussâtre brille dans le soleil.

— Je voudrais qu'on m'aime, je suppose.

— Désolé, Murdock. Ce qui me plaît en vous, c'est que vous soyez dévoué à ce point à votre femme. Si c'est vraiment sincère.

— Comment ! Vous n'avez pas cru que je vous disais la vérité ? Je veux dire... vous avez pensé que je racontais tout cela uniquement pour la protéger ?

— Ça pouvait être ça.

— Oh, je comprends. (Il insère une cigarette dans le long ustensile noir qu'il est allé pêcher derrière les flots vaporeux de sa pochette noire et blanche.) Eh bien ! En somme... je peux en déduire que je ne vous reviens pas...

Derrière l'écran des lunettes vertes, ses yeux s'agitent vaguement comme des poissons au fond d'un aquarium.

— C'est un sujet ridicule, je lui dis, et foutrement dénué d'importance. Pour l'un comme pour l'autre.

Il approche une allumette de sa cigarette et aspire profondément :

— Je comprends, il déclare d'une voix contenue. Excusez mon manque de tact.

Il pivote sur ses talons et retourne à sa voiture. Je le regarde démarrer avant de bouger. Après cela, je m'avance vers le négrillon et je lui tapote l'occiput :

— Fiston, t'es le seul dans la maison qui ne soit pas cinglé.

XXIII

La caisse du haut-parleur de police se met à grésiller puis une voix annonce : « Ici KGLP. Essai. » Un déclic et le silence. Le lieutenant de police Jesse Breeze s'étire, bâille et me dit :

— Vous êtes en retard de deux heures, on dirait.

— Oui. Mais j'avais téléphoné pour vous faire prévenir. J'ai dû aller chez le dentiste.

— Asseyez-vous.

Il est installé dans l'angle de la pièce, derrière un petit bureau surchargé de papiers avec, à sa gauche, une grande fenêtre nue et à sa droite, accroché au mur, à hauteur des yeux, un immense calendrier barré de traits de crayon gras.

Spangler est assis de biais devant un bureau plus petit, mais aussi plus ordonné, orné simplement d'un buvard vert, d'une garniture de bureau en onyx, d'un petit calendrier de cuivre et d'un cendrier de bois rempli de cendres, d'allumettes et de mégots. Une poignée de porte-plumes en main, Spangler les lance contre le dos capitonné de feutre d'un fauteuil, à l'autre bout de la pièce. Ça ne donne rien de bon, les plumes refusent de se ficher dans le feutre.

La pièce a cette vague odeur inhumaine, anonyme, pas exactement sale ni exactement propre qu'ont les endroits de ce genre. Donnez un immeuble flambant neuf aux services de police et trois mois après, toutes les pièces auront cette odeur-là. Il doit y avoir quelque chose de symbolique là-dedans. Un reporter new-yorkais a écrit un jour que lorsqu'on passe sous la lampe verte d'un seuil de poste de police, on franchit les bornes de ce monde pour entrer dans un autre univers situé au-delà de la Loi.

Je m'assois. Breeze sort de sa poche le classique cigare enveloppé de cellophane et la cérémonie commence. Je l'observe point par point, invariable, précise. Il tire une bouffée, éteint l'allumette en la secouant, la dépose doucement sur le cendrier de verre noir et fait :

— Hé, Spangler !

Spangler tourne la tête, Breeze tourne la tête et ils échangent un sourire. Breeze me désigne du bout de son cigare :

— Regarde-le suer.

Spangler doit déplacer les pieds afin de pouvoir pivoter suffisamment pour me voir suer. En admettant que je sue. Personnellement, je n'en sais rien.

— Vous êtes mignons, tous les deux. Vous avez l'air de deux balles de golf perdues dans la nature. C'est un tour de force. Comment faites-vous ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, dit Breeze. Vous avez eu une bonne petite matinée bien remplie ?

— Relativement.

Il sourit toujours. Spangler aussi. Je serais incapable de dire ce que Breeze mâchonne, mais ça ne lui dit rien de l'avalier. À la fin, il s'éclaircit la gorge, efface le sourire de sa grosse face tachée de son et, tournant légèrement la tête vers moi, il dit d'un ton vague et indifférent, sans me regarder :

— Hench a avoué.

Spangler pivote pour me faire face. Penché en avant au bord de son siège, les lèvres entrouvertes, il arbore un demi-sourire extatique qui a quelque chose d'indécemment.

— Avec quoi l'avez-vous dérouillé ? je demande. À coups de pic ?

— Non.

Ils me regardent tous deux en silence.

— Avec un Macaroni, dit Breeze.

— Un quoi ?

— Alors, vous êtes content, mon vieux ? demande Breeze.

— Vous vous décidez à m'expliquer, ou bien vous comptez rester là sur vos deux fesses avec vos bedaines et vos mines réjouies, à me regarder être content ?

— On adore voir les gens contents, fait Breeze. Ça ne nous arrive pas souvent.

Je me fourre une cigarette dans la bouche et je la fais danser entre mes lèvres.

— On l'a eu avec un Macaroni. Un Rital du nom de Palermo. Hench était soûl. Pas tellement en surface, mais complètement imbibé. Soûl perdu. Il y avait des semaines que ça durait. Il ne mangeait et ne dormait pour ainsi dire plus. Il vivait d'alcool. Il en était arrivé au point où ça ne le soûlait même plus, au contraire, même. C'est comme ça qu'il tenait le coup. Et quand un type en arrive là et qu'on le prive tout à coup d'alcool sans lui laisser la moindre bouée où se cramponner, il est foutu, archifoutu.

Je ne dis rien. Spangler garde toujours son même sourire lubrique. Breeze tapote le bout de son cigare, sans en faire tomber la moindre cendre, puis le replace entre ses lèvres et poursuit :

— Il est mûr pour le cabanon. Mais on ne va pas laisser notre prise tomber dans les pattes d'un psycho... Ça, on l'a bien souligné. On veut un gars qui n'ait pas de fiche mentale.

— J'avais cru comprendre que vous étiez convaincu de l'innocence de Hench.

Breeze opine vaguement :

— Ça, c'était hier soir. Ou bien peut-être que je blaguais un peu. Toujours est-il que la nuit dernière, boum ! Hench devient marteau. Alors on l'emmène à l'hosto et on le bourre de drogue. Le médecin de la prison s'entend... Mais tout ça reste entre nous. Il n'y a pas de drogue sur le procès-verbal. Vous comprenez ?

— Si je comprends !...

— Ouais.

Le ton de ma voix le rend un peu soupçonneux, mais il est trop pris par son histoire pour s'y arrêter longtemps.

— Bref, ce matin, ça allait mieux. La drogue faisait toujours son effet, le type était pâle, mais calme. On est allés le voir. « Comment ça va, mon gars ? Besoin de quelque chose ? Tout ce que vous voudrez, on se fera un plaisir de vous l'apporter. Ils sont gentils pour vous, ici ? » Enfin, vous connaissez la musique.

— Si je la connais !...

Spangler se lèche les babines d'un air féroce.

— Alors, reprend Breeze, au bout d'un moment, il l'ouvre, juste assez pour murmurer : « Palermo ». Palermo, c'est le nom du Rital d'en face, celui qui tient la boutique de pompes funèbres. Vous vous rappelez ? Ouais, vous vous en souvenez sûrement. Ne serait-ce qu'à cause de cette grande blonde dont il avait parlé. Foutaises, entre nous. Tous ces Macaronis, ils ont des grandes blondes qui leur trottent dans le crâne. Par douzaines. Mais le Palermo en question, c'est quelqu'un. Je me suis renseigné. C'est un agent électoral important, un gars qu'on ne peut pas s'amuser à bousculer. Personnellement, j'ai pas l'intention de le bousculer. Je dis à Hench : « Le nommé Palermo, c'est un ami à vous ? » Il me répond : « Appelez Palermo. » Alors on revient ici, on téléphone à Palermo et le Palermo nous dit qu'il rapplique tout de suite. Aussitôt dit, aussitôt fait. Bon. Alors, on lui dit : « Hench veut vous voir, monsieur Palermo. On ne sait pas du tout pourquoi. » « C'est un pauvre type, qu'il fait, Palermo. Un brave type. Je le crois régulier. Y veut m'veoir, c'est bon. J'vais l'voir. J'vais l'voir tout seul. Sans policiers. » Moi je dis : « Ça va, monsieur Palermo » et on retourne à l'infirmerie du dépôt pendant que Palermo discute le coup avec Hench sans témoin. Après un petit bout de temps, Palermo ressort et dit : « Ça va, flicard, y s'est déboutonné. J'paierai l'avocat, p't'être bien. Je l'ai à la bonne, moi, c'pauv' bougre. Et voilà, comme j'ai l'honneur de vous le dire. » Et là-dessus, il fous le camp.

Je ne fais aucun commentaire. Il y a un silence. Le haut-parleur au mur donne une information, et Breeze tend l'oreille, écoute une douzaine de mots puis se désintéresse de l'annonce.

— Alors on revient avec une sténo et Hench vide son sac. Phillips avait fait du plat à la môme de Hench. Ça s'était passé avant-hier, dans le couloir. Hench était dans sa chambre et il avait tout vu, mais Phillips s'était débrouillé pour s'enfermer chez lui avant que Hench lui dégringole sur le paletot. Hench écumait. Il poche l'œil à la fille. Mais ça ne le calme pas. Il commence à se ronger les sangs, à se tracasser, comme font les ivrognes. « Je ne permets à personne de faire du gringue à ma poule, il se dit. Ce salaud-là me le paiera. » Et il tient Phillips à l'œil. Hier après-midi il le voit rentrer. Alors il dit à sa bonne femme d'aller faire un tour. Mais elle ne veut rien entendre, si bien qu'il lui refile une deuxième tisane et lui poche l'autre œil. Et finalement, elle part faire un tour. Hench s'en va frapper à la porte de Phillips et Phillips

ouvre. Hench en a été un petit peu épaté d'ailleurs, mais je lui ai expliqué que Phillips vous attendait. Enfin bref, la porte s'ouvre et Hench entre, il explique à l'autre de quoi il retourne et ce qu'il compte faire, alors Phillips a une trousse bleue et sort son feu. Hench l'assomme d'un coup de nerf de bœuf, mais ça ne l'arrange pas. Qu'est-ce qu'il récolte après avoir sonné le type ? Ni satisfaction, ni vengeance. Alors Hench ramasse le revolver et le voilà, complètement noir et pas content et brusquement Phillips l'attrape par la cheville. Hench ne sais même pas pourquoi il a fait ce qu'il a fait. C'est tout embrouillé dans son crâne. Il traîne Phillips dans la salle de bains et là, il lui fait un sort avec son propre revolver. Ça vous plaît ?

— J'adore ça. Mais quelle satisfaction en a tiré Hench ?

— Oh ! vous savez ce que c'est qu'un poivrot ? De toute façon, il lui fait son affaire. Le revolver n'est pas à Hench, évidemment, mais Hench ne veut pas que ça ait l'air d'un suicide. Il perdrait sa vengeance. Alors il emporte le revolver, le fourre sous son oreiller, puis prend le sien et s'en débarrasse d'une façon quelconque. Il ne veut pas nous dire comment ni où. Sans doute il l'aura refilé à un truand du quartier. Après ça, il retrouve la fille et tous les deux vont casser la croûte.

— Ça n'est vraiment pas l'idée sublime... fourrer l'arme sous son propre oreiller. Jamais je n'aurais pensé à ça.

Breeze se renverse dans son fauteuil et contemple le plafond. Maintenant que le plus important du spectacle est fini, Spangler pivote sur son siège et, ramassant quelques plumes, se remet à son jeu de fléchettes.

— Réfléchissez un peu, reprend Breeze. Quel est le résultat de son gag ? Regardez comment il a concocté ça : il était soûl, mais il est ficelle. Il trouve le revolver et le montre avant même qu'on sache que Phillips était mort. Nous apprenons d'abord qu'il y a un revolver sous l'oreiller de Hench... un revolver qui a descendu un type ou, en tout cas, qui a servi... et puis après, on trouve le macchabée. Alors nous croyons à l'histoire de Hench. Elle tient debout. On ne peut pas imaginer qu'un type soit assez bille pour faire ce qu'a fait Hench ? Ça n'a pas de sens commun. Alors nous sommes convaincus que quelqu'un a fourré l'arme du meurtre sous son oreiller, a pris celle du gars en échange et s'en est débarrassé. Maintenant, supposons que Hench ait balancé l'arme du crime et non la sienne, est-ce que ça l'aurait aidé ? Les choses étant ce qu'elles sont, on l'aurait obligatoirement soupçonné. Et d'autre part, on n'aurait pas été amenés à considérer son cas avec une attention particulière. Tandis qu'il s'y est pris de façon à passer pour un pauvre diable d'ivrogne sans malice, qui n'avait pas fermé sa porte, et qui s'était fait refiler le revolver.

Il attend, la bouche entrouverte, prête à recevoir le cigare que sa pogne tachetée de roux tient à courte distance, une vague lueur de satisfaction dans ses pâles yeux bleus.

— De toute manière, je conclus, puisqu'il était décidé à avouer dès le début, ça n'aurait pas changé grand-chose. On lui accordera des circonstances

atténuantes ?

— Sûrement. Je pense. Je crois que Palermo pourra l'en sortir avec une accusation d'homicide par imprudence. Évidemment, je n'en suis pas absolument sûr.

— Pourquoi Palermo irait-il l'aider à s'en sortir ?

— Il a l'air d'avoir Hench à la bonne. Et Palermo n'est pas le genre de type qu'on peut entreprendre comme ça.

— Je comprends. (Je me lève. Spangler me regarde à la dérobée, l'œil luisant.) Et la fille ? je demande.

— Elle n'a pas desserré les dents. C'est une dessalée. Nous n'avons rien contre elle. C'est du beau petit boulot dans l'ensemble. Vous n'allez pas faire de raffut, hein ? Je ne connais pas votre affaire, mais c'est toujours votre affaire. Vous saisissez ?

— Et la femme est une grande blonde, je fais. Pas des plus fraîches, mais c'est quand même une grande blonde. Et ça n'en fait qu'une seule. Mais peut-être que Palermo s'en fout.

— Bon sang, je n'avais pas pensé à ça, s'exclame Breeze. (Il réfléchit, puis secoue la tête.) Non, ça ne tient pas, Marlowe. Pas assez de classe.

— Bien déclassée et à jeun, on ne sait jamais. La classe c'est quelque chose qui a une curieuse façon de se dissoudre dans l'alcool. C'est tout ce que vous attendez de moi ?

— Je pense. (Il braque son cigare en direction de mon œil.) Ça n'est pas que je n'ai pas envie de connaître votre histoire. Mais j'estime que je n'ai pas le droit absolu de l'exiger, étant donné la façon dont les choses se présentent.

— Ça c'est vraiment chic à vous, Breeze ! Et à vous aussi, Spangler. Eh bien ! Bonne continuation à tous les deux !

Ils me regardent sortir, l'air un peu ébahi. L'ascenseur me descend dans le grand hall tout en marbre et je regagne ma voiture au parc à autos.

XXIV

M. Pietro Palermo est assis dans une pièce qui ferait très salon de l'époque victorienne, n'étaient un grand bureau d'acajou à fermeture coulissante, un triptyque religieux encadré d'or et un énorme crucifix d'ivoire et ébène. Il y a là un sofa en fer à cheval, des fauteuils d'acajou sculpté ornés de têtes de femme de fine dentelle, des fleurs en cire sous un dôme de verre qui trône au milieu d'une table ovale à dessus de marbre et à pieds gracieusement tournés. Le tapis épais n'est qu'un vaste semis de fleurettes. Il y a même une vitrine pleine d'un tas de bibelots, petites tasses de porcelaine délicates, statuettes de cristal, tout un fourbi en ivoire et en bois de rose foncé, des soucoupes peintes, un petit jeu de salières et de poivrières de style américain ancien, et des tas d'autres trucs du même genre.

De longs rideaux de dentelle pendent aux fenêtres, mais la pièce est orientée au Sud et la lumière abonde. En face, j'aperçois la maison meublée où George Anson Phillips a été assassiné. La rue est calme et ensoleillée. Le grand Italien à la peau brune et à la belle tignasse de cheveux gris lit ma carte puis me dit :

— J'ai rendez-vous dans douze minutes. Qu'est-ce vous voulez, m'sieu Marlowe ?

— C'est moi qui ai trouvé le mort, hier, de l'autre côté de la rue. C'était un ami à moi.

Ses yeux noirs et froids me considèrent en silence :

— C'est pas c'qu'vous avez raconté à Luke.

— Luke ? Qui est Luke ?

— Y gère la botte pour moi.

— Je ne me confie pas volontiers aux inconnus, monsieur Palermo.

— Bonne idée. Vous vous confiez à moi, pourtant ?

— C'est que vous êtes un homme d'importance. À vous, je peux parler. Vous m'avez vu hier. Vous m'avez décrit à la police. Avec beaucoup d'exactitude, m'ont-ils dit.

— Si. J'vois des tas d'choses, il me répond sans s'émouvoir le moins du monde.

— Vous avez vu une grande jeune femme blonde sortir de la maison hier ? Il m'observe.

— Pas hier. Y a d'ça deux, trois jours. J'ai dit aux flics que c'était hier... (Il fait claquer ses longs doigts sombres.) Bah ! les flics !

— Avez-vous remarqué des inconnus hier, monsieur Palermo ?

— Y'a une entrée derrière et une sortie. Y'a même un escalier qui part du premier. (Il jette un coup d'œil à sa montre.)

— Aucune chance, alors. Vous avez vu Hench, ce matin ?

Il relève les paupières et ses yeux se promènent lentement sur mon visage :

— C'est les poulets qui vous ont dit ça, hein ?

— Ils m'ont raconté que vous avez amené Hensch à avouer. Ils disent que c'est un ami à vous. Ami jusqu'à quel point, ils ne le savent pas, évidemment.

— Hensch a fait des aveux, hein ?

Et brusquement, il sourit, d'un sourire éclatant.

— Seulement ce n'est pas Hensch qui a commis le meurtre.

— Non ?

— Non.

— Très intéressant. Continuez, m'sieu Marlowe.

— Ses aveux, c'est de la frime. Vous l'avez amené à avouer pour une raison qui vous concerne.

Il se lève, gagne la porte et appelle : « Tony ! » Puis il revient s'asseoir. Un petit Rital trapu à l'air féroce entre et après m'avoir regardé, va s'asseoir contre le mur.

— Tony, ce Monsieur, c'est m'sieu Marlowe, qu'y s'appelle. Tiens, r'garde sa carte. (Tony prend la carte puis retourne s'asseoir avec.) Tu l'as bien vu c'type, Tony. L'oublie pas, hein ?

— Fiez-vous à moi, monsieur Palermo, fait Tony.

— C'était un ami à vous, alors ? dit Palermo. Un bon ami, hein ?

— Oui.

— Dommage. Ouais. Dommage. J'vais vous dire qu'q'chose. Un ami, c'est un ami. Alors, j'vais vous dire. Mais vous n'l'direz à personne d'autre. Pas à ces vacheries de flics, hein ?

— Non.

— C'est promis, monsieur Marlowe. C'est qu'qu'chose qu'y faudra pas oublier. V's'oubliez pas ?

— Je n'oublierai pas ?

— Tony, lui, y vous oubliera pas. Voyez c'que j'veux dire ?

— Je vous donne ma parole. Ce que vous me direz restera entre nous.

— Ça va. Okay. On est beaucoup dans ma famille. Des tas d'frères et d'sœurs. Un des frères c't'un vrai vaurien. Un peu comme Tony.

Tony sourit de toutes ses dents.

— Bon. C'frère, y vit bien tranquille. Juste en face. Faut qu'y s'tire. Les flics chamboulent la bicoque. Pas bon ça. Posent des tas d'questions. Pas fameux pour les affaires, ni pour c'vaurien d'frangin. Comprenez ?

— Oui, je comprends.

— Bon. Le dénommé Hensch c't'un pas gran'chose, mais c't'un pauvre type, y boit, y n'a pas d'boulot. Paie pas son loyer, mais moi j'ai de la galette. Alors j'y dis : « Écoutez, Hensch, passez aux aveux. V's'êtes malade. V's'rez malade pendant deux, trois semaines. On vous juge. J'ai un avocat pour vous. Vous dites les aveux c'est de la foutaise. J'étais rond. Les couillons d'flics sont marron. Le juge y vous r'lâche, vous rev'nez m'voir et je m'charge de vous. Ça va ? » Alors Hensch a dit entendu et il a avoué. Et voilà.

— Et dans deux, trois semaines, le vaurien de frangin sera planqué, la piste sera froide et les flics se contenteront de mettre le meurtre de Phillips au compte des profits et pertes. C'est ça ?

— Si.

Il a un nouveau sourire. Éclatant, chaleureux, comme le baiser de la mort.

— Tout ça est très bien pour Hensch, monsieur Palermo, je lui dis, mais pour moi ça n'éclaircit pas le meurtre de mon ami.

Il agite la tête et consulte de nouveau sa montre. Je me lève. Tony se lève aussi. Il ne prétend rien faire de spécial, mais il vaut toujours mieux être debout, on se déplace plus vite.

— L'ennui avec des zèbres comme vous, je leur dis, c'est que vous faites des mystères à propos de rien. Il vous faut un mot de passe pour mordre dans un bout de pain. Si j'allais à la P.J. raconter aux gars ce que vous venez de me dire, ils me rigoleraient au nez. Et moi je me marrerais avec eux.

— Tony ne rigole pas beaucoup.

— La terre entière est bourrée de gens qui ne rigolent pas, monsieur Palermo. Vous devriez le savoir. Vous en avez fourré pas mal dans le trou.

— C'est mon commerce, il fait avec un énorme haussement d'épaules.

— Je tiendrai ma parole. Mais au cas où il vous viendrait à l'idée d'en douter, n'essayez pas de faire du commerce sur mon dos. Parce que je suis assez bien, dans mon secteur, et si le commerce se faisait sur le dos de Tony à la place, ça serait aux frais de la maison. Sans bénéfices.

Palermo rigole.

— Elle est bien bonne ! Tony ! Un enterrement aux frais d'la maison ! Entendu !

Il se lève pour me tendre la main, une belle main, forte et chaleureuse.

Dans le hall de l'immeuble Belfont, assis dans l'unique ascenseur éclairé, sur le même morceau de serpillière pliée, le même vieux débris larmoyant, immobile, fait toujours son numéro de Job sur son fumier. Je pénètre dans sa botte :

— Sixième.

L'ascenseur démarre et besogne vers sa destination. Il s'arrête au sixième. J'en sors et le vieillard, se penchant hors de l'appareil pour cracher, me demande d'une voix morne :

— Qu'est-ce qui se mijote ?

Je fais demi-tour, d'une seule pièce, comme un mannequin sur une plaque tournante et je le regarde stupéfait.

— Vous avez un complet gris aujourd'hui.

— C'est ma foi vrai, je réponds.

— Il est bien. Mais j'aimais bien le bleu que vous aviez hier aussi.

— Allez-y, accouchez.

— Vous êtes monté au huitième, il fait. Deux fois. La seconde fois, il était tard. À la descente, vous êtes entré au sixième. Tout de suite après, les gars en bleu ont rappliqué à fond de train.

— Il y en a, là-haut ?

Il secoue négativement la tête. Son visage est aussi vide qu'un terrain vague.

— Je ne leur ai rien dit. Et maintenant, c'est trop tard. Ils me boufferaient le nez.

— Pourquoi ?

— Pourquoi je leur ai rien dit ? Qu'ils aillent se faire voir. Vous avez été aimab' avec moi. C'est bougrement rare. Je sais foutre bien que vous n'avez rien à voir avec le crime.

— Je vous avais sous-estimé. Et de loin.

Je prends une carte et la lui tends. Il va chercher une paire de lunettes à monture de fer au fond de sa poche, l'accroche sur son nez et regarde la carte à bout de bras. Lentement, il la déchiffre, épelant des lèvres, après quoi il me regarde par-dessus ses lunettes et me la rend.

— Gardez-la. Des fois que par distraction, je l'égaré. Ça doit être bougrement intéressant la vie que vous menez, hein ?

— Oui et non. Comment vous vous appelez déjà ?

— Grandy. Mais appelez-moi grand-père. Qui c'est qui l'a tué ?

— J'en sais rien. Vous n'avez remarqué personne, à la montée ou à la descente... personne qui détonne dans l'immeuble, qui ait une allure louche... ou même simplement un étranger ?

— Je ne remarque pas grand monde. C'est bien par hasard que je vous ai remarqué.

— Une grande blonde, par exemple, ou un grand type mince avec des côtelettes, dans les trente-cinq ans ?

— Non.

— Tout ce qui monte et qui descend prend votre ascenseur ?

Il branle du chef :

— Sauf s'ils prennent l'escalier de secours. On peut entrer par la ruelle, la porte ferme avec un loquet. Pour monter, il faudrait passer devant l'ascenseur, mais il y a un autre escalier derrière qui va au premier. Et de là, on trouve l'escalier de secours. On ne peut pas savoir.

Moi aussi, je branle du chef :

— Grand-père, est-ce que vous auriez l'emploi d'un billet de cinq dollars offert non pas comme pot-de-vin, mais en gage d'estime de la part d'un ami sincère ?

— Fils, j'ai autant d'emplois pour un billet de cinq dollars qu'il y a de poils dans les favoris d'Abraham Lincoln...

Je lui en donne un. Avant de le poser dans sa main, je regarde le billet. Il y a bien le portrait de Lincoln dessus.

Il le plie, le replie et l'enfouit dans sa poche.

— C'est chic de votre part. J'espère que vous n'avez pas pensé que j'allais à la pêche...

Je secoue la tête et m'engage dans le corridor, relisant au passage tous les noms : *Dr E.J. Blaskowitz, Ostéopathe. Dalton et Rees, Travaux Dactylographiques, L. Pridview, Comptable Assermenté.* Quatre portes sans enseignes : *Compagnie de Transports Moss. Deux autres portes nues : H.R. Teager, Laboratoires Dentaires,* juste en-dessous des bureaux de Morningstar, deux étages plus bas, mais les pièces ont été disposées autrement. Teager n'a qu'une seule porte d'entrée et la longueur du mur est plus grande entre sa porte et celles des bureaux voisins.

Le bouton de porte ne joue pas. Je frappe. Pas de réponse. Je frappe plus fort. Même résultat. Je reviens à l'ascenseur. Il est toujours au sixième.

Grand-père me regarde approcher comme s'il ne m'avait jamais vu auparavant.

— Vous savez quelque chose sur H.R. Teager ? je lui demande.

Il réfléchit.

— Bâti en force, vieillot, débraillé, des ongles sales comme les miens. Maintenant que j'y pense, je ne l'ai pas encore vu, aujourd'hui.

— Vous croyez que le gérant me laisserait jeter un coup d'œil dans son bureau ?

— Il est plutôt soupçonneux, le gérant. Je ne vous conseille pas de lui demander. (Très lentement, il tourne la tête dans la direction de la cloison de l'ascenseur. Au-dessus de lui, une clé pend à un grand anneau de fil de fer. Un passe-partout. Grand-père ramène sa tête à la position normale et quitte son

tabouret en déclarant :) Faut que j'aïlle aux gogues.

Il fait comme il le dit. Lorsque la porte s'est rabattue sur lui, je prends la clé à son clou et je retourne au bureau de H.R. Teager. J'ouvre et j'entre.

À l'intérieur, une petite antichambre sans fenêtre pour l'ameublement de laquelle on a dû dépenser des trésors d'économie : deux fauteuils, un cendrier à pied et un lampadaire provenant d'un bazar à dix ronds, une table de bois blanc maculée supportant quelques revues périmées. Le « blount » referme la porte sur mes talons et, à part la vague lueur tombant du vasistas en verre cathédrale, la pièce sombre dans le noir. Je tire le cordon du lampadaire et je traverse la pièce vers la porte communicante marquée : *H.R. Teager. Privé*. Elle n'est pas verrouillée.

Derrière, s'ouvre un bureau carré nanti côté Est de deux fenêtres sans rideaux, aux appuis poussiéreux.

Un fauteuil tournant, deux chaises à dossier droit, le tout en bois brut fort crasseux, et un bureau plat, carré : Rien dessus sinon un vieux buvard, une garniture de bureau camelote et un cendrier rond en verre avec des cendres de cigare au fond. Les tiroirs du bureau, recouverts de papier sale, ne renferment que quelques trombones, des élastiques, des vieux bouts de crayons, des plumes rouillées, des buvards usagés, quatre timbres non oblitérés plus quelques feuilles de papier à en-tête, enveloppes et factures.

La corbeille est pleine. Je perds au moins dix minutes à farfouiller soigneusement dedans. Au bout de ce temps, je suis convaincu de ce dont je me doutais déjà : H.R. Teager dirige une petite entreprise de prothèse dentaire et travaille pour toute une série de dentistes des quartiers pauvres de la ville – ce genre de dentistes qui possèdent des cabinets miteux, au troisième sans ascenseur – qui n'ont ni le talent, ni les moyens requis pour exécuter eux-mêmes leurs travaux de laboratoire et qui, pour ce faire, s'adressent de préférence à des hommes de leur acabit plutôt qu'à des entreprises sérieuses et anonymes où le crédit est inconnu.

Je découvre quand même quelque chose : sur le talon d'une note de gaz, l'adresse privée de Teager – 1354 B, Rue Toberman.

Je me redresse, fourre toute la paperasse dans la corbeille et gagne la porte marquée *Laboratoire*. Mais là, le passe-partout ne joue pas. La porte est fermée par une serrure de sûreté toute neuve. Pas question d'insister. J'éteins le lampadaire de la salle d'attente et je sors.

L'ascenseur est en bas. Je sonne et lorsqu'il arrive je me faufile derrière grand-père en cachant la clé et je la raccroche à son clou au-dessus de sa tête.

L'anneau résonne contre la cage. Il a un sourire complice.

— Il s'est tiré, je dis. Il a dû partir hier soir. Il devait trimbaler pas mal de bagages. Son bureau est vide.

Grand-père opine.

— Il a emmené deux valises. J'avais pas remarqué d'ailleurs, vu qu'il a toujours une valise avec lui la plupart du temps. Il doit livrer son travail à domicile.

— Quel genre de travail ? je demande, cependant que l'ascenseur descend en geignant. Histoire de dire quelque chose.

— Des dents qui ne tiennent pas, me répond grand-père, pour les pauvres vieux cornichons comme moi.

— Vous n'avez pas remarqué, je lui fais tandis que les portes s'ouvrent sur le hall. Vous lie remarquez pas grand-chose ! Je parie qu'à trente mètres, vous ne remarqueriez pas la couleur de l'œil d'un colibri.

Il sourit malicieusement.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Je vais chez lui pour m'en informer. En réalité, je crois qu'il a mis les voiles pour nulle part.

— Je changerais bien de place avec lui, dit grand-père. Même s'il ne va que jusqu'à San Francisco et se fait poisser là-bas, je changerais bien, de place avec lui...

XXVI

Rue Toberman. Une rue large, sale, près du boulevard Pico. L'appartement 1354 B est à l'étage, au midi. Immeuble blanc et jaune. La porte d'entrée se trouve sur un perron, à côté de celle de l'appartement 1352 B. Les appartements du rez-de-chaussée s'ouvrent à angle droit, de chaque côté du même perron. Je continue à carillonner longtemps après m'être convaincu que personne ne me répondra. Dans un quartier de ce genre, il y a toujours un fouineur patenté derrière un rideau.

Et ça ne fait pas un pli : la porte du 1354 À s'ouvre et une petite bonne femme à l'œil de furet montre son nez. Elle vient de se laver les cheveux et sa tête n'est plus qu'un enchevêtrement de bigoudis. « Vous cherchez Mme Teager ? » elle me fait d'une voix pointue.

— Monsieur ou Madame.

— Ils sont partis en vacances hier soir. Ils ont tout emballé et sont partis très tard. Ils m'ont demandé d'arrêter le lait et les journaux. Ils n'avaient pas de temps à perdre. Ça les a pris comme ça, tout d'un coup.

— Merci. Quelle sorte de voiture avaient-ils ?

Comme une claque de torchon mouillé, je reçois en plein visage le dialogue d'un duo d'amoureux venant de la radio quelque part dans le fond de la pièce.

Nez-de-Fouine me demande d'une voix soupçonneuse :

— Vous êtes un ami ?

— Peu importe, je réplique d'un ton rogue. Tout ce que nous demandons, c'est notre argent. On aura vite fait de savoir dans quelle voiture ils sont partis.

La femme tend l'oreille vers le roucoulement :

— C'est Beula May, elle me dit avec un sourire attendri. Elle ne veut pas aller au bal avec le docteur Myers. C'est bien ce que je craignais⁶.

— Oh, misère !... je fais, et regagnant la voiture je rentre chez moi à Hollywood.

Le bureau est vide. Je pénètre dans ma pièce privée, j'ouvre les fenêtres et me laisse tomber dans le fauteuil.

Encore une journée qui tire à sa fin, journée morne, lasse ; dehors, le grondement de la circulation plus dense à cette heure ; et dans son bureau, Marlowe sirotant un verre et ouvrant son courrier du jour : quatre prospectus, deux factures.

Je bourre ma pipe, je l'allume et je fume paisiblement. Personne ne vient, personne ne téléphone, rien ne se produit, personne ne se soucie de moi, je pourrais aussi bien être mort ou parti aux antipodes.

Petit à petit, le grondement de la circulation s'assoupit. Le ciel perd son

éclat. Il doit maintenant tourner au rouge, à l'Ouest. Une enseigne au néon luit un peu prématurément au plus proche carrefour. En bas, dans la ruelle, le ventilateur ronronne mollement contre le mur du petit café, tandis qu'un camion qui sort du passage manœuvre avec force protestations avant de s'engager sur le boulevard. Finalement, le téléphone se réveille. Je réponds et une voix me demande :

— Monsieur Marlowe ? Ici M. Shaw. Au Bristol.

— Oui, monsieur Shaw. Comment allez-vous ?

— Très bien, je vous remercie, monsieur Marlowe. J'ai là une jeune personne qui insiste pour entrer dans votre appartement. Je ne sais pas pourquoi.

— Moi non plus, monsieur Shaw. Je n'ai rien commandé de semblable. Vous a-t-elle dit son nom ?

— Oh ! oui. Précisément. Elle s'appelle Davis. Mlle Merle Davis. Elle est... comment dirais-je... sur le point de piquer une crise de nerfs.

— Faites-la monter. J'arrive dans dix minutes. C'est la secrétaire d'un client. Il s'agit d'affaires, uniquement.

— Parfait. Ah, oui... Dois-je... euh... rester près d'elle ?

— Si vous le jugez bon, je réponds et là-dessus je raccroche.

En passant devant la porte ouverte du lavabo, je vois se refléter dans la glace une face tendue et angoissée.

XXVII

À peine ai-je ôté ma clé de la serrure que Shaw est déjà debout devant le divan. C'est un long personnage, à lunettes, avec une tête en pain de sucre et des oreilles qui ont l'air d'avoir glissé le long de son crâne chauve. Un sourire poli et imbécile est figé sur ses traits. La jeune fille est assise dans mon fauteuil près de la table d'échecs et ne fait rien, strictement rien.

— Ah ! vous voilà, monsieur Marlowe, caquette Shaw. Eh ! bien, voilà qui est bien, Mlle Davis et moi venons d'avoir une petite conversation très captivante. Je lui disais justement que j'étais d'origine anglaise. Elle ne m'a pas dit... euh... d'où elle était elle-même originaire...

Tout en parlant il a presque atteint la porte.

— C'est très aimable à vous, monsieur Shaw.

— Pas du tout... pas du tout. Il faut que je me sauve maintenant. Mon dîner...

— C'est très aimable à vous. Merci mille fois.

Avec un geste de tête, il sort. L'éclat artificiel de son sourire semble s'attarder dans la pièce, comme celui du Chat de Chasbire dans *Alice au Pays des Merveilles*.

— Hello ! je fais.

Elle me répond :

— Hello.

Sa voix est calme, grave même. Elle n'a pas ses lunettes.

N'était son visage, elle aurait l'air normale. Ce qui me frappe d'abord, c'est son regard fou. Ses yeux sont écarquillés, fixes. Et quand ils se déplacent, c'est avec tant de rigidité qu'on pourrait les entendre grincer. Sa bouche est pincée aux coins, mais sa lèvre supérieure se retrouve continuellement au milieu, découvrant ses dents, comme si de petits fils l'étiraient sans cesse. Elle remonte curieusement puis, soudain, toute la partie inférieure de son visage se contracte brusquement et lorsque le spasme s'achève, sa bouche se referme hermétiquement, puis le mouvement reprend. En plus de tout ceci, il y a quelque chose de curieux dans son cou ; sa tête semble lentement attirée vers l'épaule où elle s'incline à un angle de quarante-cinq degrés. Elle s'immobilise là un instant, le cou se détend, puis la tête revient lentement à la position normale. La combinaison de ces deux mouvements, jointe à l'immobilité complète de son corps, à la crispation de ses deux mains entre ses genoux, et à la fixité de son regard est suffisante pour tordre les nerfs à n'importe qui.

Il y a un pot à tabac sur mon bureau et entre ce bureau et son fauteuil se dresse la table à échecs avec le jeu d'échecs dans sa boîte. Je prends ma pipe dans ma poche et je vais la remplir à mon bureau, ce qui m'amène de l'autre

côté de la table de jeu. Son sac repose au bord de la table, devant elle, un peu sur le côté. Elle s'en saisit violemment lorsqu'elle me voit approcher du bureau, mais elle se reprend aussitôt. Elle essaye même de sourire.

Je bourre ma pipe, je l'allume et je reste sur place, l'allumette entre les doigts après l'avoir éteinte.

— Vous ne portez pas vos lunettes, je lui dis.

Elle me répond d'une voix calme, contenue.

— Oh, je ne les porte que dans la maison, ou bien pour lire. Elles sont dans mon sac.

— Vous êtes dans la maison, en ce moment. Vous devriez les mettre.

Je prends son sac d'un geste négligent. Elle ne bronche pas. Elle ne regarde même pas. Ses yeux sont rivés sur ma figure. Je me détourne un peu en ouvrant le sac. J'y pêche l'étui et le fais glisser sur la table.

— Mettez-les, je lui dis.

— Oh oui, tout de suite. Mais il faudrait que j'ôte mon chapeau, je crois...

— C'est ça, ôtez votre chapeau.

Elle se décoiffe et pose son chapeau sur ses genoux. Puis elle se rappelle les lunettes et oublie le chapeau. Il tombe à terre tandis qu'elle tend la main vers l'étui. Elle chausse les lunettes. Ça arrange son visage, selon moi.

Pendant ce temps-là, j'ai pris le revolver dans son sac et l'ai fourré dans ma poche. Je ne pense pas qu'elle s'en soit aperçue. Il ressemble au Colt 25 automatique à manche de noyer que j'avais vu la veille dans le tiroir de droite de son bureau.

Je reviens vers le sofa et m'assois en disant :

— Eh bien ! nous y voilà ! Qu'est-ce que nous allons faire ? Vous n'avez pas faim ?

— Je suis allée chez M. Vannier.

— Ah !

— Il habite à Sherman Oaks. Au bout de l'allée d'Escamillo. Tout au bout.

— Je vois, je vois, je réponds machinalement tout en essayant de faire un rond de fumée sans y parvenir.

— Oui. C'est très tranquille par là. M. Vannier y habite depuis trois ans, maintenant. Avant ça, il habitait dans les collines de Hollywood, rue du Diamant. Il y avait un autre locataire dans sa maison, mais ils ne s'entendaient pas très bien ensemble, d'après M. Vannier.

— Ça, c'est une chose que je peux comprendre. Depuis quand connaissez-vous Vannier ?

— Depuis huit ans. Je ne l'ai jamais très bien connu. Je devais lui porter un... un paquet de temps en temps. Il tenait à ce que je le lui apporte moi-même.

J'essaie une nouvelle bague de fumée. Zéro.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé le voir, reprend-elle. J'avais peur qu'il... j'avais peur qu'il ne...

— Mais il n'a jamais essayé.

Pour la première fois, son visage arbore une expression humaine : la surprise.

— Non. Jamais. Enfin, jamais, en fait. Mais il me recevait en pyjama.

— Pour être à Taise. Pour flâner l'après-midi, en pyjama. Ouais, il y a des gars qui se la coulent douce, vous ne trouvez pas ?

— Oui, dit-elle avec gravité, mais pour ça, il faut savoir des choses. Des choses qui font que les gens vous donnent de l'argent. Mme Murdock a été très chic avec moi, vous ne trouvez pas ?

— Très. Combien lui portiez-vous aujourd'hui.

— Seulement cinq cents dollars. Mme Murdock a dit que c'est tout ce dont elle pouvait disposer et qu'en réalité elle ne pouvait même pas en disposer. Elle a dit qu'il fallait que cela finisse. M. Vannier promettait tout le temps que c'était la dernière fois, mais ça recommençait toujours.

— Ils sont comme ça, que voulez-vous...

— Alors, il ne restait qu'une chose à faire. Je m'y attendais depuis des années, en vérité. Tout ça, c'est de ma faute... et puis Mme Murdock a été si bonne pour moi. Et de toute façon ça ne peut pas être pire pour moi que ça ne l'était, n'est-ce pas ?

Sans remarquer que je ne réponds pas, elle poursuit :

— Alors, je l'ai fait. Il était là, en pyjama, un verre à côté de lui. Il me regardait en ricanant. Il ne s'est même pas levé pour me recevoir. La clé était sur la porte d'entrée. Quelqu'un l'avait laissée dans la serrure. C'était... c'était...

Sa voix s'étrangle.

— C'était la clé de la porte d'entrée, alors vous avez pu ouvrir.

— Oui. Ce n'est pas grand-chose, au fond. Je ne me rappelle même pas avoir entendu le bruit. Pourtant, ça a dû faire un bruit terrible.

— J'imagine.

— Je me suis approchée tout près de lui, pour être bien sûre.

— Et qu'est-ce que M. Vannier a fait ?

— Rien. Rien du tout. Il ricanait, on aurait dit. Et voilà, c'est tout. Je ne voulais pas revenir chez Mme Murdock pour lui attirer d'autres ennuis. À elle et à Leslie. (Elle chuchote le nom plus qu'elle ne le dit et un petit frisson la parcourt tout entière.) Alors je suis venue ici. Et comme vous ne répondiez pas à la sonnette, je suis allée au bureau et j'ai demandé au gérant de me laisser entrer pour vous attendre. Je savais que vous sauriez ce qu'il faut faire.

— Qu'est-ce que vous avez touché pendant que vous étiez chez lui ? Tâchez de vous rappeler. Je ne parle pas de la porte, bien entendu. Est-ce que vous êtes simplement entrée et sortie sans rien toucher dans la maison ?

Elle réfléchit et les crispations de son visage s'interrompent.

— Oh ! je me rappelle une chose. J'ai éteint la lumière. Avant de partir. Une lampe. Une lampe qui éclaire par en haut, avec des grosses ampoules. Je l'ai éteinte.

Je hoche la tête et je lui souris. Un sourire Marlowe, un sourire

réconfortant.

— Tout ça s'est passé à quelle heure ?... Il y a combien de temps ?

— Oh, juste avant de venir ici. J'avais une voiture. Celle de la jeune Mme Murdock. Celle dont vous me parliez hier. J'ai oublié de vous dire qu'elle ne l'avait pas prise en partant. Ou bien est-ce que je vous l'ai dit ? Oui, je me rappelle maintenant vous l'avoir dit.

— Attendez... Une bonne demi-heure pour arriver ici. Il y a bien une heure que vous êtes là. Donc vous avez dû quitter la maison de Vannier vers cinq heures et demie. Et vous avez éteint la lumière ?

— C'est ça. (Elle acquiesce avec entrain. Ravie de se souvenir.) J'ai éteint la lumière.

— Vous ne voudriez pas boire quelque chose ?

— Oh ! non, merci. Je ne bois jamais. (Elle secoue énergiquement la tête.) Jamais.

— Ça ne vous dérange pas si je prends un verre ?

— Mais non bien sûr. Pourquoi ?

Je me lève et l'observe avec attention. Il me semble qu'elle s'est un peu calmée. Son tic subsiste, mais faiblement. Difficile de dire jusqu'où on peut aller avec elle. Peut-être vaudrait-il mieux la pousser à parler, à se soulager. Qui peut dire exactement combien il faut de temps pour amortir un choc nerveux.

— Où est votre maison ? je lui demande.

— Mais... j'habite chez Mme Murdock, à Pasadena.

— Je veux dire chez vous. Là où habite votre famille.

— Mes parents habitent Wichita. Mais je n'y vais jamais... jamais. Je leur écris de temps en temps, mais je ne les ai pas vus depuis des années.

— Qu'est-ce que fait votre père ?

— Il tient une clinique vétérinaire. J'espère qu'ils ne sauront jamais. Ils n'ont rien su, l'autre fois. Mme Murdock ne l'a jamais raconté à personne.

— Peut-être qu'ils n'auront pas besoin de savoir, je lui dis. Je vais remplir mon verre.

Je fais le tour de son fauteuil pour aller à la cuisine où je me confectionne un whisky-soda de déménageur... Je le siffle d'un coup puis, sortant le petit revolver de ma poche, je m'assure que le cran de sûreté est poussé. Je le renifle et j'ouvre le chargeur.

Il y a une balle dans la chambre, mais c'est un de ces revolvers qui ne partent que lorsque le chargeur est en place. Je reluque dans la culasse. À l'intérieur, une balle d'un calibre qui ne correspond pas est coincée contre l'amortisseur. On dirait une balle de 32. Dans le chargeur, les balles sont de la taille adéquate : 25. Je referme l'arme et je réintègre le living-room.

Je n'ai rien entendu. Elle a tout simplement glissé en avant et s'est effondrée comme une masse sur son joli chapeau. Froide comme un crapaud.

Après l'avoir un petit peu dégagée, j'ôte ses lunettes et m'assure qu'elle n'a pas avalé sa langue. Je lui fourre mon mouchoir entre les dents pour

qu'elle ne s'étrangle pas en revenant à elle. Puis j'appelle Carl Moss.

— Ici Philip Marlowe. Encore des malades ou bien est-ce que la journée est finie ?

— Finie. J'allais m'en aller. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis chez moi. 408, Appartements Bristol, vous vous rappelez ? Il y a ici une jeune fille qui vient de tourner de l'œil. Ça n'est pas ça qui m'inquiète, mais j'ai peur qu'elle ne perde la boule en se réveillant.

— Surtout, pas d'alcool, il recommande. J'arrive.

Je m'agenouille près d'elle et lui frotte les tempes.

Elle ouvre les yeux et sa lèvre se remet à danser. Je retire le mouchoir d'entre ses dents. Elle lève les yeux vers moi et dit :

— Je suis ailée chez M. Vannier. Il habite à Sherman Oaks. Je...

— Vous permettez que je vous étende sur le sofa ? Vous savez bien qui je suis... Marlowe... le grand nigaud qui passe son temps à poser des questions mal à propos...

— Hello, elle fait.

Je la soulève. Elle se raidit, sans dire un mot. Je la pose sur le sofa, rabats sa jupe sur ses genoux, glisse un coussin sous sa tête, puis je ramasse son chapeau. Il est plat comme une limande. Je fais de mon mieux pour le redresser et je le pose sur le bureau.

Elle me regarde du coin de l'œil, elle me demande dans un murmure :

— Est-ce que vous avez appelé la police ?

— Pas encore. J'ai eu trop à faire.

Elle paraît surprise. Je n'en jurerais pas, mais elle a l'air presque offensée, même.

J'ouvre son sac et, lui tournant le dos, j'y glisse le revolver. Et ce faisant, j'inspecte le reste. Le fourbi habituel, deux mouchoirs, un bâton de rouge, un poudrier en argent et émail rouge, un porte-monnaie contenant quelques piécettes et quelques dollars, pas de cigarettes, pas d'allumettes, pas de tickets de cinéma.

J'ouvre la poche intérieure. Elle contient son permis de conduire et un paquet de billets : dix billets de cinquante. Je les inspecte : aucun d'eux n'est absolument neuf. Sous la bande élastique qui les retient ensemble, est glissé un papier plié. Daté du jour et soigneusement tapé à la machine. C'est un reçu de cinq cents dollars « d'acompte », auquel il ne manque que la signature pour être valable.

Il y a tout lieu de croire qu'il ne sera jamais signé. Je glisse l'argent et le reçu dans la poche. Puis je ferme le sac et jette un regard vers le sofa. Elle a les yeux fixés au plafond et son tic l'a reprise. Je vais chercher une couverture dans ma chambre et l'en couvre. Puis je retourne à la cuisine, m'en jeter un dans le col.

XXVIII

Le docteur Carl est un grand Juif costaud, avec une petite moustache à la Hitler, des yeux exorbités et le calme d'un iceberg. Il dépose sa trousse et son chapeau sur un fauteuil puis s'avance vers le sofa et là, immobile, il observe la jeune fille.

— Je suis le docteur Moss, fait-il. Comment vous sentez-vous ?

— Vous êtes de la police ?

Il se penche pour lui saisir le pouls tout en observant sa respiration.

— Où avez-vous mal, mademoiselle...

— Davis, je lui dis. Mademoiselle Merle Davis.

— ... Mademoiselle Davis.

— Nulle part, elle répond en le regardant fixement. Je... je ne sais même pas pourquoi je suis étendue comme cela. Je pensais que vous étiez de la police. J'ai tué un homme, vous comprenez...

— Oh ! c'est un geste bien humain, il réplique. J'en ai tué des douzaines...

Tout ça, sans sourire.

Elle retrousse sa lèvre et tourne la tête pour le regarder.

— Vous n'avez pas besoin de faire cela, il lui dit d'un ton amical. Cela arrive à tout le monde d'avoir de temps en temps un petit nerf qui se met à danser, alors on en fait un drame. Vous pouvez très bien le maîtriser, si vous le voulez.

— Vraiment ? elle chuchote.

— Si vous le voulez. Mais ce n'est pas nécessaire. Pour moi. C'est pareil. Alors, vous n'avez de douleurs nulle part ?

— Non.

Il lui donne une petite tape sur l'épaule et va dans la cuisine. Je le suis. S'appuyant de la hanche contre l'évier, il me regarde de son œil froid.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est la secrétaire d'une cliente. Une Mme Murdock, de Pasadena. Une vraie brute. Il y a sept ou huit ans, un type a cherché à violenter Merle. Jusqu'à quel point, je ne sais pas. Et vers la même époque – pas tout de suite après – il a fait une chute ou bien il a sauté par la fenêtre. Depuis ce temps-là, elle ne peut pas supporter qu'un homme l'approche... même de la façon la plus innocente, j'entends.

— Euh... euh... Ses yeux proéminents sont rivés sur les miens. Elle croit qu'il a sauté par la fenêtre à cause d'elle ?

— Je n'en sais rien. Mme Murdock est la veuve de ce type. Elle s'est remariée et son deuxième mari est mort également. Merle est restée auprès d'elle. Et la vieille la traite comme une marâtre mène sa belle-fille.

— Je vois ce que c'est. Une régressive.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— La petite a eu un choc mental et cherche, dans son subconscient, à se réfugier dans l'enfance. Et lorsque Mme Murdock la gronde un bon coup, ça ne fait qu'aggraver la tendance. Identification de la soumission enfantine avec le besoin enfantin de protection.

Je grommelle :

— Il est vraiment nécessaire de fourrer nos pieds dans ce pataquès ?

— Écoutez, mon vieux. La gamine est, de toute évidence, une névrosée. Et c'est en partie fondé et en partie volontaire. Je veux dire que dans une certaine mesure, elle s'y complaît. Peut-être même sans s'en rendre compte. De toute façon, ce n'est pas ce qui compte pour l'instant. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'avoir tué un homme ?

— Un nommé Vannier qui habite à Sherman Oaks. Il y a une histoire de chantage là-dessous, je crois. Merle devait lui apporter de l'argent, de temps à autre. Elle avait peur du gars. Et je l'ai vu. Il a une sale gueule. Elle y est allée cet après-midi et elle prétend avoir tiré sur lui.

— Pourquoi ?

— Elle n'aimait pas sa façon de lui rire au nez.

— Tiré sur lui avec quoi ?

— Elle a un revolver dans son sac. Ne me demandez pas pourquoi. Je n'en sais rien. Mais si elle l'a tué, ce n'est pas avec cet outil-là. Il y a une balle d'un calibre différent coincée dans le canon. On ne peut pas tirer avec. Et de plus, il n'a pas servi.

— C'est trop compliqué pour moi. Je ne suis qu'un médecin. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse pour elle ?

— Et par surcroît, je poursuis sans répondre, elle raconte que la lampe brûlait, et c'était cinq heures et demie au plus, en plein soleil. Le type portait un pyjama et la clé était dans la serrure de la porte d'entrée. Et il n'est jamais venu lui ouvrir la porte. Il est resté assis là, à la reluquer en ricanant.

— Ah ! il fait, en hochant la tête. (Puis il glisse une cigarette entre ses lèvres et rallume.) D'après ce que vous racontez, j'en conclus que le type était déjà mort. C'est bien ça ?

— Je n'y étais pas, mon vieux. Mais ça me paraît assez clair.

— Si elle s' imagine l'avoir tué, et si elle ne joue pas la comédie... et Dieu sait si ce genre de folle sait la jouer, cela indique que l'idée n'était pas neuve pour elle. Elle était armée. Ce qui confirme ce que je viens de dire... Elle fait peut-être un complexe de culpabilité. Envie d'être châtiée, d'expier un crime, vrai ou imaginaire. Encore une fois, je vous demande ce que vous voulez que je fasse pour elle. Elle n'est pas malade et elle n'est pas fêlée non plus.

— Elle ne va pas retourner à Pasadena.

— Ah ! (Il me regarde avec curiosité.) Elle a de la famille ?

— À Wichita. Son père est vétérinaire. Je vais l'appeler, mais il faut qu'elle reste ici cette nuit.

— Ça, c'est à voir... Est-ce qu'elle a suffisamment confiance en vous pour

passer la nuit chez vous ?

— Elle est venue ici de son propre chef... et pas pour une visite mondaine. Alors je pense que oui.

Il hausse les épaules en lissant le coin de sa moustache noire.

— C'est bon. Je vais lui donner un soporifique et nous la coucherons. Et vous pourrez toujours arpenter le salon en vous débattant avec votre conscience.

— Je dois sortir. Il faut que j'aille voir ce qui est arrivé là-bas. Et elle ne peut pas rester seule ici. Et aucun homme ne la mettra au lit, pas même un docteur. Appelez une infirmière. Je dormirai autre part.

— Phil Marlowe. Le Galahad défraîchi ! Ça va. Je reste ici jusqu'à l'arrivée de l'infirmière.

Je réintègre le living-room et j'appelle le service des infirmières. Puis il téléphone à sa femme. Pendant qu'il parle, Merle s'assied dans le sofa, et les mains jointes dans son giron, dit :

— Je ne vois pas pourquoi la lumière brûlait. Il ne faisait pas sombre du tout dans la maison. Pas sombre à ce point-là.

— Quel est le prénom de votre père ? je lui demande.

— Docteur Wilbur Davis. Pourquoi ?

— Vous ne voulez pas manger quelque chose ?

Du téléphone, Carl Moss me lance :

— Attendez jusqu'à demain pour ça. Ce n'est qu'un répit.

Et après avoir raccroché, il va chercher dans sa trousse deux pilules jaunes et un morceau de coton hydrophile. Il remplit un verre d'eau puis il tend les deux pilules à Merle :

— Avalez ça.

— Est-ce que je suis malade ? elle demande en levant les yeux sur lui.

— Avalez, mon petit, avalez.

Elle obéit.

Je prends mon chapeau et je sors.

En chemin, pendant que l'ascenseur descend, je me souviens du fait qu'elle n'avait aucune clé dans son sac, alors je m'arrête à l'entresol et je sors de l'immeuble par la porte qui donne sur l'avenue Bristol. Je n'ai aucune peine à trouver sa voiture. Elle est rangée, tout de travers, à cinquante centimètres du trottoir. C'est une décapotable grise, Mercury, immatriculée 2X-1111. Le numéro de la voiture de Linda Murdock.

Un porte-clés en cuir pend à la serrure. Je monte, je fais ronfler le moteur, et après avoir vérifié le niveau d'essence, je démarre. C'est une bonne petite voiture, nerveuse comme tout. Dans la Passe de Cahuenga, elle voile comme une hirondelle.

XXIX

L'Allée d'Escamillo est une route étroite bordée de quelques rares maisons, et surplombée par des collines brunâtres et pelées, dont la seule végétation est la sauge et le manzanita. Le cinquième et dernier block d'immeubles de l'allée tourne brusquement à gauche et se perd dans la colline. Il comprend trois maisons, deux face à face à l'entrée, et la troisième au bout de l'impasse. C'est celle de Vannier. Mon phare me montre la clé, toujours insérée dans la serrure.

C'est un petit pavillon de style anglais, au toit pointu, aux fenêtres à vitraux, avec un garage sur le côté et une petite roulotte-remorque garée un peu plus loin. La lune qui vient de se lever, éclaire gentiment la petite pelouse. Un grand chêne barre presque l'accès du perron. Pas de lumière, ou tout au moins, on n'en voit pas de l'extérieur.

Étant donné l'exposition de la maison, une lampe brûlant dans le salon en plein jour aurait pu se justifier, d'ailleurs. Cela fait assez garçonnière discrète, mais comme domicile de maître chanteur, ça ne me paraît pas très adéquat. Si Vannier cherchait la mort subite, il n'aurait pas pu mieux choisir.

Je m'engage dans la petite allée pour manœuvrer et après avoir fait demi-tour, je redescends jusqu'au coin de la rue où je range la voiture. Puis je remonte vers la maison en marchant au milieu de la chaussée, car il n'y a pas de trottoir. La porte d'entrée aux lourdes ferrures est faite de panneaux en chêne biseautés. Elle s'ouvre au loquet. La tête d'une clé plate sort de la serrure. J'appuie sur le bouton et la sonnette grelotte nostalgiquement, quelque part dans la maison. Je contourne le chêne pour aller braquer le rayon de la petite lampe électrique sur le garage. Il y a une voiture dedans. Je fais le tour de la maison et jette un coup d'œil sur le petit jardin sans fleurs entouré d'un mur bas. Encore des chênes, trois, une table et une paire de chaises de jardin. Au fond un incinérateur à ordures. Je braque ma lampe à l'intérieur de la roulotte avant de revenir vers la porte d'entrée. Personne dedans. La porte en est fermée à clé.

J'ouvre la porte d'entrée en laissant la clé sur la serrure. Je n'ai pas l'intention de faire le zigoto là-dedans. Ce qui est fait, est fait. Je veux simplement m'en assurer. Je tâtonne le long du mur pour trouver un interrupteur, et l'ayant trouvé, je le tourne. Les appliques murales s'allument et me montrent la grosse lampe dont paraît Merle, et le reste. J'allume la grosse lampe et j'éteins les appliques.

La pièce tient toute la profondeur de la maison. Une sorte d'arche ouvre sur une petite salle à manger. Des rideaux entrouverts pendent du haut de l'arche, de lourds rideaux de brocard vert pâle, assez défraîchis. Une cheminée occupe le milieu du mur de gauche, et des rayonnages garnis de

livres l'encadrent. Deux canapés coupent deux coins de la pièce et il y a quatre fauteuils, un doré, un rose, un marron et un jacquard marron et or, muni d'un tabouret.

Et sur ce tabouret, deux jambes dans un pyjama jaune, deux chevilles nues et deux pieds chaussés de pantoufles de maroquin vert sombre. Quittant ces pieds, mes yeux remontent lentement, sur une robe de chambre de soie verte imprimée retenue par une ceinture à glands d'or ; puis sur un cou jaune, une face tournée de côté, dans la direction du miroir qui pend au mur. Je fais quelques pas pour regarder dans le miroir. Pas de doute, il a bien l'air de cligner de l'œil.

Le bras et la main gauche reposent entre le genou et le bord du fauteuil ; le bras droit pend à l'extérieur et le bout des doigts touche le tapis. Et aussi la crosse d'un revolver, – un de ces petits revolvers trapus qui n'ont pour ainsi dire pas de canon. Sa joue droite s'appuie contre le dossier du fauteuil, mais son épaule droite est noire de sang et sa manche en est souillée. Et le fauteuil aussi.

Je n'ai pas l'impression que sa tête a pris cette position-là d'elle-même. Quelque âme sensible a dû être gênée par la vue de sa joue droite.

Je soulève le pied et déplace le tabouret de quelques centimètres. Les talons de ses pantoufles bougent de mauvais gré, sans le suivre. Le gars est raide comme une planche. Alors je me penche pour toucher sa cheville. La glace ne sera jamais aussi froide.

Sur la table, à la hauteur de son coude droit, un verre à demi-plein d'une boisson éventée et un cendrier plein de mégots et de cendres. Trois de ces mégots sont maculés de rouge à lèvres. Un ton de rouge pour blonde. Il y a un second cendrier à côté d'un fauteuil. Avec des allumettes et des cendres, mais pas de mégots.

Dans la chambre, un parfum assez lourd lutte avec l'odeur de mort et perd la partie. Mais il subsiste quand même.

Je fouine à travers toute la maison, allumant et éteignant des lumières. Deux chambres à coucher, une jolie salle de bains, avec dans un coin, une cabine de douches à porte vitrée. La cuisine est exiguë. Des tas de bouteilles dans l'évier. Des tas de bouteilles, des tas de verres, des tas d'empreintes digitales... des tas de preuves. Ou pas une seule, qui sait ?

Je retourne dans le living-room et je reste planté là, respirant la bouche ouverte et me demandant ce que ça donnera quand je vais déclarer celui-là. Déclarer celui-là et reconnaître que je suis le gars qui a trouvé Morningstar et qui s'est débiné. Ça ne donnera pas grand-chose de bon... ce sera même légèrement catastrophique... Marlowe : trois meurtres. Marlowe, enfoncé jusqu'au cou dans les cadavres. Et pas d'alibi qui tienne debout, raisonnablement tout au moins. Et ce n'est pas le pire. Si je l'ouvre, j'ai les bras liés. Plus question de continuer ce que j'ai entrepris et de découvrir quoi que ce soit.

Carl Moss consentira sans doute à envelopper Merle dans le manteau

d'Esculape... sous certaines conditions. Ou il estimera peut-être plus salubre pour elle de la laisser se soulager de ce qu'elle peut bien avoir sur le cœur.

Je m'approche lentement du macchab et, serrant les dents je l'empoigne par la tignasse pour décoller son visage du fauteuil. La balle est entrée dans la tempe. La mise en scène prétend peut-être au suicide. Mais des types comme Vannier, ça ne se suicide pas. Un maître chanteur, même quand il a les jetons, éprouve un sentiment de puissance et s'en délecte.

Je laisse la tête partir où elle veut et je me penche pour essuyer ma main au tapis. Et dans cette posture, je vois dépasser le coin d'un cadre, sous la table à liqueurs près de Vannier. Je la ramasse avec mon mouchoir.

La vitre est fêlée en travers. Le cadre est tombé du mur. Je reconnais le petit clou qui le supportait, et je me doute de la façon dont c'est arrivé. Quelqu'un se tenait à la droite de Vannier, peut-être même penché vers lui – quelqu'un qu'il connaissait et qu'il ne redoutait pas – et ce quelqu'un a soudain sorti un revolver et l'a tué d'un coup dans la tempe. Et alors, épouvanté à la vue du sang, ou surpris par le recul de l'arme, le meurtrier a fait un bond en arrière, a touché le mur et fait tomber le tableau. Et il a pris garde de ne pas y toucher, ou peut-être eu peur d'y toucher.

J'examine le tableau. C'est une petite chose, sans intérêt. Un type, en pourpoint, chausses et manchettes de dentelle, coiffé d'un de ces chapeaux ronds, bouffants, en velours, avec une plume au côté : il est penché à une fenêtre et semble parler à un interlocuteur, en bas. En bas ne figure pas dans le tableau. Bref, c'est une reproduction en couleur, d'on ne sait quoi, mais dont la nécessité ne se faisait absolument pas sentir.

Je jette un regard circulaire. Il y a d'autres tableaux : deux aquarelles assez jolies, quelques gravures – ça fait plutôt vieux jeu, de nos jours, les gravures, à moins qu'elles ne soient redevenues à la mode ? – Peut-être que le gars aimait cette reproduction-là ; c'était son affaire, après tout. Un homme qui se penche à une haute fenêtre. Il y a longtemps de cela.

Je regarde Vannier. Ce n'est pas lui qui pourra m'aider. Un homme qui se penche à une haute fenêtre... au temps jadis...

L'idée est si vague, si confuse que tout d'abord elle m'effleure à peine, comme un léger contact de plume, un flocon de neige. Une haute fenêtre... un homme qui se penche... il y a longtemps.

Et soudain elle prend forme, se précise, explose comme un feu d'artifice... Par la fenêtre, une grande fenêtre... il y a longtemps... huit ans... un homme qui se penche... qui se penche trop... un homme qui tombe... vers sa mort. Un nommé Horace Bright.

— Monsieur Vannier, je lui dis, avec une pointe d'admiration, ce n'était pas mal joué.

Je retourne le cadre. Sur le dos, des dates et des sommes sont inscrites. Des dates qui remontent presque à huit ans... des sommes qui sont généralement de 500 dollars, parfois de 750, deux de mille. Un total en chiffres minuscules : 11 100 dollars. M. Vannier n'a pas reçu le dernier versement. Il était déjà

mort. Ça ne fait pas beaucoup d'argent en huit ans. Le client de M. Vannier a dû chipoter férocement.

Le dos de carton tient au cadre à l'aide d'aiguilles de phono. Deux d'entre elles sont tombées. J'essaye de dégager le carton et, ce faisant, je le déchire un peu. J'aperçois dans la déchirure une enveloppe blanche, derrière l'image. Cachetée, nue. Je l'ouvre. Elle contient deux photos carrées et un négatif. Les deux photos sont identiques. Elles montrent un homme, penché très en avant à une fenêtre, la bouche ouverte comme s'il criait. Ses mains reposent sur le rebord de briques. Derrière son épaule apparaît un visage de femme. L'homme est assez mince, brun. Son visage n'est pas très net, celui de la femme derrière lui non plus. Il est penché à la fenêtre et crie ou appelle.

Je reste là à étudier la photo. Et j'ai beau chercher, elle ne veut rien dire. Je sais qu'elle doit signifier quelque chose. Mais quoi, je n'en sais rien. Et je continue à la scruter. Au bout d'un petit moment, quelque chose me paraît anormal. Une toute petite chose, mais elle est capitale. La position des mains de l'homme, parallèles au coin que forment le mur et le cadre de la fenêtre. Ces mains ne tiennent rien, ne touchent rien. C'est seulement l'intérieur du poignet qui effleure la brique. Les mains, elles, ne s'appuient que sur le vide.

L'homme ne se penche pas, il tombe.

Je remets clichés et négatif dans l'enveloppe, plie le carton et fourre le tout dans ma poche. Puis je dissimule cadre, verre et reproduction au fond d'une armoire sous une pile de serviettes éponge.

Mais tout cela m'a pris trop de temps. Dehors, une voiture freine devant la porte. Je plonge derrière les rideaux de la voûte de la salle à manger.

XXX

La porte d'entrée s'ouvre et se referme, sans bruit. Un long silence, suspendu comme le souffle d'un homme dans l'air glacé du matin, puis un hurlement déchirant, terminé par un sanglot désespéré. Et là-dessus, une voix d'homme, rageuse, mordante :

— Pas mal... mais ça ne casse rien... Tu peux faire mieux !

— Mon Dieu, gémit la femme, mon Dieu, c'est Louis ! Il est mort !

La voix d'homme reprend :

— Je peux me tromper. Mais je trouve que ça sonne faux.

— Mais Dieu du Ciel, il est mort, Alex... Fais quelque chose... Je t'en supplie... *fais* quelque chose...

— Ouais, rétorque la voix furieuse d'Alex Morny. Ouais, je devrais bien. Je devrais t'arranger comme lui, tiens... Avec le sang et tout le reste. Te dérouiller une bonne fois... oh ! et puis non... Ce n'est pas nécessaire... Tu es déjà comme ça... pourrie comme lui... À peine huit mois que nous sommes mariés et tu me cocufies avec un outil pareil ! Bon Dieu ! Qu'est-ce qui m'a poussé à frayer avec une traînée comme toi ?

Il hurle presque la fin de sa tirade.

La femme recommence à brailler et à se lamenter.

— Oh ! la ferme ! dit Morny avec amertume. Pourquoi t'imagines-tu que je t'ai amenée ici ? Ça ne prend pas, tu sais, ta comédie. Il y a des semaines que tu es filée. Tu es venue ici hier soir. Et moi, j'y suis venu aujourd'hui. J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir. Ton rouge sur les mégots, le verre que tu as bu. Et je te vois d'ici, assise sur le bras du fauteuil, à caresser ses cheveux pommadés, et lui filer sa tisane pendant qu'il roucoulait. Mais pourquoi, bon Dieu ?

— Oh, Alex... Alex mon chou... ne dis pas des choses aussi horribles !

— Une vraie petite fille modèle... L'innocence personnifiée. Il ne te manque que les nattes dans le dos... Eh bien ! arrête les frais, ma mignonne. Il faut que je sache comment manœuvrer dans ce micmac. Qu'est-ce que tu crois que je fous ici ? Ce n'est plus ton sort qui m'intéresse, mon ange ! Je m'en balance ! Et comment que je m'en balance, ma jolie petite tueuse blonde ! Mais ce qui compte, c'est ma réputation, mon affaire... Dis-moi, est-ce que tu as au moins essuyé le revolver ?

Silence. Puis un bruit mat. La fille gueule. Elle a mal, terriblement mal. Ça la torture jusqu'au fond de son être. Et ça n'a pas l'air d'être du chiqué, en plus.

— Écoute, mon ange, grogne l'autre, pour ce qui est de la grande scène du trois, passe la main. J'ai été acteur. Je connais le truc. Laisse tomber. Tu vas me dire comment ça s'est passé, même si je dois te traîner par les cheveux à

travers la chambre. Alors... as-tu essuyé le revolver ?

Tout à coup, elle éclate de rire. Un rire faux, mais clair quand même, avec un joli son cristallin. Puis elle se tait aussi brusquement. Sa voix fait :

— Oui.

— Et le verre où tu as bu ?

— Oui.

Très calmement, à présent, froidement, presque.

— Et tu as plaqué ses empreintes digitales sur le revolver ?

— Oui.

Un silence, il réfléchit.

— Ils ne marcheront probablement pas. C'est presque impossible d'obtenir les empreintes d'un mort sur une arme d'une manière indiscutable. Mais tout de même... Et qu'est-ce que tu as essuyé d'autre ?

— Euh... rien... Oh ! Alex, ne sois pas si cruel !

— La ferme ! *La ferme !* Montre-moi comment ça s'est passé, où tu étais, comment tu tenais l'arme...

Elle ne bronche pas.

— T'en fais pas pour les empreintes, dit Morny. J'en laisserai de meilleures... de bien meilleures...

Lentement, elle passe devant la fente des rideaux entrebâillés. Elle porte un pantalon de gabardine vert d'eau, une jaquette d'un ton fauve, cousue sellier et un turban rouge vif retenu par un serpent d'or. Les larmes barbouillent son visage.

— Ramasse-le ! gueule Morny. Fais voir.

Elle se penche en avant contre le fauteuil, puis se – redresse, le revolver en main, les lèvres retroussées. Par la fente des rideaux, je la vois braquer le revolver en direction de la porte. Morny ne fait pas un mouvement, ne profère pas un son. La main de la blonde se met à trembler et le revolver gigote absurdement dans ses doigts. Ses lèvres frémissent, puis son bras retombe.

— Je ne peux pas, elle soupire. Je devrais te tuer, mais je ne peux pas. Ses doigts s'ouvrent et le revolver rebondit par terre.

Morny passe en flèche devant les rideaux, l'écarté brutalement et du bout du pied, il ramène le revolver à peu près à l'endroit où il se trouvait au début.

— Tu n'aurais pas pu... – il fait d'une voix sombre. – Ce n'était pas possible. Tiens, regarde.

Tirant un mouchoir de sa poche, il ramasse l'arme avec précaution, pousse quelque chose et le revolver s'ouvre. Enfonçant la main dans sa poche droite il en sort une cartouche, la fait rouler entre ses doigts puis l'enfonce dans le chargeur. Quatre fois, il recommence le même jeu, après quoi il referme l'arme, la rouvre et fait tourner le barillet jusqu'à une certaine position. Finalement, il repose le revolver sur le sol, et après avoir rangé son mouchoir, il se redresse.

— Tu n'aurais pas pu me tuer, il fait en ricanant, parce qu'il n'y avait rien dedans, rien qu'une cartouche vide. Maintenant, il est rechargé. Les cylindres

sont en bonne place. Un coup a été tiré. Et tes empreintes sont sur la crosse.

La blonde, complètement figée, le regarde d'un air hagard.

Il reprend d'une voix douce :

— J'ai oublié de te dire... C'est moi qui avais essuyé le revolver. Je m'étais dit que ce serait bien plus gentil si je m'assurais *sans erreur possible* que tes empreintes étaient dessus. J'en étais à peu près certain, note bien, mais je tenais à m'en *convaincre*. Tu saisis ?

La fille demande calmement :

— Et tu vas me donner ?

Il me tourne le dos. Un complet sombre. Un feutre rabattu. Je ne vois pas sa figure. Mais je sens, mieux que si je le voyais, son rictus quand il répond :

— Oui, mon ange, je vais te donner.

— Je vois, et elle le regarde droit dans les yeux.

Ses traits de poupée de music-hall ont soudain revêtu un air de gravité digne.

— Oui, je vais te donner, mon ange, il reprend d'une voix tonnante, en martelant les mots comme s'il savourait son rôle. Il y a des gens qui me plaindront, et d'autres qui se ficheront de moi. Mais ça ne nuira pas à mon affaire. Au contraire. Un peu de publicité ne lui fera jamais aucun tort.

— Ainsi, je n'ai plus qu'une valeur publicitaire pour toi, à présent ? À part le danger que tu cours d'être soupçonné toi-même, bien entendu.

— Exactement... exactement...

— Mais as-tu pensé au mobile ? Pour quelle raison l'ai-je tué ?

Elle reste calme, le regard droit, si gravement méprisant qu'il ne saisit même pas l'ironie de la question.

— Je ne sais pas. Et je m'en balance. Tu fricotais avec lui. Eddie t'a filée en ville jusqu'à Bunker Hill et là tu as rencontré un type blond en complet marron. Tu lui as donné quelque chose. Eddie t'a lâchée pour filer le gars jusqu'à un garni du quartier. Il a voulu reprendre la filature, mais il a eu l'impression que le gars l'avait repéré alors il a laissé tomber. Je ne sais pas de quoi il retournait. Mais je sais une chose. C'est que dans ce garni, il y a un jeune type du nom de Phillips qui s'est fait buter hier. Est-ce que tu es au courant de ça, ma douce ?

— Non, je ne suis pas au courant. Je ne connais personne du nom de Phillips, et aussi étrange que cela puisse paraître, il ne m'a encore jamais pris fantaisie d'aller tirer sur quelqu'un uniquement pour m'amuser.

— Mais tu as tué Vannier, ma chère, fait Morny, d'un ton presque aimable.

— Oh oui, elle soupire. Évidemment. Nous nous demandions quel était mon mobile. Tu ne l'as pas encore inventé ?

— Tu discuteras de ça avec les cognes. Appelle ça querelle d'amoureux, ou ce que tu voudras.

— Peut-être te ressemblait-il un tant soit peu quand il était soûl. Le voilà mon mobile.

Il fait « Ahhhh !... » et prend une brève aspiration.

— Il avait meilleur air... Plus jeune... avec moins de ventre... Mais le même sale ricanement, prétentieux et satisfait.

— Ahhh... fait Morny !

Il souffre.

— Tu crois que ça irait comme mobile ? elle demande doucement.

Un pas en avant et son poing part. Elle le prend sur la mâchoire et s'effondre. Elle reste par terre, immobile, une longue jambe fuselée étendue devant elle, une main contre sa joue, ses yeux tout bleus rivés sur lui.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, dit-elle. Peut-être que je ne marcherai plus, maintenant...

— Oh ! pour marcher, tu marcheras... Tu n'as pas le choix. Tu t'en tireras sans mal. Avec ton charme. Vingt dieux ! j'en sais quelque chose. Mais pour marcher, tu marcheras, mon ange... tes empreintes sont sur le revolver.

Lentement, tenant toujours sa joue dans sa main, elle se remet sur ses pieds. Puis elle sourit.

— Je savais qu'il était mort. C'est ma clé qui est sur la porte. Je veux bien aller à la police et dire que c'est moi qui ai tiré. Mais si tu as envie que je raconte mon histoire, ne pose plus ta sale patte sur moi. Parfaitement, je suis toute prête à aller trouver les flics. Je me sentirai plus en sécurité avec eux qu'avec toi.

Morny fait demi-tour et j'entrevois son rictus et le tic qui agite la cicatrice de sa joue. Il sort de mon champ de vision. La porte d'entrée s'ouvre. L'espace d'une seconde, la blonde reste immobile, puis, après un coup d'œil vers le corps, elle frissonne légèrement et s'éloigne à son tour.

La porte se referme. Des pas dans l'allée. Des claquements de portières ouvertes et refermées. Un moteur vrombit et la voiture démarre.

Au bout d'un long moment, je sors de ma cachette et j'inspecte le living-room. D'abord, je ramasse le revolver et, après l'avoir très soigneusement essuyé, je le remets en place. Ensuite, je prends dans le cendrier les trois mégots tachés de rouge, je les jette dans la cuvette des toilettes et je tire la chasse d'eau dessus. Après cela, je cherche un second verre susceptible de porter ses empreintes. Mais je n'en trouve pas d'autre que celui que j'avais remarqué d'abord – à demi-plein et éventé. Je l'emporte à la cuisine, je le vide, le rince et l'essuie avec un torchon humide.

Maintenant vient le sale boulot. M'agenouillant sur le tapis, près du fauteuil du macchabée, je reprends le revolver, puis je saisis les doigts raidis. Les empreintes ne seront pas fameuses, mais ce seront des empreintes, et pas celles de Louise Morny... La crosse du pistolet est recouverte de caoutchouc quadrillé dont un petit morceau manque, à gauche contre la gâchette. Pas de place pour des empreintes, là-dessus. Une marque d'index à droite sur le canon, deux doigts sur la gâchette, un pouce à gauche, en dessous du chargeur. Ça suffit. Je jette un dernier regard circulaire.

Je descends la lampe au plus faible. Elle tape trop dur sur la face jaune du mort... J'ouvre la porte d'entrée, sors la clé, l'essuie et je la repousse dans la serrure. Je referme la porte et essuie le loquet, puis je descends la rue pour retrouver la Mercury.

Arrivé à Hollywood, je ferme la voiture à clé et je regagne à pied le Bristol, en passant le long des voitures rangées contre le trottoir. Dans l'ombre, un chuchotement rauque profère mon nom. La longue trogne hermétique d'Eddie Prue plafonne dans une petite Packard. Il est seul, au volant. Je me penche à la portière pour le regarder.

— Alors, roussin, quoi de neuf ?

Je jette mon allumette et lui souffle ma fumée au nez.

— Qui a perdu la facture de matériel dentaire que vous m'avez donnée hier soir ? Vannier ou quelqu'un d'autre ?

— Vannier.

— Qu'est-ce que j'étais censé faire avec ? Reconstituer la biographie du nommé Teager ?

— J'ai pas de temps à perdre avec des cruches.

— Pourquoi ce papier serait-il tombé de sa poche ? Et s'il l'a vraiment laissé tomber, pourquoi ne le lui avez-vous pas rendu, tout simplement ? Autrement dit, puisque je suis une cruche, voulez-vous m'expliquer pourquoi une facture d'accessoires de dentisterie affole les gens au point qu'ils éprouvent le besoin d'engager un détective. Surtout lorsqu'il s'agit d'un particulier comme Alex Morny qui ne peut pas blairer les détectives ?...

— Morny a la tête sur les épaules, réplique froidement Prue.

— Oui, c'est pour lui qu'on a inventé l'expression : « bouché comme un acteur ».

— Passons ! vous savez à quoi ça sert, ce matériel dentaire ?

— Ouais, je réponds. Je l'ai appris. On emploie l'albastone pour faire le moulage des dents et des cavités. C'est une matière très fine et très dure qui relève jusqu'au plus petit détail. L'autre machin, le crystobolite, sert à dissoudre la cire qui entoure un modelage. On l'emploie parce qu'il supporte une température très élevée sans se déformer. Mais vous ne comprenez peut-être rien à ce que je raconte ?...

— Alors, comme ça, vous savez comment on fait les inlays en or, hein ?

— J'ai passé deux heures à l'apprendre ce matin. Je suis un spécialiste maintenant. Mais à quoi ça m'avance ?

Il reste un instant silencieux puis il me fait :

— Vous lisez le journal quelquefois ?

— De temps en temps.

— Vous n'auriez pas lu, par hasard, un truc sur un vieux mec, du nom de Morningstar qui s'est fait déroquer dans l'immeuble Belfont à la Neuvième Rue, juste deux étages au-dessus du bureau du gars Teager ? Non, hein ? Vous n'êtes pas au courant ?

Je ne lui réponds pas. Il me regarde longuement puis allonge la main vers le starter. Le moteur démarre.

— Personne ne pourrait être aussi bête que vous voulez bien le paraître... il murmure. Personne. Vous avez bien le bonjour !

Il décolle du trottoir et prend la direction des collines, vers l'avenue Franklin. Sa voiture a disparu que je souris encore.

Je monte chez moi. Après avoir mis la clé dans la serrure j'entrouvre la porte, puis je frappe doucement. Des pas dans la pièce. Une grande fille solide coiffée d'un bonnet d'infirmière vient m'ouvrir.

— Je suis Marlowe. J'habite ici.

— Entrez, monsieur Marlowe. Le docteur Moss m'a expliqué.

Je referme doucement et je chuchote :

— Comment va-t-elle ?

— Elle dort. Elle sommeillait déjà lorsque je suis arrivée. Je m'appelle Lymington. Je sais très peu de choses sur elle, mais sa température est normale, son pouls encore un peu rapide, mais il se calme. Un choc mental, si je comprends bien.

— Elle a découvert un homme assassiné. Ça lui a fichu un coup terrible. Est-ce qu'elle dort assez profondément pour que je puisse prendre de quoi aller dormir à l'hôtel ?

— Oh, bien sûr. Ne faites pas de bruit. Elle ne se réveillera sans doute pas. Et si elle se réveillait, cela n'aurait pas d'importance.

Je dépose de l'argent sur le bureau.

— Il y a du café, du bacon, des œufs, du pain, du jus de tomate, des

oranges et du whisky. Si vous avez besoin d'autre chose, téléphonez en bas.

— J'ai déjà fait le tour de vos provisions, dit-elle en souriant. Nous avons tout ce qu'il nous faut pour le petit déjeuner demain. Va-t-elle rester ici ?

— C'est le docteur Moss qui décidera. Je pense qu'elle partira chez elle dès qu'elle sera en état. Et chez elle, c'est assez loin, c'est à Wichita, dans le Kansas.

— Je ne suis qu'infirmière, mais je pense qu'une bonne nuit de sommeil suffira pour la guérir complètement.

— Une bonne nuit de sommeil et un changement d'ambiance, je réplique, mais cela ne veut rien dire pour Miss Lymington.

Du couloir, je jette un coup d'œil dans la chambre. On lui a mis un pyjama à moi. Elle est étendue sur le dos, un bras posé sur les couvertures. On a dû rouler vingt centimètres de manches au moins et sa petite main émerge, toute menue et crispée. Son visage blême et tiré semble cependant tranquille. Je fouille dans le placard, j'en extrais une valise et j'y lance quelques frusques. En sortant, je regarde Merle. Elle a les yeux ouverts et fixe le plafond. Puis son regard se déplace, juste assez pour me voir et un léger sourire retrousse le coin de ses lèvres.

— Hello !

C'est une toute petite voix épuisée, une voix qui sait que son possesseur est au fond du lit, gardé par une infirmière, et tout le reste...

— Hello !

Je m'approche et je lui décoche le sourire le plus courtois de mon avenante physionomie.

— Je vais bien, elle murmure. Je vais très bien. N'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— C'est dans votre lit que je suis ?

— Rassurez-vous. Il ne vous mordra pas.

— Je n'ai pas peur. (Une petite main glisse vers moi et s'offre. Je la prends dans la mienne.) Je n'ai pas peur de vous. Aucune femme n'aura jamais de raison d'avoir peur de vous, n'est-ce pas ?

— Venant de vous, je peux prendre ça comme un compliment.

Ses yeux sourient, puis retrouvent leur gravité.

— Je vous ai menti, dit-elle à voix basse, je... je n'ai tué personne.

— Je le sais. Je suis allé là-bas. Oubliez tout ça. N'y pensez plus.

— Les gens vous disent toujours d'oublier les choses désagréables. Mais on ne peut jamais. C'est tellement ridicule de me dire cela...

— C'est bon, je réponds, feignant d'être froissé. C'est bon, je suis ridicule. Et si vous dormiez, maintenant ?

Elle tourne la tête vers moi, jusqu'à me regarder dans les yeux. Assis au bord du lit, je lui tiens la main.

— La police va venir ?

— Non. Tâchez de n'être pas trop déçue...

Elle se renfrogne.

— Vous devez me trouver terriblement sotté.

— Mon Dieu... peut-être...

Deux larmes prennent forme dans ses yeux et glissent doucement le long de ses joues.

— Mme Murdock sait-elle où je suis ?

— Pas encore. Je vais aller le lui annoncer.

— Est-ce que vous devez lui raconter... tout ?

— Ouais... pourquoi pas ?

Elle détourne la tête et dit à voix basse :

— Elle comprendra. Elle sait l'horrible chose que j'ai faite, il y a huit ans... cette chose abominable...

— Bien sûr... C'est pour ça qu'elle paie Vannier depuis tout ce temps-là...

— Oh ! mon Dieu ! (Elle soupire et l'autre main sort des draps tandis que celle que je tenais s'arrache à la mienne. Elle les joint ardemment :) J'aurais tellement voulu que vous n'appreniez pas cela ! Personne ne le savait, sauf Mme Murdock. Mes parents l'ont toujours ignoré. J'aurais tellement voulu que vous ne l'appreniez pas !

L'infirmière s'amène à la porte et me regarde d'un œil sévère.

— Ce n'est pas bon pour elle de trop parler, monsieur Mario we. Vous devriez la laisser maintenant.

— Écoutez, Miss Lymington. Je connais cette petite fille depuis deux jours. Vous, vous ne la connaissez que depuis deux heures. Tout ceci ne peut que la soulager.

— Cela va peut-être provoquer une autre... une autre crise... elle réplique d'un ton soucieux, en évitant mon regard.

— Eh bien ! si elle doit en avoir une, autant que ce soit maintenant, pendant que vous êtes là. Après ça, elle sera débarrassée. Pourquoi n'allez-vous pas vous offrir un bon verre à la cuisine ?

— Je ne bois jamais pendant le travail, répond-elle sèchement. D'ailleurs quelqu'un pourrait arriver... et remarquer mon haleine...

— Pour l'instant, vous êtes mon employée. Et j'exige de mes employés qu'ils prennent une biture de temps en temps. D'ailleurs, si vous avez bien dîné et que vous croquiez quelques pastilles de menthe – il y en a dans le placard de la cuisine – personne ne remarquera votre haleine...

Elle m'adresse un petit sourire complice avant de disparaître. Merle écoute cette conversation comme s'il s'agissait d'un intermède frivole coupant une discussion philosophique. D'un air agacé et réprobateur.

— Je voulais vous en parler, elle reprend, un peu haletante. Je...

Je pose ma patte sur ses deux petites mains crispées :

— Laissez tomber. Je sais. Marlowe sait tout – sauf une chose : comment gagner convenablement sa vie. Croyez-moi, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Maintenant, vous allez vous rendormir et demain, je vous emmène à Wichita voir vos parents. Et aux frais de Mme Murdock.

— Vraiment ! C'est si gentil de sa part ! elle s'exclame, les yeux brillants.

Mais elle a toujours été si bonne pour moi.

Je m'écarte du lit et je lui dis en souriant :

— C'est une femme magnifique. Je vais lui rendre visite tout de suite et nous allons avoir une adorable petite conversation devant une tasse de thé. Et si vous ne vous rendormez pas immédiatement, je ne vous laisserai plus jamais avouer de nouveaux meurtres.

— Vous êtes abominable. Je vous déteste.

Elle détourne la tête, enfouit ses bras sous les draps et ferme les yeux.

Je gagne la sortie. À la porte, je me retourne vivement. Un œil entrouvert, elle m'épie. Je lui fais un clin d'œil et sa paupière se rabat aussitôt.

Dans le living-room, je fais don à Miss Lymington de ce qui reste de mon œillade et, ramassant ma valise, je prends la porte.

La boutique du prêteur est encore ouverte sur le boulevard Santa Monica. Le vieux Juif coiffé de la haute calotte noire paraît étonné de voir que je peux rembourser mon emprunt aussi rapidement. Je lui explique que c'est comme ça que ça se passe à Hollywood.

Il sort l'enveloppe du coffre-fort, l'ouvre et après avoir ramassé mon argent et mon reçu, il fait glisser la pièce d'or dans le creux de sa main.

— Un trésor, cette pièce. Ça me brise le cœur de vous la rendre. C'est le travail qui est magnifique, comprenez-vous ?

— Et il y a bien pour vingt dollars d'or dedans, je réplique.

Il hausse les épaules en souriant tandis que j'empoches la pièce et lui souhaite le bonsoir.

XXXII

Le clair de lune s'étale comme un immense drap blanc sur la pelouse où le cèdre plaque une ombre de velours noir. Deux fenêtres brillent au rez-de-chaussée et une autre au premier. Je suis l'allée de graviers et je sonne à la porte. Cette fois, je n'ai pas un regard vers le négrillon, je n'éprouve pas le besoin de lui tapoter le crâne. Faut croire que le gag est un peu éventé.

Une rougeaude à cheveux blancs que je n'avais encore jamais vue vient m'ouvrir et je lui dis :

— Je suis Philip Marlowe. Je voudrais voir Mme Murdock. Mme Elisabeth Murdock.

Elle a l'air d'hésiter.

— Je crois qu'elle est couchée. Je ne pense pas qu'elle puisse vous recevoir.

— Il n'est que neuf heures.

— Mme Murdock se couche tôt. Elle s'apprête à refermer la porte.

Elle a l'air d'une brave vieille et ça m'ennuie de la bousculer. Alors, je pousse le battant sans qu'il y paraisse.

— C'est à propos de Mlle Davis, je lui dis. C'est important. Vous ne voulez pas aller lui dire ça ?

— Je vais voir.

Je recule un peu pour lui permettre de fermer la porte.

Tout près de là, un oiseau moqueur chante dans un arbre noir. Une voiture passe en bolide et prend un tournant Sur les roues. Des éclaboussures de rire féminin m'arrivent le long de la rue obscure comme si la voiture les avait répandues dans sa course précipitée.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvre et la femme me dit :

— Vous pouvez entrer.

Je traverse sur ses talons le grand vestibule vide où brûle une seule lampe, si faible que la lumière atteint péniblement le mur du fond. La maison semble pétrifiée, l'air sent le renfermé. Arrivés au bout du corridor, nous gravissons un étage d'escalier en colimaçon bordé d'une rampe sculptée. Nouveau corridor partant du palier ; au fond, une porte entrouverte.

Elle me fait entrer par cette porte et la referme dans mon dos. C'est un grand salon, avec des tas de chintz, un papier de tenture bleu et argent, un canapé, un tapis bleu et des portes-fenêtres ouvrant sur un balcon. Un store tendu au-dessus du balcon. Mme Murdock est assise dans un fauteuil à oreilles, devant une table de bridge. Elle porte une robe de chambre capitonnée et ses cheveux sont légèrement ébouriffés. Elle fait une patience. Un paquet de cartes dans la main gauche, elle en abat une et en déplace une seconde avant de lever les yeux sur moi. Puis elle dit :

— Et alors ?

Je m'approche de la table et je regarde le jeu. C'est la réussite Marie-Antoinette.

— Merle est chez moi, je lui dis. Elle est tombée dans les pommes.

Sans me regarder, elle demande :

— Et que veut dire exactement tomber dans les pommes, monsieur Marlowe ?

— Autrefois, on appelait ça avoir des vapeurs. Je désigne les cartes : Vous ne vous êtes jamais prise à tricher, à ce jeu-là ?

— Ce n'est plus drôle quand on triche, elle répond d'un ton rogue. Et ce n'est pas très drôle non plus quand on ne triche pas. Qu'est-ce qui est arrivé à Merle ? Elle n'est jamais restée aussi longtemps absente. Je commençais à m'inquiéter.

Je pousse un tabouret vers la table et m'y assois en face d'elle. Mais je suis trop bas. Alors, je choisis un meilleur siège et m'y installe.

— Ne vous faites pas de souci pour elle. J'ai appelé un docteur et une infirmière. Elle dort. Elle était allée voir Vannier.

Posant le paquet de cartes, elle croise ses grosses pattes grises sur le bord de la table et me considère d'un air froid.

— Monsieur Marlowe, il est nécessaire que nous ayons une explication. Ma première erreur a été de m'adresser à vous. Mais j'avais horreur d'être prise pour une poire – pour employer votre langage – par une petite bête féroce comme Linda. Maintenant, je regrette d'avoir fait état de la chose. La perte du Doublon aurait été bien plus aisée à supporter que votre seule présence. Même si j'avais dû ne jamais le retrouver.

— Mais vous l'avez retrouvé.

Elle acquiesce. Ses yeux restent rivés sur moi.

— Oui, je l'ai retrouvé. Vous savez comment ?

— Je ne l'ai pas cru.

— Moi non plus, elle réplique calmement. Mon pauvre fou de fils s'est accusé pour couvrir Linda. Une attitude que je qualifierai d'enfantine.

— Vous avez le chic, on dirait, pour vous entourer de gens qui adoptent cette attitude-là.

Elle ramasse le paquet de cartes et, prenant un dix noir dans une colonne, elle le place sur un valet rouge. Puis elle tend le bras vers une petite table sur laquelle est posé son porto, en boit une petite gorgée, repose le verre et me considère sans aménité.

— Quelque chose me dit que vous allez devenir insolent, monsieur Marlowe.

Je secoue la tête :

— Non, pas insolent. Franc, tout au plus. Je n'ai pas tellement mal travaillé pour vous, madame Murdock. Vous avez récupéré votre Doublon. J'ai tenu la police à l'écart... jusqu'à présent. Je n'ai rien fait en ce qui concerne le divorce, mais j'ai retrouvé Linda, votre fils a toujours su où elle se cachait et

je ne crois pas que vous aurez d'histoires avec elle. Elle sait qu'elle a eu tort d'épouser Leslie. Cependant, si vous estimez n'en avoir pas eu pour votre argent...

Elle pousse un grognement et retourne une nouvelle carte. C'est l'as de carreau.

— L'as de trèfle est enterré, nom d'un chien ! Je ne le sortirai jamais à temps.

— Sortez-le en douce, pendant que vous ne regardez pas, je lui suggère.

Elle me répond d'une voix tranquille :

— Est-ce que vous ne feriez pas mieux de me parler de Merle ? Et ne vous rengorgez pas trop si vous avez découvert quelques secrets de famille.

— Je n'ai pas l'intention de me rengorger. Vous avez envoyé Merle chez Vannier cet après-midi, avec cinq cents dollars.

— Et alors ?

Elle se verse un verre de porto et le sirote sans me lâcher des yeux.

— Quand vous les avait-il demandés ?

— Hier. Je n'ai pu les sortir de la banque qu'aujourd'hui. Que s'est-il passé ?

— Vannier vous faisait chanter depuis huit ans à peu près, n'est-ce pas ? À cause d'une chose qui s'est produite le 26 avril 1933 ?

Je vois frémir au fond de ses yeux quelque chose comme de l'affolement, mais c'est lointain, ténu, comme une chose enfouie là depuis toujours et qui se manifeste le temps d'un éclair.

— Merle m'a raconté quelques petites choses, je poursuis. Votre fils m'a dit comment son père était mort. J'ai parcouru les journaux de l'époque, aujourd'hui. Mort accidentelle. Il s'était produit un accident dans la rue, devant son bureau et des tas de gens regardaient par la fenêtre. Il s'est penché un petit peu trop. On a aussi parlé de suicide, car il était sans un sou et avait souscrit une assurance sur la vie de cinquante mille dollars au profit de sa famille. Mais le coroner était discret, il n'a pas insisté.

— Et alors ?

Sa voix est dure, glaciale, mais pas le moins du monde altérée. Une voix dure, glacée et pleine d'assurance.

— Merle était la secrétaire d'Horace Bright. Une drôle de petite bonne femme, timide à l'excès, pas du tout sophistiquée, bref une mentalité de fillette qui prend les choses terriblement au sérieux, qui a des idées très vieux jeu en ce qui concerne les hommes et tout ce qui s'ensuit. J'ai dans l'idée qu'un jour où il avait bu un coup de trop, il a voulu l'entreprendre et l'a complètement affolée.

— Vraiment ?

Encore un mot glacial, mordant comme un coup de fouet.

— Elle a ruminé tout ça et a commencé à se sentir des envies de meurtre. L'occasion s'est offerte et elle lui a rendu la monnaie de sa pièce un jour qu'il se penchait à la fenêtre. Il y a un peu de ça, hein ?

— Parlez clairement, monsieur Marlowe. Je n'ai pas peur des mots clairs.

— Bon sang ! est-ce que je peux parler plus clairement ? Elle a poussé son patron par la fenêtre. Assassiné, en un mot. Et elle s'en est tirée. Grâce à vous.

Elle baisse les yeux sur sa main gauche crispée sur le paquet de cartes. Puis elle acquiesce. Son menton s'agite légèrement de bas en haut.

— Est-ce que Vannier avait une preuve quelconque ? je lui demande. Ou bien est-ce qu'il a simplement été témoin de la chose et vous a fait chanter ; ce qui vous forçait à le payer de temps à autre pour éviter un scandale... et parce que vous aimez vraiment beaucoup Merle ?

Elle place une nouvelle carte avant de répondre. Impassible comme un roc.

— Il parlait d'une photographie, dit-elle. Mais je ne l'ai jamais cru. Il n'aurait pas pu en prendre une. Et s'il en avait pris une, il me l'aurait montrée, tôt ou tard.

— Non, je ne pense pas. Même s'il avait un appareil tout prêt, à cause de l'accident dans la rue, un instantané de ce genre aurait été un sacré coup de chance. Mais je vois bien pourquoi il n'aurait jamais osé vous le montrer. Vous n'êtes pas quelqu'un de très commode, dans l'ensemble. Il a pu craindre que vous ne lui fassiez de sérieux ennuis. Je veux dire que c'est ce qui a dû se passer dans sa cervelle d'escroc. Combien lui avez-vous versé ?

— Ça ne vous... (Elle commence, mais elle s'arrête et hausse les épaules. Une maîtresse femme, forte, rude, impitoyable et capable de tout encaisser. Elle réfléchit :) Onze mille cent dollars, sans compter les cinq cents que je lui ai fait remettre ce tantôt.

— Eh bien... C'est bougrement chic de votre part, madame Murdock. Tout bien considéré...

Elle a un geste vague de la main et un nouveau haussement d'épaules.

— C'est la faute de mon mari. C'était un affreux ivrogne. Je ne pense pas qu'il lui ait fait beaucoup de mal, mais, comme vous le disiez, il l'a complètement affolée. Je ne... je ne peux vraiment pas la blâmer... Elle se le reproche assez elle-même depuis des années.

— Il fallait qu'elle porte personnellement l'argent à Vannier ?

— C'était sa façon de faire pénitence. De se châtier. Curieux châtiment.

J'opine.

— C'est assez dans son personnage. Plus tard, vous avez épousé Jasper Murdock et vous avez gardé Merle auprès de vous et avez pris soin d'elle. Quelqu'un d'autre est au courant ?

— Personne. Vannier seul. Il ne le raconterait sûrement à personne.

— Sûrement pas. De toute façon, l'incident est clos. Vannier est liquidé.

Lentement, elle relève les yeux et son regard se plante dans le mien. Sa tête grise a l'air d'un rocher surplombant une montagne. Finalement, elle pose les cartes et ses deux mains se crispent au bord de la table. Ses jointures luisent.

Je poursuis :

— Merle est arrivée chez moi pendant mon absence. Elle a prié le gérant

de la laisser entrer. Il m'a téléphoné et j'ai dit d'accord. Je suis rentré aussitôt. Elle m'a raconté qu'elle avait tiré sur Vannier.

J'entends le chuchotement bref et étouffé de son souffle dans le silence environnant.

— Elle avait un revolver dans son sac. Dieu sait pourquoi. Avec l'arrière-pensée de se protéger des hommes, je suppose. Mais quelqu'un – Leslie, je dirai – s'était débrouillé pour le rendre inutilisable en coinçant une mauvaise cartouche dans le canon. Elle m'a raconté qu'elle avait tué Vannier, puis elle s'est évanouie. J'ai appelé un ami docteur. Puis je suis allé chez Vannier. La clé était sur la porte. Il était mort dans un fauteuil, mort depuis longtemps, froid, raide. Mort bien avant que Merle soit allée là-bas. Elle ne l'a pas tué. Son récit n'était qu'un roman. Le docteur l'explique à sa manière et je ne vais pas vous assommer avec sa théorie. Je suppose que vous comprenez ?

— Oui. Je crois comprendre. Et maintenant ?

— Elle est au lit, chez moi. Une infirmière la garde. J'ai appelé son père, en province. Il veut qu'elle rentre à la maison. Vous êtes d'accord ?

Elle a l'air médusée.

— Il n'est au courant de rien, j'ajoute rapidement. Ni de cette histoire, ni de la précédente. J'en suis absolument certain. Il veut qu'elle revienne à la maison, voilà tout. J'avais l'intention de l'accompagner. Elle est plus ou moins sous ma garde, maintenant. J'aurai besoin de ces derniers cinq cents dollars que Vannier n'a pas reçus... pour les frais.

— Et combien en plus ? elle demande brutalement.

— Allons, allons ! Vous savez très bien que je ne suis pas comme ça...

— Qui a tué Vannier ?

— ... L'impression qu'il s'est suicidé. Revolver à portée de sa main droite. Coup à bout portant dans la tempe. Moray et sa femme sont venus là-bas pendant que j'y étais. Je me suis caché. Morny a essayé de mettre la chose sur le dos de sa femme. Elle fricotait avec Vannier. Alors elle s' imagine sans doute que c'est lui qui l'a tué, ou qui l'a fait tuer. Mais ça se présente comme un suicide. Les flics doivent y être à l'heure qu'il est. Je ne sais pas ce qu'ils en déduiront. On n'a qu'à faire le mort et attendre.

— Les hommes comme Vannier ne se suicident pas, dit-elle d'un ton sinistre.

— Ça équivaut à dire que des fillettes comme Merle ne poussent jamais personne par la fenêtre. Tout ça ne signifie rien.

Nous nous dévisageons avec cette antipathie instinctive qui existe entre nous depuis notre première entrevue. Après un instant de silence, je recule ma chaise et je vais prendre l'air sur le balcon. La nuit s'étend, douce et tranquille et le clair de lune virginal est blanc et froid comme cette justice dont nous rêvons sans jamais la trouver.

À mes pieds, les arbres étalent leurs ombres épaisses sous la lune. Le centre du jardin est en lui-même un jardin enclos dans le jardin. Une pièce d'eau luit dans son milieu, cernée d'une pelouse. J'aperçois une escarpolette

sur la pelouse. Quelqu'un est assis sur l'escarpolette et le rougeoiement d'une cigarette accroche mon regard.

Je rentre dans la pièce. Mme Murdock a repris sa patience. Arrivé devant la table, je jette un coup d'œil sur le jeu.

— Vous avez réussi à sortir l'as de trèfle, je constate.

— J'ai triché, elle me répond sans me regarder.

— Il y a une chose que je voulais vous demander : cette histoire de Doublon reste toujours nébuleuse, avec ces deux meurtres qui ne riment à rien du fait que vous avez récupéré votre pièce. Je voudrais savoir si le Doublon Brasher portait un signe quelconque, susceptible de le faire identifier par un expert... comme le vieux Morningstar ?

Immobile, elle réfléchit sans lever les yeux.

— Oui. C'est possible. Les initiales de l'artisan – E.B. – sont imprimées sur l'aile gauche de l'aigle. D'ordinaire, m'a-t-on dit, elles sont sur l'aile droite. C'est le seul détail qui me vienne à l'idée.

— Ça devrait suffire. Vous l'avez vraiment récupéré, n'est-ce pas ? Je veux dire... vous ne m'avez pas simplement raconté un boniment pour m'empêcher de fouiner chez vous ?

Elle me lance un bref coup d'œil, puis baisse de nouveau les yeux.

— Il est dans la chambre forte en ce moment même. Si vous pouvez trouver mon fils, il vous le montrera.

— Eh bien ! je vais vous souhaiter le bonsoir. Soyez aimable de faire emballer les vêtements de Merle et de les faire porter chez moi demain matin.

Elle redresse vivement la tête ; ses yeux brillent farouchement.

— Vous m'avez l'air de prendre pas mal de choses sous votre bonnet, jeune homme !

— Faites emballer le tout, je répète, et envoyez-le-moi. Vous n'avez plus besoin de Merle... maintenant que Vannier est mort.

Nos regards restent rivés l'un à l'autre. Un drôle de sourire contracté retrousse le coin de ses lèvres. Puis elle baisse la tête. Saisissant de sa main droite la carte qui recouvre le paquet qu'elle tient dans sa main gauche, elle la retourne, la considère et l'ajoute à la pile des rejets : et, tranquillement, fermement, elle en retourne une seconde.

Je traverse la chambre et je sors en refermant doucement la porte. Je longe le corridor, descends l'escalier, et, passant au rez-de-chaussée devant le jardin d'hiver et le petit bureau de Merle, j'atteins finalement le vestibule étouffant, morne et désolé où, dès le seuil, je me sens devenir moi aussi une momie.

La porte-fenêtre du fond s'ouvre et Leslie Murdock s'arrête pile sur le seuil en m'apercevant.

XXXIII

Son costume de plage est fripé, ses cheveux en désordre. Sa petite moustache rouquine a toujours l'air aussi absurde et les cernes de ses yeux font comme des puits d'ombre. Il tient son long fume-cigarette noir entre ses doigts et en tapote machinalement la paume de sa main gauche tout en me regardant d'un air hostile, sans vouloir me voir, sans vouloir me parler.

— Bonsoir, il éructe d'une voix rêche. Vous partez ?

— Pas tout de suite. Je voudrais d'abord vous parler.

— Je ne vois pas ce que nous aurions à nous dire. Et je suis las de parler.

— Oh ! si, nous avons des choses à nous dire. Parlons donc de Vannier.

— Vannier ? Je connais à peine ce personnage. Je l'ai aperçu de temps en temps. Et ce que j'en sais ne me plaît pas.

— Vous en savez un peu plus long que ça.

Il pénètre dans la pièce et s'assied dans un de ces fauteuils à l'aspect éminemment rébarbatif. Le menton dans la main droite, penché en avant, il contemple le plancher.

— C'est bon, il soupire. Allez-y. Je sens que vous allez être éloquent. Étalage de logique implacable, intuitions sans réplique et toute la séquelle. Genre détective de roman policier.

— Exactement. Je prends les faits séparément, je les réunis avec précision et exactitude, j'y glisse deux ou trois petits tuyaux de mon cru que j'ai en réserve dans ma poche-revolver, je dissèque les mobiles et les personnages, je les fais apparaître sous un jour tout nouveau qui, jusqu'à présent avait échappé à tous, aussi bien qu'à moi-même d'ailleurs, et finalement j'abats une main vengeresse sur le plus inattendu des suspects.

Il lève les yeux en souriant presque :

— Lequel, bien entendu blêmit, et, l'écume à la bouche, sort un revolver de son oreille droite.

Je vais m'asseoir près de lui et je prends une cigarette.

— Exactement. Nous devrions jouer le jeu ensemble, un de ces jours. Vous avez un revolver ?

— Pas sur moi. J'en possède un. Vous le savez.

— Vous l'aviez sur vous hier soir, en allant voir Vannier ?

Un haussement d'épaules et un sourire grimaçant.

— Tiens ! Je suis donc allé voir Vannier hier soir ?

— Il me semble. Simple déduction. Vous fumez des cigarettes de Virginie Benson et Hedges. Elles brûlent en laissant des cendres très fermes qui restent moulées. Il y avait un cendrier là-bas qui contenait de ces petits tubes gris en quantité suffisante pour représenter au moins deux cigarettes. Mais pas de mégots. Pourquoi ? Parce que vous employez un fume-cigarette et que vos

mégots sont différents des autres. Aussi les avez-vous fait disparaître. Ça vous va ?

— Non.

Sa voix est paisible. Il se remet à contempler le plancher.

— Spécimen du procédé de déduction. Assez mauvais, d'ailleurs. Car il n'y a peut-être pas eu de bouts de cigarettes. Et s'il y en avait eu et qu'ils aient été subtilisés, ce serait peut-être parce qu'ils portaient des traces de rouge à lèvres... d'une couleur qui aurait pour le moins révélé le teint et la chevelure de la fumeuse. Et votre femme a la curieuse habitude de jeter ses mégots dans la corbeille à papiers.

— Ne mêlez pas Linda à ceci, il réplique d'un ton glacé.

— Votre mère s'obstine à croire que c'est Linda qui a pris le Doublon et que votre confession n'avait d'autre but que de la disculper.

— Je vous ai dit de laisser Linda en dehors de ça.

Le tapotement du fume-cigarette noir contre ses dents, sec, rapide et cadencé, ressemble à un message en morse.

— J'y suis tout prêt, – mais je n'ai jamais cru à votre histoire, et pour une autre raison. Celle-ci... – Je tire le Doublon de ma poche et le lui fourre sous le nez.

Il le regarde fixement, les lèvres serrées.

— Ce matin, pendant que vous racontiez votre roman, cette pièce était en sûreté au clou, boulevard Santa Monica. Je l'avais reçue auparavant de la part d'un apprenti détective, un type qui s'appelait George Phillips. Un pauvre petit gars un peu serin qui s'était fourré dans le pétrin par manque de flair et par excès de zèle. Un blond assez trapu, en complet marron, lunettes noires et chapeau de paille fantaisie. Il roulait dans une Pontiac grège, presque neuve. Vous auriez pu le voir rôder dans le couloir devant mon bureau, hier matin. Il m'avait pris en filature et il se peut bien qu'avant moi, il vous ait filé aussi.

Il a l'air sincèrement étonné.

— Dans quel but m'aurait-il filé ?

J'allume une cigarette et jette l'allumette dans un cendrier de jade qui semble n'avoir jamais été utilisé comme cendrier.

— J'ai dit que cela *se pouvait*. Je ne suis pas certain qu'il l'ait fait. Peut-être surveillait-il simplement la maison. C'est ici qu'il a pris ma piste et je ne crois pas qu'il m'ait suivi avant cela. (Je tiens toujours le Doublon dans la main. Je le regarde, puis je le retourne et le fais sauter dans ma paume. Les initiales E.B. sont bien imprimées sur l'aile gauche. Je le rempoche.) Il surveillait peut-être la maison parce qu'il avait été engagé pour bazarder une pièce rare à un vieux numismate du nom de Morningstar. Mais le vieil amateur a flairé l'origine de la pièce, l'a révélée à Phillips, ou le lui a laissé entendre ; et il lui a laissé entendre aussi que la pièce avait été volée. Entre parenthèses, c'est là qu'il se trompait. Si votre Doublon Brasher est réellement là-haut en ce moment, alors celui que Phillips était chargé de liquider n'était pas une pièce volée. C'était une pièce fausse.

Ses épaules ont un léger sursaut, comme s'il avait froid. À part ça, il ne bronche pas.

— Je crains bien de m'être embarqué dans un récit interminable, je lui dis avec un peu de pitié. Je m'en excuse. Je ferais mieux d'y mettre un peu d'ordre. Ce n'est pas une histoire bien propre, car elle comporte deux meurtres, sinon trois. Un nommé Vannier et un certain Teager, ont eu un jour une idée. Teager est un mécanicien dentiste dont l'atelier se trouve dans l'Immeuble Belfont, l'immeuble du vieux Morningstar. L'idée c'était de contrefaire une pièce d'or rare et précieuse, pas rare au point d'être unique et par conséquent invendable, mais suffisamment rare pour valoir une grosse somme. Et le moyen employé était celui des dentistes lorsqu'ils fabriquent des inlays d'or. Mêmes matériaux, mêmes appareils, même précision. La méthode employée était la suivante : on prend tout d'abord un moulage en plâtre blanc très fin appelé albastone ; une réplique du modèle est relevée sur ce moulage à l'aide d'une cire – réplique exacte jusqu'au plus infime détail. Puis, selon le terme de métier, on « revêt » cette cire d'une autre espèce de plâtre appelée crystobolite, laquelle offre cette qualité de résister à de hautes températures sans se déformer. Une petite ouverture est aménagée dans la gangue de plâtre à l'aide d'une mince épingle d'acier qui sera ôtée lorsque le moulage aura durci. À ce moment, la forme de crystobolite est cuite au-dessus de la flamme jusqu'à ce que la cire fondante s'écoule par l'orifice, libérant ainsi le moulage en creux du modèle original. La gangue de crystobolite est alors placée dans un creuset tournant et l'or fondu est projeté à l'intérieur par force centrifuge. Puis le moule encore brûlant est maintenu sous le robinet d'eau froide. Il se désagrège et il ne reste bientôt plus que le modèle en or auquel adhère une mince épingle d'or qui représente la petite ouverture. Cette tige est limée, la surface moulée est nettoyée à l'acide, puis polie et on obtient – dans le cas présent – un Doublon Brasher flambant neuf, en or massif et parfaitement conforme à l'original. Vous suivez le raisonnement ?

Il opine et d'un geste las se passe la main dans les cheveux.

— Pour arriver à cela, je reprends, il n'est besoin que des connaissances techniques d'un mécanicien-dentiste. Le procédé serait sans intérêt s'il s'agissait de fausse monnaie courante – si nous avions encore des pièces d'or – car les matériaux et le travail seraient plus coûteux que les pièces elles-mêmes. Mais dans le cas d'une pièce précieuse par sa rareté, le jeu en vaut la chandelle. Et c'est ce qu'ils ont fait. Mais il fallait qu'ils aient l'original en main. C'est là que vous entrez dans la danse. Vous avez effectivement pris le Doublon, mais pas pour le donner à Morny. Vous l'avez pris pour le confier à Vannier. C'est juste ?

Il fixe le plancher sans mot dire.

— Allez-y, déboutonnez-vous. Étant donné les circonstances, ce n'est pas tellement affreux. Je suppose qu'il vous avait promis de l'argent, et vous en aviez besoin pour payer vos dettes de jeu, car votre mère ne les lâche pas. Mais il vous tenait encore plus solidement que ça...

Il relève brusquement la tête, la figure blême, les yeux comme horrifiés :

— Comment pouvez-vous savoir ça ? il fait dans un murmure.

— Je l'ai découvert. Des choses qu'on m'a racontées, d'autres que j'ai recherchées, d'autres que j'ai devinées. J'y reviendrai tout à l'heure. Pour le moment, Vannier et son copain ont fabriqué un Doublon et ils veulent l'éprouver. Ils veulent savoir si leur camelote donnera le change à un type qui a la réputation de s'y connaître. Vannier suggère d'engager un brave jobard et de l'envoyer chez Morningstar proposer la fausse pièce à un prix assez bas pour faire naître les soupçons du vieux. C'est Philipps qu'ils ont choisi comme cobaye, après avoir lu ses offres de service naïves dans les petites annonces d'une feuille de chou. Je crois que c'est Louise Morny qui a servi d'intermédiaire entre Philipps et Vannier... au début, en tout cas. Je ne pense pas qu'elle ait été dans la combine. On l'a vue donner un petit paquet à Phillips. Il devait contenir le Doublon que le gosse allait essayer de Vendre. Mais quand il a montré la pièce à Morningstar, il est tombé sur un os... Le vieux bonhomme connaissait son affaire... Il a sans doute cru que la pièce était authentique... il aurait fallu des expériences longues et compliquées pour prouver qu'elle ne l'était pas... Mais la signature de l'artisan – qui est caractéristique – lui a fait supposer que la pièce appartenait à la collection Murdock. Il a téléphoné pour s'en assurer. Le coup de téléphone a éveillé l'attention de votre mère : la pièce avait disparu et votre mère a immédiatement soupçonné Linda, qu'elle déteste cordialement. Alors elle m'a engagé pour la récupérer et pour amener Linda à accepter un divorce sans pension alimentaire.

— Je ne veux pas divorcer, lance rageusement Murdock. Je n'en ai jamais eu l'intention. Elle n'a pas le droit de...

Il s'interrompt brusquement avec un geste de désespoir et un sanglot étranglé.

— C'est bon. Je sais. Bref, Morningstar a fichu les foies à Phillips qui n'était pas un salaud mais tout au plus un nigaud. Le vieux a été assez malin pour obtenir que Phillips lui donne son numéro de téléphone. Je l'ai entendu qui l'appelait, juste après ma visite : je m'étais caché derrière sa porte alors qu'il me croyait parti. Je venais lui offrir de racheter le Doublon pour mille dollars. Morningstar a pensé qu'il pourrait acheter la pièce à Phillips et me la revendre avec un petit bénéfice et que ça serait du billard. Pendant ce temps-là, Phillips surveillait votre maison... sans doute pour voir s'il n'y avait pas de flics dans les parages. Il m'a vu, il a vu ma voiture, a découvert mon nom grâce à la plaque d'immatriculation et, par coïncidence, il savait qui j'étais...

« Il m'a filé pendant quelque temps, en essayant de décider s'il allait me mettre dans la confidence, jusqu'au moment où j'ai fait le premier pas – dans un hall d'hôtel, en ville. Il m'a raconté en bafouillant qu'il me connaissait à l'époque où j'étais attaché à la brigade de Ventura... puis il m'a confié qu'il s'était embarqué dans une affaire qui ne lui disait rien qui vaille et que depuis, il était filé par un grand type à l'œil torve. Ça, c'était Eddie Prue, le petit

copain de Morny. Morny savait que sa femme jouait à la main chaude avec Vannier et il la faisait surveiller. Prue avait vu Louise et Phillips se rencontrer dans les parages de l'hôtel de ce dernier, dans Court Street à Bunker Hill, alors, il avait suivi Phillips jusqu'à ce qu'il se soit rendu compte que l'autre s'en était aperçu. Et du coup, Prue ou un autre gars au compte de Morny a dû me voir entrer chez Phillips, car il a essayé de m'effrayer par un coup de téléphone, puis il m'a invité à venir voir le patron. »

J'écrase ma cigarette dans le cendrier de jade, puis je regarde la tête misérable du pauvre type assis en face de moi et je remets ça. C'est une tâche pénible et le son de ma voix commence à me dégoûter.

— Maintenant ! revenons à vous. Lorsque Merle vous a appris que votre mère avait appelé un détective, ça *vous* a fichu les foies. Vous en avez déduit qu'elle avait découvert la disparition de son Doublon et vous vous êtes précipité à mon bureau, espérant me tirer les vers du nez. Très rond, très persifleur tout d'abord, très soucieux du sort de votre femme, mais, au fond, très inquiet. Je ne sais pas ce que vous avez cru découvrir, mais toujours est-il que vous vous êtes mis en rapport avec Vannier. Il fallait restituer la pièce à votre mère en vitesse... avec une explication quelconque. Vous avez donc pris rendez-vous avec Vannier et il vous a remis un Doublon. Il y a toutes les chances pour que ce soit une autre contrefaçon, car c'est le genre de type à ne pas lâcher si facilement la vraie. Mais voilà que Vannier voit sa combine menacée avant même de l'avoir mise en route : Morningstar a téléphoné à votre mère qui, là-dessus m'a engagé ; donc, Morningstar a dû flairer quelque chose. Vannier va chez Phillips, s'y faufile par la porte de derrière et ils ont une engueulade.

« Phillips se garde bien de lui avouer qu'il m'a déjà expédié le faux Doublon, préservant son anonymat en rédigeant mon adresse en caractères imprimés dont j'ai retrouvé ensuite le fac-similé dans son journal. Je tire cette conclusion du fait que Vannier n'a pas essayé de me reprendre la pièce. Je ne sais pas ce que Phillips a raconté à Vannier, bien entendu, mais il lui a vraisemblablement déclaré qu'il savait que l'affaire était véreuse, qu'il connaissait l'origine de la pièce et qu'il allait en informer la police ou Mme Murdock. Et Vannier a sorti son revolver, l'a assommé puis l'a tué. Il a fouillé le corps, puis l'appartement sans trouver le Doublon. Alors il est allé chez Morningstar. Morningstar non plus n'avait pas le Doublon, mais Vannier a dû être convaincu qu'il l'avait. Il a fendu le crâne au vieux avec la crosse du revolver, et a passé le coffre-fort en revue. Peut-être y a-t-il trouvé de l'argent, peut-être n'a-t-il rien trouvé du tout, en tout cas, il est parti en laissant derrière lui les traces d'un joli petit cambriolage. Finalement, M. Vannier a mis les voiles et est rentré chez lui, toujours empoisonné de n'avoir pas retrouvé le Doublon, mais le cœur content après sa bonne petite journée de turbin : deux beaux assassinats, bien fignolés. Il ne restait plus que vous. »

XXXIV

Murdock me lance un bref regard contraint, puis ses yeux se posent sur le fume-cigarette noir qu'il tient toujours serré dans la main. Il le colle dans sa poche de chemise, se lève brusquement et, après avoir pressé l'une contre l'autre la paume de ses mains, il s'assied. Sortant un mouchoir, il s'éponge le visage et demande d'une voix épaisse et rauque :

— Pourquoi moi ?

— Vous en saviez trop. Peut-être étiez-vous au courant de l'existence de Phillips, peut-être pas. Tout cela dépend de l'importance de votre participation dans l'affaire. Mais pour Morningstar, vous étiez au courant. Le projet avait foiré et Morningstar avait été assassiné. Vannier n'allait pas se contenter de faire des vœux pour que vous ne l'appreniez pas. Il fallait qu'il vous muselle... et très, très serré. Mais il n'avait pas besoin de vous tuer pour ça. En fait, en vous tuant, il aurait commis une faute tactique : il aurait perdu son emprise sur votre mère. Elle est froide, cruelle et sans scrupules, mais prête à se transformer en tigresse si on vous touchait du bout du doigt. À ce moment-là, plus rien ne compterait à ses yeux, tout lui serait égal.

Murdock lève les paupières. Il s'efforce de prendre un air ébahi, mais son regard demeure éteint et effrayé.

— Ma mère... Qu'est-ce ?...

— Ne me menez pas en bateau plus qu'il n'est nécessaire. J'en ai plein le dos d'être mis en boîte par la famille Murdock. Merle est venue chez moi ce soir. Elle y est encore. Elle revenait de chez Vannier à qui elle portait de l'argent. Rançon de chantage. Des sommes qu'on lui versait de temps en temps, depuis huit ans. Je sais pourquoi.

Il ne bronche pas. Ses mains rigides sont crispées sur ses genoux. Ses yeux sont presque évanouis au fond de sa tête. Des yeux d'enterré vivant.

— Merle a trouvé Vannier mort. Elle est venue à moi et m'a confessé l'avoir tué. N'essayons pas d'approfondir les raisons qui lui font croire qu'elle doit s'accuser des crimes des autres. Je me suis rendu sur les lieux : il était mort depuis la nuit dernière. Raide comme un mannequin de cire. Un revolver sur le plancher à sa main droite. C'est un revolver dont j'avais entendu faire la description..., dans un appartement qui faisait face à celui de Phillips, à l'hôtel de Court Street, une arme qui appartenait à un nommé Hench. Quelqu'un avait planqué là le revolver qui avait tué Phillips et pris celui de Hench. Hench et sa poule étaient ivres et avaient laissé leur porte ouverte. Il n'est pas prouvé que ce soit le revolver de Hench, mais on y viendra. Si c'est bien l'arme de Hench et si Vannier s'est suicidé, cela lie Vannier à la mort de Phillips. Louise Morny, elle aussi, lie Vannier à Phillips, d'une autre façon. Si Vannier ne s'est pas suicidé, et, personnellement, je ne le crois pas, le

revolver le lie quand même à Phillips... ou bien il lie une tierce personne à Phillips... une tierce personne qui a aussi tué Vannier. Et pour certaines raisons, cette idée me déplait.

Murdock relève la tête.

— Ah oui ? fait-il d'une voix soudain claire, changée.

Son visage aussi a changé ; il est comme lumineux et, en même temps, un peu hébété. C'est l'être faible qui s'enorgueillit de quelque chose.

Je lui dis :

— Je pense que c'est vous qui avez tué Vannier.

Il ne réagit pas et son visage garde son expression radieuse.

— Vous êtes allé chez lui hier soir. Il vous avait appelé. Il vous a annoncé qu'il était dans de sales draps et que si la loi lui tombait dessus, il s'arrangerait pour vous mettre dans le bain avec lui. Ce n'est pas vrai ?

— Si, répond tranquillement Murdock. Il était ivre, assez remonté et semblait se croire tout puissant. Il jubilait presque. Il m'a déclaré que s'il passait jamais à la chambre à gaz, j'y serais assis à côté de lui. Mais ce n'est pas tout ce qu'il a dit...

— Non. Il n'avait aucune envie de passer à la chambre à gaz et il ne voyait d'ailleurs pas ce qu'il aurait pu l'y envoyer, du moment que vous vous teniez coi. Alors il a sorti son atout. Le moyen de pression qu'il avait sur vous... ce qui vous a contraint à prendre le Doublon et à le lui donner – l'argent promis par lui n'était que secondaire – c'était quelque chose qui concernait Merle et votre père. Je suis au courant. Votre mère m'a raconté le peu que je n'avais pas encore découvert tout seul. C'était ça, son premier moyen de chantage, et il était déjà assez fort. Mais hier soir, il lui fallait accentuer la pression. Alors il vous a dit la vérité et s'est vanté d'avoir des preuves.

Il a un frisson, mais ses yeux restent fiers.

— J'ai braqué un revolver sur lui, dit-il avec une sorte de joie. Après tout, c'est ma mère...

— Personne ne peut prétendre le contraire.

Il se lève et se redresse, très droit, très grand.

— Je me suis avancé jusqu'à son fauteuil, puis je me suis penché et lui ai mis le revolver sous le nez. Il en avait un dans la poche de sa robe de chambre et il a voulu le sortir, mais n'a pas fait assez vite. Je l'ai désarmé. J'ai remis mon revolver dans ma poche puis j'ai appuyé le canon de son arme contre sa tempe et lui ai dit que je le tuerais s'il ne me remettait pas les preuves. Il s'est mis à suer et à bafouiller en m'assurant qu'il avait voulu me faire marcher. J'ai rabattu le chien pour l'effrayer encore un peu plus.

Il s'interrompt et tend une main devant lui. Elle tremble, mais il la regarde fixement et le tremblement cesse. Finalement, il laisse retomber son bras et me fixe droit dans les yeux.

— La détente avait dû être limée parce qu'elle était terriblement sensible. Le coup est parti. J'ai fait un bond en arrière et j'ai décroché un tableau en reculant. C'est la surprise qui m'a fait sauter et cela m'a évité d'être

éclaboussé de sang. J'ai essuyé le revolver, appuyé ses doigts autour de la crosse puis je l'ai posé sur le plancher à portée de sa main. Il est mort sur le coup. Il a saigné à peine, après le premier jet. C'est un accident. Je lui dis d'un ton légèrement méprisant :

— Ne gêchez donc pas tout. Pourquoi ne pas vous en tenir à un bon petit assassinat bien honnête ?

— C'est la pure vérité. Naturellement, je ne peux pas le prouver. Mais je crois bien que je l'aurais tué, de toute façon. Et la police, qu'est-ce qu'elle en dit ?

Je me lève avec un haussement d'épaules. Je me sens las, vidé, et assommé. La gorge me fait mal d'avoir débloqué et j'ai le cerveau en compote à vouloir essayer d'y voir clair.

— Je ne sais pas ce qu'en dit la police, je lui dis. Nous ne sommes pas en très bons termes ; ils m'en veulent parce qu'ils estiment que je leur ai caché des choses. Et Dieu sait qu'ils n'ont pas tort. Ils arriveront peut-être jusqu'à vous. Si personne ne vous a vu, si vous n'avez pas laissé d'empreintes digitales, et à supposer que vous en ayez laissé, s'ils n'ont aucune raison spéciale de vous soupçonner et n'en viennent pas à contrôler vos empreintes, il se peut qu'ils ne pensent jamais à vous. S'ils apprennent l'histoire du Doublon et découvrent que c'était le Doublon Brasher, alors je ne sais pas ce qui vous attend. Tout dépendra de votre attitude et de votre cran.

— Si ce n'était pour ma mère, ça me serait complètement égal. J'ai toujours été un raté.

— Et d'un autre côté, je poursuis sans relever ce lamentable aveu, si le revolver était réellement si sensible, si vous avez un bon avocat, que votre histoire sonne vrai, etc. pas un jury ne vous condamnera. Les jurés détestent les maîtres chanteurs.

— C'est grand dommage, car je ne puis pas me permettre d'adopter cette ligne de défense-là. Je ne suis au courant d'aucun chantage. Vannier m'a montré comment me procurer de l'argent et j'en avais un besoin pressant.

— Hum... hum... je fais d'un air sceptique. S'ils vous amènent au point où vous aurez besoin de l'argument de chantage, vous l'utiliserez. Votre mère vous forcera à le faire. Entre sa tête et la vôtre, elle n'hésitera pas, elle se mettra à table.

— C'est horrible ! C'est horrible de dire une chose pareille !

— Vous avez eu de la veine avec ce revolver. Tous nos amis et connaissances ont joué avec, les uns essuyant les empreintes, les autres en imprimant de nouvelles. Moi-même, j'en ai appliqué une série, pour faire comme tout le monde. C'est calé quand la main est raide. Mais il le fallait. Morny s'était amené un peu avant avec sa femme et s'était débrouillé pour qu'elle y laisse les siennes. Il croit qu'elle a tué Vannier et elle de son côté, croit que c'est lui le coupable.

Il me regarde, l'œil fixe.

Je me mords la lèvre. Je me sens raide comme un pied de verre.

— Eh bien ! il est temps que je prenne congé, je conclus.

— Comment... vous me laissez m'en tirer ?

Sa voix a repris son petit ton arrogant.

— Je ne vais pas vous dénoncer, si c'est ce que vous voulez dire. À part ça, je ne promets rien. Si je me trouve entraîné dans cette histoire, il faudra que je me défende. La morale n'intervient pas, là-dedans. Je ne suis ni un flic, ni un mouchard, ni un magistrat. Vous dites qu'il s'agit d'un accident. Bon, c'est un accident. Je n'étais pas présent. Je n'ai aucune preuve, pour ou contre. Je travaillais pour votre mère. Dans la mesure où je dois la couvrir par mon silence, je le ferai. Je ne l'aime pas. Je ne vous aime pas. Je n'aime pas cette maison. Je ne peux pas dire que j'aime votre femme. Mais j'aime beaucoup Merle. Elle est un peu sottie et un peu morbide, mais elle a un côté adorable. Et je sais par quoi elle a passé dans cette sacrée famille, depuis huit ans. Et je sais qu'elle n'a poussé personne par la fenêtre. Est-ce que cela éclaircit les choses ?

Il avale sa salive et profère quelques vagues sons incohérents.

— J'emmène Merle chez ses parents. J'ai prié votre mère de faire envoyer sa valise chez moi, ce matin. Au cas où elle oublierait, occupée qu'elle est avec ses réussites, voulez-vous vous en charger ?

Il acquiesce d'un air soumis. Puis il me dit d'une drôle de voix étranglée :

— Vous vous en allez... comme ça ?... Je ne vous... je ne vous ai même pas remercié... Un homme que je connais à peine... et qui se dévoue pour moi... je ne sais que dire...

— Je m'en vais, comme je le fais toujours. Le sourire aux lèvres et le pied léger. Et en souhaitant ardemment vous revoir le moins possible. Bonne nuit.

Je lui tourne le dos et je m'en vais. En douceur, sans heurts, malgré toute cette vacherie. Pour la dernière fois, je caresse le crâne du négrillon, puis, traversant la pelouse baignée de lune où le grand cèdre plaque son ombre, je regagne la rue et ma voiture.

Rentré à Hollywood, j'achète un litre de whisky et après avoir pris une chambre à l'*Hôtel Plaza*, je m'installe au bord du lit, les yeux vaguement fixés sur le plancher, le goulot entre les dents.

Exactement comme n'importe quel poivrot en chambre.

Après en avoir ingurgité assez pour que mon cerveau épaissi cesse de penser, je me fourre au lit et un instant plus tard – encore trop long à mon goût – je m'endors.

Il est trois heures de l'après-midi. Cinq valises s'alignent sur le tapis de l'antichambre : ma valise en peau de vache, écorchée de tous les côtés à force d'avoir été coincée dans les coffres de voitures ; deux jolies valises-avion portant le chiffre L.M. ; un vieux sac en imitation phoque aux mêmes initiales et une de ces petites valises en faux cuir qu'on peut acheter au drugstore pour un dollar quarante-neuf.

Le docteur Carl Moss venait de sortir, en me maudissant de lui avoir fait manquer son cours d'hypocondriaques. L'odeur douceâtre de ses cigarettes Fatima empoisonne l'air de mon appartement. Je retourne dans ce qui me reste de cervelle ce qu'il m'avait répondu lorsque je lui avais demandé combien de temps il faudrait pour remettre Merle d'aplomb.

— Ça dépend de ce que vous appelez « d'aplomb ». Elle restera toujours une hypernerveuse et une hypophysique. Elle ne s'épanouira jamais et gardera son odeur de neige. Elle aurait fait une nonne idéale. Le rêve religieux, avec son étroitesse, ses émotions abstraites et sa pureté farouche lui aurait offert l'exutoire parfait. En fin de compte, elle deviendra sans doute une de ces vierges aigres-douces qu'on trouve derrière le bureau des bibliothèques municipales, un tampon de caoutchouc en main.

— Vous exagérez. (J'ai protesté, mais il ne m'a répondu que par un bon sourire désabusé de Juif sagace et là-dessus, il est parti.) D'ailleurs, qu'est-ce qui vous fait croire qu'elles sont vierges ? j'ai demandé à la porte fermée.

La question est restée sans réponse.

J'allume une cigarette et je m'approche de la fenêtre. Au bout d'un petit instant, elle entre par la porte de la chambre à coucher et s'immobilise pour me regarder, les yeux largement cernés, le visage blême et sans maquillage, si ce n'est une petite touche aux lèvres.

— Allez vous mettre du rouge aux joues, je lui dis. Vous ressemblez à la fée des neiges au lendemain d'une nuit d'orgie avec un équipage de baleiniers.

Elle va se mettre du rouge. Lorsqu'elle revient elle contemple les bagages et dit à mi-voix :

— Leslie m'a prêté deux valises.

Je réponds « ouais » et l'inspecte des pieds à la tête.

Elle est très mignonne avec son long pantalon de couleur rouille, ses sandales brunes, sa blouse imprimée marron et blanc et sa petite cravate orange. Pas de lunettes ; ses grands yeux de cobalt clair sont encore un peu hébétés ; c'était à prévoir. Ses cheveux sont toujours tirés et lissés en arrière, mais ça, je n'y peux rien.

— J'ai dû être terriblement encombrante, dit-elle, je m'en excuse

profondément.

— Sottises ! J'ai téléphoné à votre père et à votre mère. Ils sont fous de joie. Ils ne vous ont vue que deux fois en huit ans et ils avaient un peu l'impression de vous avoir perdue pour toujours.

— Je serai heureuse de passer quelque temps avec eux, elle répond, les yeux rivés au tapis. Mme Murdock est si bonne de me laisser partir. Elle n'a jamais pu se passer de moi très longtemps.

Elle serre les genoux et joint les mains sur son pantalon.

— Si nous avons des petits points à éclaircir ou si vous avez quoi que ce soit à me confier, autant liquider tout cela maintenant. Parce que je n'ai pas envie de traverser en voiture la moitié des États-Unis avec une dépression nerveuse à mes côtés.

Elle mord son poing et me lance un regard angoissé.

— La nuit dernière... elle fait, puis elle se tait et rougit.

— Reprenons où nous en étions : hier soir, vous m'avez raconté que vous aviez tué Vannier et je vous ai répondu que ce n'était pas vrai. Je sais que vous ne l'avez pas tué. Ça, c'est classé.

Elle laisse retomber son poing et me regarde bien droit dans les yeux, calmement ; ses mains détendues posées maintenant à plat sur ses genoux.

— Vannier était mort avant que vous arriviez chez lui. Vous y êtes allée pour lui remettre de l'argent de la part de Mme Murdock.

— Non... c'était pour moi. Oh ! bien sûr, c'était l'argent de Mme Murdock. Je lui en dois bien trop pour pouvoir jamais la rembourser. Naturellement, elle ne me donne qu'un faible salaire mais ça ne suffira jamais.

Je l'interromps brutalement :

— Qu'elle ne vous paie qu'à peine, c'est de sa part un trait éminemment caractéristique et que vous lui deviez plus que vous ne pourrez jamais lui rendre, la chose n'est guère douteuse. Il faudrait une équipe de base-ball et une armée de battes pour lui administrer ce que vous lui devez. De toute façon, ce n'est plus cela qui compte à présent. Vannier s'est suicidé parce qu'il s'était enfermé dans une combine louche. Un point, c'est tout. Votre comportement dans cette histoire était plus ou moins de la comédie. Vous avez reçu une affreuse secousse en apercevant sa tête de mort grimaçante dans le miroir et le choc s'est confondu avec un autre que vous aviez reçu, longtemps auparavant. Et vous avez accommodé le tout selon votre petite sauce dramatico-délirante.

Elle me regarde d'un air timide et agite sa tête cuivrée en signe d'assentiment.

— Et vous n'avez pas poussé Horace Bright par la fenêtre.

Elle sursaute et son visage blêmit subitement :

— Je... je... Sa main s'applique sur sa bouche tandis que ses yeux épouvantés s'accrochent à moi.

— Le docteur Moss estime qu'il est préférable de vous mettre en face des choses, maintenant. C'est pourquoi je vous dis ceci. Il se peut que vous

croyiez avoir tué Horace Bright. Vous aviez une raison et l'occasion de le faire et je crois même que, l'espace d'une seconde, vous avez dû être tentée de profiter de cette occasion. Mais ce n'est pas dans votre nature. À la dernière minute, vous auriez reculé. Mais justement, à cette dernière minute, quelque chose a craqué et vous vous êtes évanouie. Il est effectivement tombé, bien entendu, mais ce n'est pas vous qui l'avez poussé.

Je m'interromps et je l'observe. Ses doigts ont quitté sa bouche et ses deux mains se sont jointes sur ses genoux, si violemment serrées que les jointures sont blanches.

Je poursuis :

— On vous a fait croire que c'est vous qui l'aviez poussé. La chose a été faite avec soin, avec méthode, avec cette cruauté tranquille qu'on ne rencontre que chez une certaine espèce de femme à l'égard d'une autre femme. À voir Mme Murdock, telle qu'elle est maintenant, jamais on ne penserait à la jalousie... N'empêche qu'elle était jalouse à cette époque. Elle avait d'ailleurs un mobile plus sérieux : une assurance sur la vie de cinquante mille dollars... tout ce qui restait d'une fortune évanouie. Elle éprouvait pour son fils une étrange sorte d'amour possessif et féroce. Elle est froide, amère, dénuée de scrupules et elle s'est servie de vous impitoyablement comme planche de salut pour le cas où Vannier mangerait le morceau. Pour elle, vous n'étiez qu'un bouc émissaire. Si vous voulez sortir de cette vie anémique, étouffée, que vous avez menée, il faut que vous entendiez, que vous compreniez et croyiez ce que je suis en train de vous dire. Je sais que c'est pénible.

— C'est complètement impossible, déclare-t-elle d'un ton tranquille. Mme Murdock a toujours été merveilleuse pour moi. C'est vrai que je ne me suis jamais très bien souvenue... mais vous ne devriez pas dire des choses aussi horribles sur les gens.

Je sors l'enveloppe blanche que j'avais trouvée derrière le tableau chez Vannier. Deux épreuves et un négatif. Debout devant elle, je lui mets une photo entre les doigts.

— C'est bon, regardez ça. C'est Vannier qui l'a prise, du trottoir d'en face. Elle la regarde.

— Mais c'est M. Bright ! Ce n'est pas une très bonne photo, j'ai l'impression ? Et c'est Mme Murdock, — Mme Bright à ce moment-là — qui est juste derrière lui. M. Bright a l'air furieux.

Elle lève sur moi des yeux interrogateurs.

— S'il a déjà l'air furieux là-dessus, vous auriez dû le voir quelques secondes plus tard quand il a atterri.

— Quand il a quoi ?

— Écoutez, lui dis-je, m'efforçant passionnément de la convaincre, ceci est un instantané de Mme Elisabeth Murdock au moment précis où elle balance son premier mari par la fenêtre de son bureau. Il tombe. Regardez la position de ses mains. Il hurle de terreur. Elle est juste derrière lui et sa face grimace de rage... ou de je ne sais quoi. Vous ne voyez donc pas ? C'est ça, la preuve

que Vannier possédait, pendant toutes ces années passées. Les Murdock ne l'ont jamais vue et n'ont jamais cru vraiment à son existence. Mais c'était vrai. Je l'ai trouvée la nuit dernière, par un coup de veine aussi insensé que celui du photographe. Ce qui prouve qu'il y a quand même une justice. Est-ce que vous commencez à comprendre ?

Elle jette un nouveau regard à la photo puis la pose à côté.

— Mme Murdock a toujours été adorable pour moi.

— Vous lui serviez de victime, lui dis-je du ton plein d'exaspération contenue d'un metteur en scène pendant une mauvaise répétition. C'est une femme rusée, patiente et coriace. Elle connaît ses propres défauts. Elle irait jusqu'à dépenser un dollar pour économiser un dollar, ce que peu de gens de son espèce seraient capables de faire. Pour ça, je lui tire mon chapeau. Encore que tout ce qu'elle mérite qu'on lui tire, c'est une demi-douzaine de balles dumdum, mais je suis trop bien élevé pour me le permettre.

— Eh bien ! voilà ! fait-elle.

Et je vois bien qu'elle n'a entendu qu'un mot sur trois et qu'elle n'en croit pas un seul.

— Ne montrez jamais cette photo à Mme Murdock, elle serait terriblement bouleversée.

Je me lève, lui prends la photo des mains, et la déchire en petits morceaux que je jette dans la corbeille.

— Peut-être regretterez-vous ce que je viens de faire, je lui dis en me gardant bien de souligner que je conserve le négatif et la seconde épreuve.

« Peut-être qu'une nuit... dans trois mois, ou dans trois ans... vous vous réveillerez dans le noir et vous comprendrez subitement que je vous ai dit la vérité. Et alors peut-être souhaitez-vous pouvoir regarder encore cette image. Mais là aussi, je peux me tromper. Peut-être serez-vous terriblement déçue à l'idée que vous n'avez réellement tué personne. Ça va. De toute façon, ça va. Maintenant, nous allons descendre, entrer dans ma voiture et nous rendre à Wichita pour voir vos parents. Et je ne pense pas que vous reveniez chez Mme Murdock, mais il se peut que là encore, je me trompe. En tout cas, nous ne parlerons plus de tout ça. Plus jamais.

— Je n'ai pas d'argent.

— Vous avez cinq cents dollars que Mme Murdock vous envoie. Ils sont dans ma poche.

— C'est terriblement gentil de sa part.

« Oh bon Dieu de bois ! » je fais en piquant un sprint vers la cuisine, où je me tape une bonne lampée de whisky sec avant de sortir ; elle ne me fait d'ailleurs d'autre bien que de me donner envie de grimper au mur et de me creuser un terrier dans le plafond à coups de dents.

Je suis resté absent dix jours. Les parents de Merle étaient de braves gens, patients et hésitants, qui habitaient une vieille maison de bois, le long d'une rue tranquille et ombragée. Ils ont pleuré lorsque je leur ai raconté ce que j'estimais utile de leur faire connaître de cette histoire. Ils m'ont dit qu'ils

étaient heureux de la voir revenue, qu'ils prendraient grand soin d'elle, ils se sentaient coupables et s'accusaient et je les ai laissés dire et faire.

Au moment où je partais, Merle, enveloppée dans un tablier de cuisine, roulait une pâte à tartes. Elle est venue à la porte en s'essuyant les mains au coin du tablier ; elle m'a embrassé sur la bouche, puis s'est mise à pleurer et est rentrée en courant, laissant la porte ouverte. Sa mère est apparue sur le seuil et m'a regardé avec un bon sourire maternel.

J'ai eu une drôle d'impression en voyant disparaître la maison. Un peu comme si, ayant écrit un poème, un très beau poème, je venais tout à coup de le perdre, avec la certitude que je serai incapable de m'en souvenir jamais.

Arrivé en ville, j'appelle le lieutenant Breeze et je descends à son bureau pour prendre des nouvelles de l'affaire Phillips. Ils l'ont résolue bien proprement, avec cet heureux mélange de travail des méninges et de veine qu'il faut dans tous les cas. En fin de compte, les Morny ne se sont jamais rendus à la police, mais un personnage mystérieux a signalé un coup de feu chez Vannier puis a raccroché précipitamment. L'expert des empreintes n'a pas beaucoup apprécié les marques relevées sur le revolver aussi a-t-on recherché des traces de nitrate dans la paume de Vannier et, les ayant trouvées, s'en est-on finalement tenu au suicide. Après cela, un détective du nom de Lacquey, attaché à la P.J. a eu l'idée d'étudier l'arme d'un peu plus près, a découvert que son signalement avait été répandu et qu'un revolver du même type était recherché à propos de l'assassinat de Phillips. Hench a identifié son arme et, mieux encore, on a trouvé, sur le côté de la gâchette, une demi-empreinte de son pouce qui avait échappé à tous les essayages.

Ceci en main, plus une nouvelle série des empreintes de Vannier, évidemment meilleures que celles que j'avais faites, ils sont retournés chez Phillips et chez Hench. Ils ont trouvé la main gauche de Vannier sur le pied de lit de Hench et la marque d'un de ses doigts sur le dessous de la lunette dans le cabinet de toilette de Phillips. Puis ils ont interviewé tous les voisins, leur montrant des photos de Vannier et ont constaté qu'il avait rôdé dans les parages. Mieux, on l'avait vu deux fois dans l'arrière passage et trois fois au moins dans une petite rue adjacente. Chose surprenante, aucun des habitants de l'immeuble ne l'avait jamais vu, ou ne voulait l'admettre.

Il ne manquait plus qu'un mobile. Et très obligeamment, Teager le leur a fourni en se laissant pincer à Salt Lake City où il essayait de bazarder un Doublon Brasher à un marchand de pièces rares qui le croyait vrai, mais volé. Teager en avait une douzaine dans sa valise, et l'un d'eux s'était avéré authentique. Il leur a raconté toute l'histoire et leur a montré la marque miniature qu'il avait faite sur la pièce originale. Il ne savait pas comment Vannier l'avait obtenue et la police ne l'a jamais découvert non plus ; car, si le Doublon avait été volé, l'affaire avait fait assez de bruit dans les journaux pour que le propriétaire vienne le réclamer. Or il ne s'est jamais manifesté. Et la police s'est complètement désintéressée de Vannier une fois qu'elle a eu la conviction qu'il était un meurtrier. Ils ont maintenant la version de son

suicide, bien qu'ils aient toujours eu quelques doutes.

Au bout de quelque temps ils ont relâché Teager parce qu'ils estimaient qu'il n'avait rien à voir avec le meurtre. Et par ailleurs, on ne pouvait rien retenir contre lui. Il avait légalement acheté l'or et avait contrefait une pièce démonétisée de l'État de New York – acte qui ne tombait pas sous le coup de la loi contre les faux-monnayeurs. Le gouvernement de l'Utah a refusé de se laisser embêter par une telle peccadille.

Ils n'ont jamais cru à la confession de Hench. Breeze m'a expliqué qu'ils ne s'en étaient servis que pour faire pression sur moi, au cas où je leur cacherais quelque chose. Ils savaient que je n'aurais jamais pu fermer l'œil si j'avais la preuve de l'innocence du gars. Ça n'a quand même pas porté chance à Hench. Ils l'ont fait passer à l'identification et l'ont trouvé coupable, en compagnie d'un Rital du nom de Gaetano Prisco, de cinq cambriolages à main armée de boutiques de vins et liqueurs. Un type avait été descendu au cours de l'un d'eux. Je n'ai jamais pu savoir si Prisco était un parent de Palermo ; en tout cas, ils n'ont jamais pu mettre la main dessus.

— Ça vous va, tout ça ? me demande Breeze après m'avoir dit tout ceci.

— Il y a deux points qui ne sont pas clairs, je réponds. Pourquoi Teager s'est-il enfui et pourquoi Phillips vivait-il dans Court Street sous un faux nom ?

— Teager s'est sauvé quand le vieux liftier lui a appris que Morningstar avait été assassiné ; il a tout de suite vu le danger. Phillips se cachait sous le nom de Anson parce que la Compagnie de crédit voulait reprendre sa voiture. Il était complètement fauché et commençait à perdre la tête. C'est ce qui explique qu'un honnête petit cornichon comme lui ait pu se laisser empêtrer dans une combine aussi manifestement louche.

J'opine et reconnais que c'est possible.

Breeze m'accompagne jusqu'à la porte. Il pose sa lourde main sur mon épaule et commence à la pétrir.

— Vous vous rappelez cette affaire Cassidy que vous claironniez dans les oreilles de Spangler et les miennes, l'autre nuit, chez vous ?

— Oui.

— Vous disiez à Spangler qu'il n'y avait jamais eu d'affaire Cassidy. Il y en a eu une, sous un autre nom. J'étais dessus. (Il ôte sa main de mon épaule, m'ouvre la porte et me sourit.) À cause de l'affaire Cassidy et de l'effet que ça me fait lorsque j'y pense, je donne parfois à un type une chance qu'il ne mérite peut-être pas. Disons que c'est une petite reprise sur les millions pourris, au profit d'un gars qui boulotte... comme moi... ou vous. Faites pas de blagues !

Il fait nuit. Je rentre chez moi. J'enfile mes vieilles frusques, je sors l'échiquier, puis je me prépare un verre et j'entame une partie Capablanca. Cinquante-neuf coups. Merveilleux échecs, glacés, insensibles, presque angossants dans leur implacable mutisme.

Après avoir fini, j'écoute un moment les bruits par la fenêtre ouverte en

respirant l'air de la nuit. Puis j'emporte mon verre dans la cuisine, je le rince, le remplis d'eau fraîche et, debout devant l'évier, je bois à petits coups en regardant ma tête dans le miroir.

— Toi et Capablanca ! je fais.

1) Arroyo seco (rivière sèche) le long de laquelle court une vaste autoroute. [↗](#)

2) Jack : équivalent de « Toto ». ↵

3) Shifty : Rusé, insaisissable, renard. ↵

4) Hill : colline, éminence. ↵

5) John Reed : journaliste américain célèbre pour ses idées avancées. ↵

6) Personnage de sketchs radiophoniques. ↵